



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

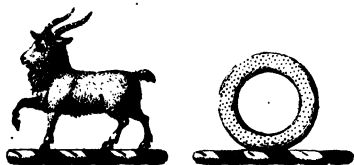
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

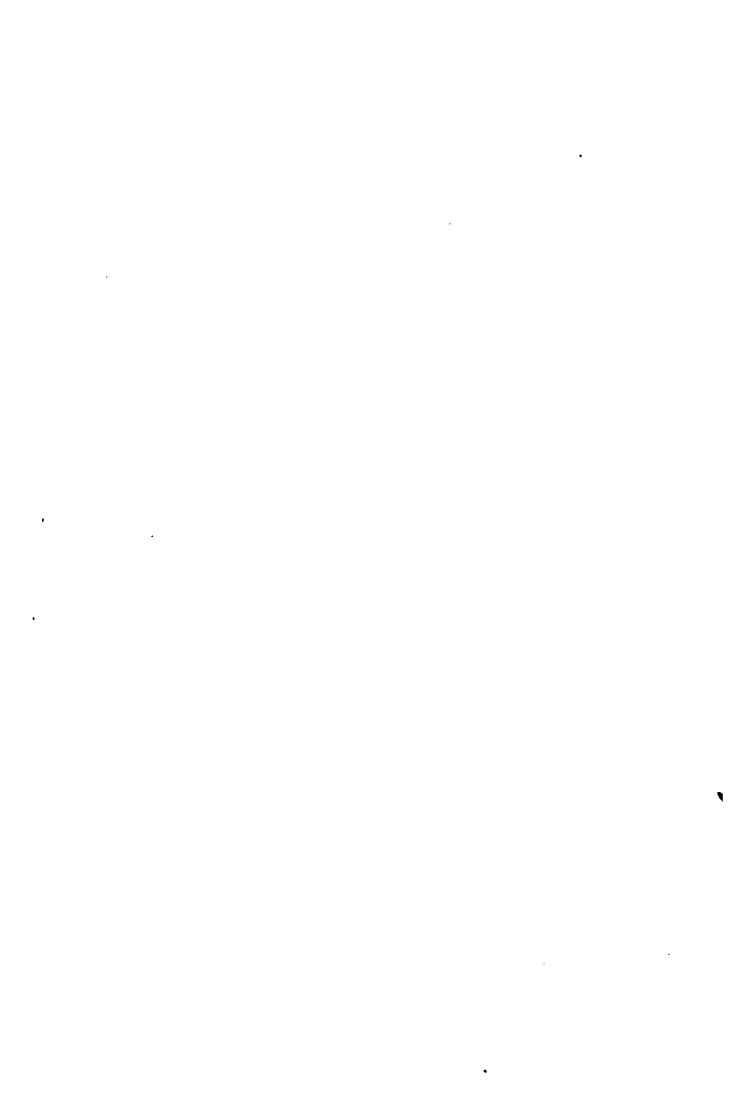
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



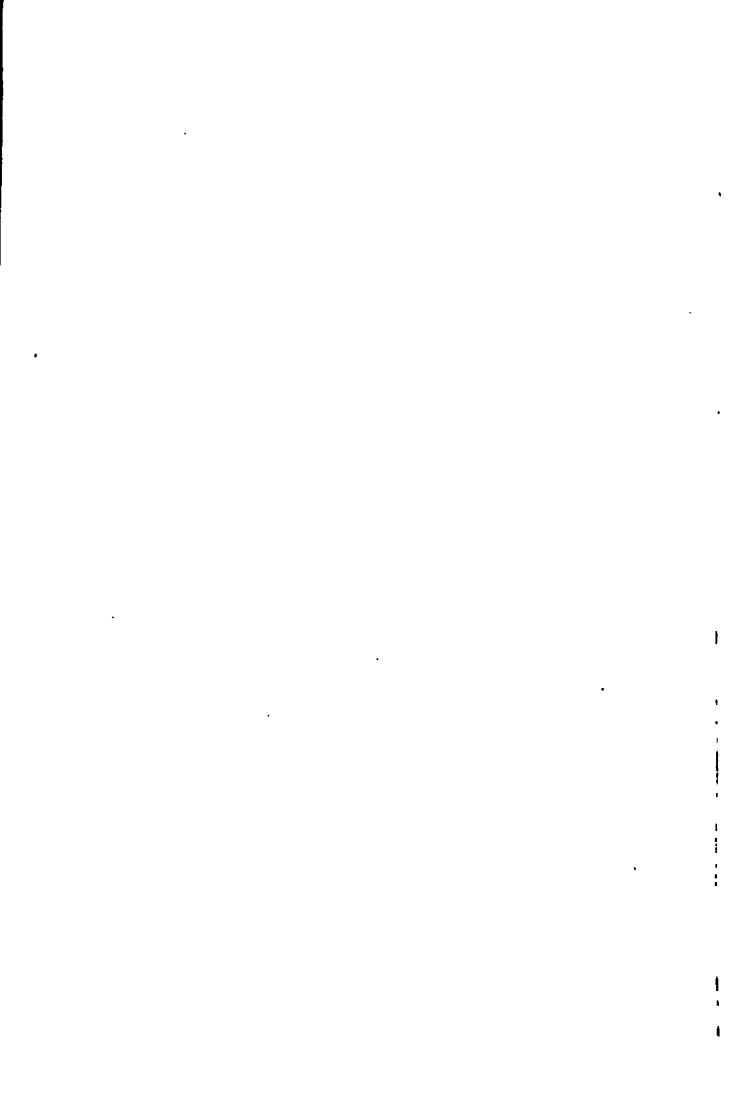


C. S. R.









LE COMTE

DE MONTE-CHRISTO

PAR

Alexandre Dumas.

TOME PREMIER.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1845



I

Marseille. — L'arrivée.

Le 28 février 1815, la vigie de Notre-Dame de la Garde signala le trois-mâts *le Pharaon*, venant de Smyrne, Trieste et Naples. Comme d'habitude, un pilote côtier partit aussitôt du port, rasa le château d'If, et alla aborder le navire entre le cap de Morgiou et l'île de Rion. Aussitôt, comme d'habitude encore, la plate-forme du fort Saint-Jean s'était couverte de curieux; car c'est toujours une grande affaire à Marseille que l'arrivée d'un bâtiment, surtout quand ce bâtiment, comme *le Pharaon*, a été construit, gréé, arrimé sur les chantiers de la vieille Phocée et appartient à un armateur de la ville.

Cependant le bâtiment s'avançait ; il avait heureusement franchi le détroit que quelque secousse volcanique a creusé entre l'île de Calasareigne et l'île de Jaros ; il avait doublé Pomègue, et il s'avançait sous ses trois huniers, son grand foc et sa brigantine, mais si lentement et d'une allure si triste, que les curieux , avec cet instinct qui pressent un malheur, se demandaient quel accident pouvait être arrivé à bord. Néanmoins les experts en navigation reconnaissaient que si un accident était arrivé, ce ne pouvait être au bâtiment lui-même ; car s'il marchait lentement , il marchait dans toutes les conditions d'un navire parfaitement gouverné. Son ancre était en mouillage , ses haubans de beaupré décrochés, et près du pilote, qui s'apprêtait à diriger *le Pharaon* par l'étroite entrée du port de Marseille, était un jeune homme au geste rapide et à l'œil actif qui surveillait chaque mouvement du navire et répétait chaque ordre du pilote.

La vague inquiétude qui planait sur la foule avait particulièrement atteint un des spectateurs de l'esplanade Saint-Jean ; de sorte qu'il ne put attendre l'entrée du bâtiment dans le port , sauta dans une petite barque , et ordonna de ramer au-devant du *Pharaon*, qu'il atteignit en face de l'anse de la réserve.

En voyant venir cet homme, le jeune marin quitta son poste à côté du pilote, et vint, le chapeau à la main, s'appuyer à la muraille du bâtiment. C'était

un jeune homme de vingt ans environ, grand, svelte, avec de beaux yeux noirs et des cheveux d'ébène. Il y avait dans toute sa personne cet air de calme et de résolution particulier aux hommes habitués depuis leur enfance à lutter avec le danger.

— Ah ! c'est vous, Dantès ? cria l'homme à la barque ; qu'est-il donc arrivé, et pourquoi cet air de tristesse répandu sur tout votre bord ?

— Un grand malheur, M. Morrel, répondit le jeune homme ; un grand malheur, pour moi surtout. A la hauteur de Civita-Vecchia, nous avons perdu ce brave capitaine Leclerc.

— Et le chargement ? demanda vivement l'armateur.

— Il arrive à bon port, M. Morrel, et je crois que vous serez content sous ce rapport. Mais le pauvre capitaine Leclerc...

— Que lui est-il donc arrivé ? demanda l'armateur d'un air visiblement soulagé, que lui est-il donc arrivé à ce brave capitaine ?

— Il est mort.

— Tombé à la mer ?

— Non, monsieur, mort d'une fièvre cérébrale, au milieu d'horribles souffrances.

Puis se retournant vers ses hommes :

— Holà hé ! dit-il, chacun à son poste pour le mouillage.

L'équipage obéit. Au même instant, les huit ou dix matelots qui le composaient s'élancèrent, les

uns sur les écoutes, les autres sur les bras, les autres aux drisses, les autres aux hale-bas des focs, enfin les autres aux cargues des voiles.

Le jeune marin jeta un coup d'œil nonchalant sur ce commencement de manœuvre, et voyant que ses ordres allaient s'exécuter, il revint à son interlocuteur.

— Et comment ce malheur est-il donc arrivé? continua l'armateur reprenant la conversation où le jeune marin l'avait quittée.

— Mon Dieu, monsieur, de la façon la plus imprévue. Après une longue conversation avec le commandant du port, le capitaine Leclerc quitta Naples fort agité; au bout de vingt-quatre heures, la fièvre le prit; trois jours après, il était mort. Nous lui avons fait les funérailles ordinaires, et il repose décemment enveloppé dans un hamac, avec un boulet de trente-six aux pieds et un à la tête, à la hauteur de l'île d'El Giglio. Nous rapportons à sa veuve sa croix d'honneur et son épée. C'était bien la peine, continua le jeune homme avec un sourire mélancolique, de faire dix ans la guerre aux Anglais, pour en arriver à mourir comme tout le monde, dans son lit!

— Dame! que voulez-vous, M. Edmond? reprit l'armateur, qui paraissait se consoler de plus en plus; nous sommes tous mortels, et il faut bien que les anciens fassent place aux nouveaux; sans cela, il n'y aurait pas d'avancement, et du moment où vous m'assurez que la cargaison...

— Est en bon état, M. Morrel, je vous en réponds. Voici un voyage que je vous donne le conseil de ne point escompter pour vingt-cinq mille francs de bénéfice.

Puis, comme on venait de dépasser la Tour ronde :

— Range à carguer les voiles des hunes, le foc et la brigantine, cria le jeune marin ; faites penaud !

L'ordre s'exécuta avec presque autant de promptitude que sur un bâtiment de guerre.

— Amène et cargue partout !

Au dernier commandement, toutes les voiles s'abaissèrent, et le navire s'avança d'une façon presque insensible, ne marchant plus que par l'impulsion donnée.

— Et maintenant, si vous voulez monter, M. Morrel, dit Dantès voyant l'impatience de l'armateur, voici votre comptable M. Danglars qui sort de sa cabine, et qui vous donnera tous les renseignements que vous pouvez désirer ; quant à moi, il faut que je veille au mouillage et que je mette le navire en deuil.

L'armateur ne se le fit pas dire deux fois ; il saisit un câble que lui jeta Dantès, et avec une dextérité qui eût fait honneur à un homme de mer, il gravit les échelons cloués sur le flanc rebondi du bâtiment, tandis que celui-ci, retournant à son poste de second, cédait la conversation à celui qu'il avait annoncé sous le nom de Danglars, et qui, sortant de sa cabine, s'avavançait effectivement au-devant de l'armateur.

Le nouveau venu était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, d'une figure assez sombre, obséquieux envers ses supérieurs, insolent envers ses subordonnés ; aussi, outre son titre d'agent comptable qui est toujours un motif de répulsion pour les matelots, était-il généralement aussi mal vu de l'équipage qu'Edmond Dantès au contraire en était aimé.

— Eh bien ! M. Morrel, dit Danglars, vous savez déjà le malheur, n'est-ce pas ?

— Oui, oui. Pauvre capitaine Leclerc ! c'était un brave et honnête homme.

— Et un excellent marin surtout, vieilli entre le ciel et l'eau, comme il convient à un homme chargé des intérêts d'une maison aussi importante que la maison Morrel et fils, répondit Danglars.

— Mais, dit l'armateur, suivant des yeux Dantès qui cherchait son mouillage, mais il me semble qu'il n'y a pas besoin d'être si vieux marin que vous le dites, Danglars, pour connaître son métier. Et voici notre ami Edmond qui fait le sien, ce me semble, en homme qui n'a besoin de demander de conseils à personne.

— Oui, dit Danglars en jetant sur Dantès un regard oblique où brilla un éclair de haine, oui, c'est jeune, et cela ne doute de rien. A peine le capitaine a-t-il été mort, qu'il a pris le commandement sans consulter personne, et qu'il nous a fait perdre un jour et demi à l'île d'Elbe, au lieu de revenir directement à Marseille.

— Quant à prendre le commandement du navire, dit l'armateur, c'était son devoir comme second; quant à perdre un jour et demi à l'île d'Elbe, il a eu tort, à moins que le navire n'ait eu quelque avarie à réparer.

— Le navire se portait comme je! me porte et comme je désire que vous vous portiez, M. Morrel; et cette journée et demie a été perdue par pur caprice, pour le plaisir d'aller à terre, voilà tout.

— Dantès, dit l'armateur, se retournant vers le jeune homme, venez donc ici.

— Pardon, monsieur, dit Dantès; je suis à vous dans un instant.

Puis s'adressant à l'équipage :

— Mouille! dit-il.

Aussitôt l'ancre tomba, et la chaîne fila avec bruit; Dantès resta à son poste, malgré la présence du pilote, jusqu'à ce que cette dernière manœuvre fût terminée, puis alors :

— Abaissez la flamme à mi-mat, dit-il; mettez le pavillon en berne, croisez les vergues!

— Vous voyez, dit Danglars, il se croit déjà capitaine, sur ma parole.

— Et il l'est de fait, dit l'armateur.

— Oui, sauf votre signature et celle de votre associé, M. Morrel.

— Dame! pourquoi ne le laisserions-nous pas à ce poste? dit l'armateur; il est jeune, je le sais bien, mais il me paraît tout à la chose et fort expérimenté dans son état.

Un nuage passa sur le front de Danglars.

— Pardon, M. Morrel, dit Dantès en s'approchant; maintenant que le navire est mouillé, me voilà tout à vous. Vous m'avez appelé, je crois?

Danglars fit un pas en arrière.

— Je voulais vous demander pourquoi vous vous étiez arrêté à l'île d'Elbe.

— Je l'ignore, monsieur; c'était pour accomplir un dernier ordre du capitaine Leclerc, qui en mourant m'avait remis un paquet pour le grand maréchal Bertrand.

— L'avez-vous donc vu, Edmond?

— Qui?

— Le grand maréchal.

— Oui.

Morrel regarda autour de lui et tira Dantès à part.

— Et comment va l'empereur? demanda-t-il vivement.

— Bien, autant que j'en ai pu juger par mes yeux.

— Vous avez donc vu l'empereur aussi?

— Il est entré chez le maréchal pendant que j'y étais.

— Et vous lui avez parlé?

— C'est-à-dire que c'est lui qui m'a parlé, monsieur, dit Dantès en souriant.

— Et que vous a-t-il dit?

— Il m'a fait des questions sur le bâtiment, sur l'époque de son départ de Marseille, sur la route

qu'il avait suivie et sur la cargaison qu'il portait. Je crois que s'il eût été vide et que j'en eusse été le maître, son intention eût été de l'acheter. Mais je lui ai dit que je n'étais que simple second, et que le bâtiment appartenait à la maison Morrel et fils. « Ah ! a-t-il dit, je la connais. Les Morrel sont armateurs de père en fils, et il y avait un Morrel qui servait dans le même régiment que moi lorsque j'étais en garnison à Valence. »

— C'est pardieu vrai ! s'écria l'armateur tout joyeux. C'était Policar Morrel, mon oncle, qui est devenu capitaine. Dantès, vous direz à mon oncle que l'empereur s'est souvenu de lui, et vous le verrez pleurer, le vieux grognard. Allons, allons, continua l'armateur en frappant amicalement sur l'épaule du jeune homme, vous avez bien fait, Dantès, de suivre les instructions du capitaine Leclerc, et de vous arrêter à l'île d'Elbe, quoique, si l'on savait que vous avez remis un paquet au maréchal et causé avec l'empereur, cela pourrait vous compromettre.

— En quoi voulez-vous, monsieur, que cela me compromette ? dit Dantès ; je ne sais même pas ce que je portais, et l'empereur ne m'a fait que les questions qu'il eût faites au premier venu. Mais, pardon ! reprit Dantès, voici la santé et la douane qui nous arrivent. Vous permettez, n'est-ce pas ?

— Faites, faites, mon cher Dantès.

Le jeune homme s'éloigna, et à mesure qu'il s'éloignait Danglars se rapprocha.

— Eh bien ! demanda-t-il, il paraît qu'il vous a donné de bonnes raisons de son mouillage à Porto-Ferrajo ?

— D'excellentes, mon cher M. Danglars.

— Ah ! tant mieux, répondit celui-ci, car c'est toujours pénible de voir un camarade qui ne fait pas son devoir.

— Dantès a fait le sien, répondit l'armateur, et il n'y a rien à dire. C'était le capitaine Leclerc qui lui avait ordonné cette relâche.

— A propos du capitaine Leclerc, ne vous a-t-il pas remis une lettre de lui ?

— A moi ? non. En avait-il donc une ?

— Je croyais qu'outre le paquet, le capitaine Leclerc lui avait confié cette lettre ?

— De quel paquet voulez-vous parler, Danglars ?

— Mais de celui que Dantès a déposé en passant à Porto-Ferrajo.

— Comment savez-vous qu'il avait un paquet à déposer à Porto-Ferrajo ?

Danglars rougit.

— Je passais devant la porte du capitaine, qui était entr'ouverte, et je lui ai vu remettre ce paquet et cette lettre à Dantès.

— Il ne m'en a point parlé, dit l'armateur, mais s'il a cette lettre, il me la remettra.

Danglars réfléchit un instant.

— Alors, M. Morrel, je vous prie, dit-il, ne parlez point de cela à Dantès ; je me serai trompé.

En ce moment le jeune homme revenait ; Danglars s'éloigna.

— Eh bien ! mon cher Dantès, êtes-vous libre ? demanda l'armateur.

— Oui, monsieur.

— La chose n'a pas été longue.

— Non, j'ai donné aux douaniers la liste de nos marchandises ; et quant à la consigne, elle avait envoyé avec le pilote côtier un homme à qui j'ai remis nos papiers.

— Alors, vous n'avez plus rien à faire ici ?

Dantès jeta un regard rapide autour de lui.

— Non, tout est en ordre, dit-il.

— Vous pouvez donc alors venir dîner avec nous ?

— Excusez-moi, M. Morrel, excusez-moi, je vous prie, mais je dois ma première visite à mon père. Je n'en suis pas moins bien reconnaissant de l'honneur que vous me faites.

— C'est juste, Dantès, c'est juste, je sais que vous êtes bon fils.

— Et..., demanda Dantès avec une certaine hésitation, et il se porte bien, que vous sachiez, mon père ?

— Mais je crois que oui, mon cher Edmond, quoique je ne l'aie pas aperçu.

— Oui, il se tient enfermé dans sa petite chambre.

— Cela prouve au moins qu'il n'a manqué de rien en votre absence.

Dantès sourit.

— Mon père est fier, monsieur, et, eût-il manqué de tout, je doute qu'il eût demandé quelque chose à qui que ce soit au monde, excepté à Dieu.

— Eh bien ! après cette première visite, nous comptons sur vous.

— Excusez-moi encore, M. Morrel ; mais après cette première visite, j'en ai une seconde qui ne me tient pas moins au cœur.

— Ah ! c'est vrai, Dantès ; j'oubliais qu'il y a aux Catalans quelqu'un qui doit vous attendre avec non moins d'impatience que votre père : c'est la belle Mercédès.

Dantès rougit.

— Ah ! ah ! dit l'armateur, cela ne m'étonne plus qu'elle soit venue trois fois me demander des nouvelles du *Pharaon*. Peste ! Edmond, vous n'êtes point à plaindre, vous avez là une jolie maîtresse.

— Ce n'est point ma maîtresse, monsieur, dit gravement le jeune marin ; c'est ma fiancée.

— C'est quelquefois tout un, dit l'armateur en riant.

— Pas pour nous, monsieur, répondit Dantès.

— Allons, allons ! mon cher Edmond, continua l'armateur, que je ne vous retienne pas. Vous avez assez bien fait mes affaires pour que je vous donne tout loisir de faire les vôtres. Avez-vous besoin d'argent ?

— Non, monsieur, j'ai tous mes appointements du voyage, c'est-à-dire près de trois mois de solde.

— Vous êtes un garçon rangé, Edmond !

— Ajoutez que j'ai un père pauvre, M. Morrel.

— Oui, oui, je sais que vous êtes bon fils ! Allez donc voir votre père. J'ai un fils aussi, et j'en voudrais fort à celui qui, après un voyage de trois mois, le retiendrait loin de moi.

— Alors vous permettez ? dit le jeune homme en saluant.

— Oui, si vous n'avez rien de plus à me dire.

— Non.

— Le capitaine Leclerc ne vous a pas, en mourant, donné une lettre pour moi ?

— Il lui eût été impossible d'écrire, monsieur ; mais cela me rappelle que j'aurai un congé de quelques jours à vous demander.

— Pour vous marier ?

— D'abord... puis pour aller à Paris.

— Bon ! bon ! vous prendrez le temps que vous voudrez, Dantès. Le temps de décharger le bâtiment nous prendra bien six semaines, et nous ne nous remettrons guère en mer avant trois mois. Seulement, dans trois mois, il faudra que vous soyez là. *Le Pharaon*, continua l'armateur en frappant sur l'épaule du jeune marin, ne pourrait pas repartir sans son capitaine.

— Sans son capitaine ! s'écria Dantès les yeux brillants de joie. Faites bien attention à ce que vous me dites là, monsieur ; car vous venez de répondre aux plus secrètes espérances de mon cœur. Votre

Phocéens modernes sont si fiers, qu'ils disent avec le plus grand sérieux du monde et avec cet accent qui donne tant de caractère à ce qu'ils disent : « Si Paris avait la Cannebière, Paris serait un petit Marseille. »

En se retournant, l'armateur vit derrière lui Danglars, qui, en apparence, semblait attendre ses ordres, mais qui en réalité suivait comme lui le jeune marin du regard.

Seulement il y avait une grande différence dans l'expression de ce double regard qui suivait le même homme.

II

Le père et le fils.

Laissons Danglars, aux prises avec le génie de la haine, essayer de souffler contre son camarade quelque maligne supposition à l'oreille de l'armateur, et suivons Dantès qui, après avoir parcouru la Cannebière dans toute sa longueur, prend la rue de Nouaillès, entre dans une petite maison située du côté gauche des allées de Meillan, monte vivement les quatre étages d'un escalier obscur, et, se retenant à la rampe d'une main, comprimant de l'autre les battements de son cœur, s'arrête devant une porte entre-bâillée qui laisse voir jusqu'au fond d'une petite chambre.

Cette chambre était celle qu'habitait le père de Dantès.

La nouvelle de l'arrivée du *Pharaon* n'était pas encore parvenue au vieillard, qui s'occupait, monté sur une chaise, à palissader, d'une main tremblante, quelques capucines mêlées de clématites, qui montaient en grimpant le long du treillage de sa fenêtre.

Tout à coup il se sentit prendre à bras-le-corps, et une voix bien connue s'écria derrière lui :

— Mon père, mon bon père !

Le vieillard jeta un cri et se retourna ; puis, voyant son fils, il se laissa aller dans ses bras, tout tremblant et tout pâle.

— Qu'avez-vous donc, père ? s'écria le jeune homme inquiet ; seriez-vous malade ?

— Non, non, mon cher Edmond, mon fils, mon enfant, non ; mais je ne t'attendais pas, et la joie, le saisissement de te revoir ainsi, à l'improviste... Ah mon Dieu ! il me semble que je vais mourir...

— Eh bien ! remettez-vous donc, père. C'est moi, c'est bien moi. On dit toujours que la joie ne fait pas de mal, et voilà pourquoi je suis entré ici sans préparations. Voyons, souriez-moi, au lieu de me regarder, comme vous le faites, avec des yeux effarés. Je reviens, et nous allons être heureux.

— Ah ! tant mieux, garçon, reprit le vieillard. Mais comment allons-nous être heureux ? Tu ne me quittes donc plus ? Voyons, conte-moi ton bonheur.

— Que le Seigneur me pardonne, dit le jeune homme, de me réjouir d'un bonheur fait avec le deuil d'une famille ; mais Dieu sait que je n'eusse pas désiré ce bonheur ! Il arrive, et je n'ai pas la force de m'en affliger. Le brave capitaine Leclerc est mort, et il est probable que, par la protection de M. Morrel, je vais avoir sa place... Capitaine à vingt ans ! avec cent louis d'appointements et une part dans les bénéfices ! N'est-ce pas plus que ne pouvait vraiment l'espérer un pauvre matelot comme moi ?

— Oui, mon fils, oui, en effet, dit le vieillard, c'est bien heureux.

— Aussi je veux que du premier argent que je toucherai vous ayez une petite maison avec un jardin pour planter vos clématites, vos capucines et vos chèvrefeuilles. Mais qu'avez-vous donc, père ? on dirait que vous vous trouvez mal.

— Patience, patience, ce ne sera rien.

Et les forces manquant au vieillard, il se renversa en arrière.

— Voyons, voyons, dit le jeune homme, un verre de vin, mon père, cela vous ranimera. Où mettez-vous votre vin ?

— Non, merci, ne cherche pas, je n'ai pas besoin, dit le vieillard, essayant de retenir son fils.

— Si fait, si fait, père ; indiquez-moi l'endroit.

Et il ouvrit deux ou trois armoires.

— Inutile..., dit le vieillard, il n'y a plus de vin...

— Comment ! il n'y a plus de vin ! dit en pâlis-

sant à son tour Dantès, regardant alternativement les joues creuses et blêmes du vieillard et les armoires vides. Comment ! il n'y a plus de vin ! Auriez-vous manqué d'argent, mon père ?

— Je n'ai manqué de rien, puisque te voilà, dit le vieillard.

— Cependant, balbutia Dantès en essuyant la sueur qui coulait de son front, cependant je vous avais laissé deux cents francs, il y a trois mois, en partant.

— Oui, oui, Edmond, c'est vrai. Mais tu avais oublié en partant une petite dette chez le voisin Caderousse ; il me l'a rappelée, en me disant que si je ne payais pas pour toi, il irait se faire payer chez M. Morrel. Alors tu comprends, de peur que cela ne te fit du tort...

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai payé, moi.

— Mais, s'écria Dantès, c'était cent quarante francs que je devais à Caderousse !... Et vous les avez donnés sur les deux cents francs que je vous avais laissés ?

Le vieillard fit un signe de tête.

— De sorte que vous avez vécu trois mois passés avec soixante francs, murmura le jeune homme.

— Tu sais combien il me faut peu de chose, dit le vieillard.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon père, pardonnez-moi, s'écria Edmond en se jetant à genoux devant le bonhomme.

— Que fais-tu donc ?

— Oh ! vous m'avez déchiré le cœur.

— Bah ! te voilà , dit le vieillard en souriant ; maintenant tout est oublié , car tout est bien.

— Oui , me voilà , dit le jeune homme ; me voilà avec un bel avenir et un peu d'argent. Tenez , père , dit-il , prenez , prenez , et envoyez chercher tout de suite quelque chose.

Et il vida sur la table ses poches , qui contenaient une douzaine de pièces d'or , cinq ou six écus de cinq francs , et de la menue monnaie.

Le visage du vieux Dantès s'épanouit.

— A qui cela ? dit-il.

— Mais à moi , à toi , à nous. Prends , achète des provisions , sois heureux ; demain il y en aura d'autres.

— Doucement , doucement , dit le vieillard en souriant ; avec ta permission , j'userai modérément de ta bourse ; on croirait , si l'on me voyait acheter trop de choses à la fois , que j'ai été obligé d'attendre ton retour pour les acheter.

— Faites comme vous voudrez. Mais , avant toutes choses , prenez une servante , père. Je ne veux plus que vous restiez seul. J'ai du café de contrebande et d'excellent tabac dans un petit coffre de la cale ; vous l'aurez dès demain. Mais chut , voici quelqu'un.

— C'est Caderousse qui aura appris ton arrivée , et qui vient sans doute te faire son compliment de bon retour.

— Bon, encore des lèvres qui disent une chose, tandis que le cœur en pense une autre, murmura Edmond ; mais n'importe, c'est un voisin qui nous a rendu service autrefois, qu'il soit le bienvenu.

En effet, au moment où Edmond achevait la phrase à voix basse, on vit apparaître, encadrée par la porte du palier, la tête noire et barbue de Caderousse. C'était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans ; il tenait à la main un morceau de drap qu'en sa qualité de tailleur il s'appropriait à changer en un revers d'habit.

— Eh ! te voilà donc revenu, Edmond ? dit-il avec un accent marseillais des plus prononcés, et avec un large sourire qui découvrait ses dents blanches comme de l'ivoire.

— Comme vous voyez, voisin Caderousse, et prêt à vous être agréable en quelque chose que ce soit, répondit Dantès en dissimulant mal sa froideur sous cette offre de service.

— Merci, merci, heureusement je n'ai besoin de rien, et ce sont même quelquefois les autres qui ont besoin de moi. (Dantès fit un mouvement.) Je ne dis pas cela pour toi, garçon ; je t'ai prêté de l'argent, tu me l'as rendu, cela se fait entre bons voisins, et nous sommes quittes.

— On n'est jamais quitte envers ceux qui nous ont obligé, dit Dantès, car lorsqu'on ne leur doit plus l'argent, on leur doit encore la reconnaissance.

— A quoi bon parler de cela ? ce qui est passé

est passé ; parlons de ton heureux retour , garçon. J'étais donc allé comme cela sur le port pour rassembler le drap marron , lorsque je rencontre l'ami Danglars.

« — Toi ! à Marseille ?

« — Eh oui, tout de même, me répondit-il.

« — Je te croyais à Smyrne ?

« — J'y pourrais être, car j'en reviens.

« — Et Edmond, où est-il donc le petit ?

« — Mais chez son père, sans doute, » répondit Danglars ; et alors je suis venu , continua Caderousse, pour avoir le plaisir de serrer la main à un ami.

— Ce bon Caderousse, dit le vieillard ; il nous aime tant !

— Certainement que je vous aime, et que je vous estime encore, attendu que les honnêtes gens sont rares... Mais il paraît que tu reviens riche, garçon, continua le tailleur en jetant un regard oblique sur la poignée d'or et d'argent que Dantès avait déposée sur la table.

Le jeune homme remarqua l'éclair de convoitise qui illumina les yeux noirs de son voisin.

— Eh ! mon Dieu, dit-il négligemment, cet argent n'est point à moi. Je manifestais au père la crainte qu'il n'eût manqué de quelque chose en mon absence, et pour me rassurer il a vidé sa bourse sur la table. Allons, père, continua Dantès, remettez cet argent dans votre tirelire, à moins que le voisin Cade-

rouse n'en ait besoin à son tour, auquel cas il est bien à son service.

— Non pas, garçon, dit Caderousse, je n'ai besoin de rien ; et, Dieu, merci, l'état nourrit son homme ; garde ton argent, garde, on n'en a jamais de trop ; ce qui n'empêche pas que je ne te sois obligé de ton offre comme si j'en profitais.

— C'était de bon cœur, dit Dantès.

— Je n'en doute pas. Eh bien ! te voilà donc au mieux avec M. Morrel, câlin que tu es ?

— M. Morrel a toujours eu beaucoup de bonté pour moi, répondit Dantès.

— En ce cas, tu as eu tort de refuser son dîner.

— Comment ! refuser son dîner ? reprit le vieux Dantès ; il t'avait donc invité à dîner ?

— Oui, mon père, reprit Edmond en souriant de l'étonnement que causait à son père l'excès d'honneur dont il était l'objet.

— Et pourquoi donc as-tu refusé, fils ? demanda le vieillard.

— Pour revenir plus tôt près de vous, mon père, répondit le jeune homme ; j'avais hâte de vous voir.

— Cela l'aura contrarié, ce bon M. Morrel, reprit Caderousse ; et quand on vise à être capitaine, c'est un tort que de contrarier son armateur.

— Je lui ai expliqué la cause de mon refus, reprit Dantès, et il l'a comprise, je l'espère.

— Ah ! c'est que pour être capitaine, il faut un peu flatter ses patrons.

— J'espère être capitaine sans cela, répondit Dantès.

— Tant mieux, tant mieux, cela fera plaisir à tous nos anciens amis, et je sais quelqu'un, là-bas, derrière la citadelle Saint-Nicolas, qui n'en sera pas fâché.

— Mercédès ? dit le vieillard.

— Oui, mon père, reprit Dantès ; et, avec votre permission, maintenant que je vous ai vu, maintenant que je sais que vous vous portez bien et que vous avez tout ce qu'il vous faut, je vous demanderai la permission d'aller faire une visite aux Catalans.

— Va, mon enfant ! va ! dit le vieux Dantès, et Dieu te bénisse dans ta femme comme il m'a béni dans mon fils !

— Sa femme ! dit Caderousse. Comme vous y allez, père Dantès ; elle ne l'est pas encore, ce me semble.

— Non ; mais, selon toute probabilité, répondit Edmond, elle ne tardera point à la devenir !

— N'importe, n'importe, dit Caderousse, tu as bien fait de te dépêcher, garçon !

— Pourquoi cela ?

— Parce que la Mercédès est une belle fille, et que les belles filles ne manquent pas d'amoureux, celle-là surtout ! ils la suivent par douzaine.

— Vraiment ! dit Edmond avec un sourire sous lequel perçait une légère nuance d'inquiétude.

— Oh, oui ! reprit Caderousse, et de beaux partis même ; mais, tu comprends ? tu vas être capitaine, on n'aura garde de te refuser, toi.

— Ce qui veut dire, reprit Dantès avec un sourire qui dissimulait mal son inquiétude, que si je n'étais pas capitaine ?...

— Eh ! eh ! fit Caderousse.

— Allons, allons, dit le jeune homme, j'ai meilleure opinion que vous des femmes en général, et de Mercédès en particulier ; et, j'en suis convaincu, que je sois capitaine ou non, elle me restera fidèle.

— Tant mieux, tant mieux, dit Caderousse ; c'est toujours, quand on va se marier, une bonne chose que d'avoir la foi. Mais n'importe ; crois-moi, garçon, ne perds pas de temps à aller lui annoncer ton arrivée et à lui faire part de tes espérances.

— J'y vais, dit Edmond.

Et il embrassa son père, salua Caderousse d'un signe de tête, et sortit.

Caderousse resta un instant encore ; puis, prenant congé du vieux Dantès, il descendit à son tour, et alla rejoindre Danglars, qui l'attendait au coin de la rue Senac.

— Eh bien ! dit Danglars, l'as-tu vu ?

— Je le quitte, dit Caderousse.

— Et t'a-t-il parlé de son espérance d'être capitaine ?

— Il en parle comme s'il l'était déjà.

— Patience! patience! dit Danglars, il se presse un peu trop, ce me semble.

— Dame! il paraît que la chose lui est promise par M. Morrel.

— De sorte qu'il est bien joyeux.

— C'est-à-dire qu'il en est insolent. Il m'a déjà fait ses offres de service, comme si c'était un grand personnage; il m'a offert de me prêter de l'argent, comme s'il était un banquier.

— Et vous avez refusé?

— Parfaitement, quoique j'eusse bien pu accepter, attendu que c'est moi qui lui ai mis à la main les premières pièces blanches qu'il a maniées; mais maintenant M. Dantès n'aura plus besoin de personne, il va être capitaine.

— Bah! dit Danglars, il ne l'est pas encore.

— Ma foi, ce serait bien fait qu'il ne le fût pas, dit Caderousse, ou sans cela il n'y aura plus moyen de lui parler.

— Que si nous le voulons bien, dit Danglars, il restera ce qu'il est, et peut-être même deviendra-t-il moins qu'il n'est.

— Que dis-tu?

— Rien; je me parle à moi-même. Et il est toujours amoureux de la Catalane?

— Amoureux fou; il y est allé. Mais, ou je me trompe fort, ou il aura du désagrément de ce côté-là.

— Explique-toi!

— A quoi bon?

— C'est plus important que tu ne crois. Tu n'aimes pas Dantès, hein ?

— Je n'aime pas les arrogants.

— Eh bien alors, dis-moi ce que tu sais relativement à la Catalane.

— Je ne sais rien de bien positif ; seulement j'ai vu des choses qui me font croire, comme je te l'ai dit, que le futur capitaine aura du désagrément aux environs du chemin des Vieilles-Infirmes.

— Qu'as-tu vu ? allons, dis.

— Eh bien, j'ai vu que toutes les fois que Mercédès vient en ville, elle y vient accompagnée d'un grand gaillard de Catalan, à l'œil noir, à la peau rouge, très-brun, très-ardent, et qu'elle appelle *mon cousin*.

— Ah ! vraiment ; et crois-tu que ce cousin lui fasse la cour ?

— Je le suppose. Que diable peut faire un grand garçon de vingt et un ans à une belle fille de dix-sept ?

— Et tu dis que Dantès est allé aux Catalans ?

— Il est parti devant moi.

— Si nous allions du même côté, nous nous arrêterions à la Réserve, chez le père Pamphile, et, tout en buvant un verre de vin de Lamalgue, nous attendrions des nouvelles.

— Et qui nous en donnera ?

— Nous serons sur la route, et nous verrons bien sur le visage de Dantès ce qui se sera passé.

— Allons , dit Caderousse ; mais c'est toi qui payes ?

— Certainement , répondit Danglars.

Et tous deux s'acheminèrent d'un pas rapide vers l'endroit indiqué. Arrivés là , ils se firent apporter une bouteille et deux verres. Le père Pamphile venait de voir passer Dantès il n'y avait pas dix minutes. Certains que Dantès était aux Catalans , ils s'assirent sous le feuillage naissant des platanes et des sycomores , dans les branches desquels une bande joyeuse d'oiseaux chantait un des premiers beaux jours du printemps.

III

Les Catalans.

A cent pas de l'endroit où les deux amis, les regards à l'horizon et l'oreille au guet, sablaient le vin pétillant de Lamalgue, s'élevait, derrière une butte nue et rongée par le soleil et le mistral, le petit village des Catalans.

Un jour, une colonie mystérieuse partit de l'Espagne, et vint aborder à la langue de terre où elle est encore aujourd'hui ; elle arrivait on ne savait d'où, et parlait une langue inconnue. Un des chefs, qui entendait le provençal, demanda à la commune de Marseille de leur donner ce promontoire nu et aride, sur lequel ils venaient, comme les matelots

antiques, de tirer leurs bâtiments. Sa demande lui fut accordée, et trois mois après, autour des douze ou quinze bâtiments qui avaient amené ces bohémiens de la mer, un petit village s'élevait.

Ce village, construit d'une façon bizarre et pittoresque, moitié more, moitié espagnole, est celui que l'on voit aujourd'hui habité par les descendants de ces hommes qui parlent la langue de leurs pères. Depuis trois ou quatre siècles, ils sont encore demeurés fidèles à ce petit promontoire sur lequel ils s'étaient abattus, pareils à une bande d'oiseaux de mer, sans se mêler en rien à la population marseillaise, se mariant entre eux et ayant conservé les mœurs et le costume de leur mère patrie, comme ils en ont conservé le langage.

Il faut que nos lecteurs nous suivent à travers l'unique rue de ce petit village, et entrent avec nous dans une de ces maisons auxquelles au dehors le soleil a donné cette belle couleur feuille-morte particulière aux monuments du pays, et au dedans une couche de badigeon, cette teinte blanche qui forme le seul ornement des posadas espagnoles.

Une belle jeune fille, aux cheveux noirs comme le jais, aux yeux veloutés comme ceux de la gazelle, se tenait debout, adossée à une cloison, et froissait entre ses doigts effilés et d'un dessin antique une bruyère innocente dont elle arrachait les fleurs, et dont les débris jonchaient déjà le sol ; en outre, ses bras nus jusqu'au coude, ses bras bruns, mais qui

semblaient modelés sur ceux de la Vénus d'Arles, frémissaient d'une sorte d'impatience fébrile, et elle frappait la terre de son pied souple et cambré, de sorte que l'on entrevoyait la forme pure, fière et hardie de sa jambe emprisonnée dans un bas de coton rouge à coins gris et bleus.

A trois pas d'elle, assis sur une chaise qu'il balançait d'un mouvement saccadé, appuyant son coude à un vieux meuble vermoulu, un grand garçon de vingt à vingt-deux ans la regardait d'un air où se combattaient l'inquiétude et le dépit. Ses yeux interrogeaient; mais le regard ferme et fixe de la jeune fille dominait son interlocuteur.

— Voyons, Mercédès, disait le jeune homme, voici Pâques qui va revenir, c'est le moment de faire une noce, répondez-moi.

— Je vous ai répondu cent fois, Fernand, et il faut, en vérité, que vous soyez bien ennemi de vous-même pour m'interroger encore.

— Eh bien ! répétez-le encore, je vous en supplie, répétez-le encore pour que j'arrive à le croire; dites-moi, pour la centième fois, que vous refusez mon amour qu'approuvait votre mère; faites-moi bien comprendre que vous vous jouez de mon bonheur, que ma vie et ma mort ne sont rien pour vous. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! avoir rêvé dix ans d'être votre époux, Mercédès, et perdre cet espoir qui était le seul but de ma vie !

— Ce n'est pas moi, du moins, qui vous ai

jamais encouragé dans cet espoir, Fernand, répondit Mercédès; vous n'avez pas une seule coquetterie à me reprocher à votre égard; je vous ai toujours dit: « Je vous aime comme un frère; mais n'exigez jamais de moi autre chose que cette amitié fraternelle, car mon cœur est à un autre. » Je vous ai toujours dit cela, Fernand.

— Oui, je le sais bien, Mercédès, répondit le jeune homme; oui, vous vous êtes donné vis-à-vis de moi le cruel mérite de la franchise. Mais oubliez-vous que c'est parmi les Catalans une loi sacrée de se marier entre eux?

— Vous vous trompez, Fernand, ce n'est pas une loi, c'est une habitude, voilà tout; et croyez-moi, n'invoquez pas cette habitude en votre faveur. Vous êtes tombé à la conscription, Fernand; la liberté qu'on vous laisse est une simple tolérance: d'un moment à l'autre, vous pouvez être appelé sous les drapeaux; une fois soldat, que ferez-vous de moi, c'est-à-dire d'une pauvre fille orpheline, triste, sans fortune, possédant pour tout bien une cabane presque en ruine où pendent quelques filets usés, misérable héritage laissé par mon père à ma mère, et par ma mère à moi? Depuis un an qu'elle est morte, songez donc, Fernand, que je vis presque de la charité publique. Quelquefois vous feignez que je vous suis utile, et cela pour avoir le droit de partager votre pêche avec moi; et j'accepte, Fernand, parce que vous êtes le fils du frère de mon

père, parce que nous avons été élevés ensemble, et plus encore parce que, par-dessus tout, cela vous ferait trop de peine si je vous refusais. Mais je sens bien que ce poisson que je vais vendre et dont je tire de l'argent avec lequel j'achète le chanvre que je file, je sens bien, Fernand, que c'est une charité.

— Eh ! qu'importe, Mercédès ? Si pauvre et si isolée que vous êtes, vous me convenez mieux que la fille du plus fier armateur ou du plus riche banquier de Marseille. A nous autres, que nous faut-il ? une honnête femme et une bonne ménagère. Où trouverais-je mieux que vous sous ces deux rapports ?

— Fernand, répondit Mercédès en secouant la tête, on devient mauvaise ménagère et l'on ne peut répondre de rester honnête femme lorsqu'on aime un autre homme que son mari. Contentez-vous de mon amitié ; car, je vous le répète, c'est tout ce que je puis vous promettre, et je ne promets que ce que je suis sûre de pouvoir donner.

— Oui, je comprends, dit Fernand ; vous supportez patiemment votre misère, mais vous avez peur de la mienne. Eh bien ! Mercédès, aimé de vous, je tenterai la fortune, vous me porterez bonheur, et je deviendrai riche. Je puis étendre mon état de pêcheur, je puis entrer comme commis dans un comptoir, je puis moi-même devenir marchand.

— Vous ne pouvez rien tenter de tout cela, Fernand, vous êtes soldat, et si vous restez aux Catalans, c'est parce qu'il n'y a pas de guerre ; demeurez

donc pêcheur, ne faites point des rêves qui vous feraient paraître la réalité plus terrible encore, et contentez-vous de mon amitié, puisque je ne puis vous donner autre chose.

— Eh bien ! vous avez raison, Mercédès, je serai marin ; j'aurai, au lieu du costume de nos pères que vous méprisez, un chapeau verni, une chemise rayée et une veste bleue avec des ancrs sur les boutons ; n'est-ce point ainsi qu'il faut être habillé pour vous plaire ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Mercédès en lui lançant un regard impérieux ; que voulez-vous dire ? je ne vous comprends pas.

— Je veux dire, Mercédès, que vous n'êtes si dure et si cruelle pour moi que parce que vous attendez quelqu'un qui est ainsi vêtu ; mais celui que vous attendez est inconstant peut-être, et, s'il ne l'est pas, la mer l'est pour lui.

— Fernand, s'écria Mercédès, je vous croyais bon, et je me trompais ; Fernand, vous êtes un mauvais cœur d'appeler à l'aide de votre jalousie les colères de Dieu. Eh bien ! oui, je ne m'en cache pas, j'attends et j'aime celui que vous dites, et s'il ne revient pas, au lieu d'accuser cette inconstance que vous invoquez, vous, je dirai qu'il est mort en m'aimant.

Le jeune Catalan fit un geste de rage.

— Je vous comprends. Fernand ; vous vous en prendrez à lui de ce que je ne vous aime pas ; vous

croiserez votre couteau catalan contre son poignard. A quoi cela vous avancera-t-il ? à perdre mon amitié si vous êtes vaincu, à voir mon amitié se changer en haine si vous êtes vainqueur. Croyez-moi, chercher querelle à un homme est un mauvais moyen de plaire à la femme qui aime cet homme. Non , Fernand , vous ne vous laisserez point aller ainsi à vos mauvaises pensées ; ne pouvant m'avoir pour femme, vous vous contenterez de m'avoir pour amie et pour sœur. D'ailleurs , ajouta-t-elle les yeux troublés et mouillés de larmes, attendez , attendez , Fernand ; vous l'avez dit tout à l'heure : la mer est perfide, et il y a déjà quatre mois qu'il est parti ; depuis quatre mois j'ai compté bien des tempêtes !

Fernand demeura impassible. Il ne chercha pas à essuyer les larmes qui roulaient sur les joues de Mercédès, et cependant pour chacune de ces larmes il eût donné un verre de son sang ; mais ces larmes coulaient pour un autre. Il se leva, fit un tour dans la cabane, et revint s'arrêter devant Mercédès, l'œil sombre et les poings crispés :

— Voyons, Mercédès , dit-il, encore une fois, répondez... Est-ce bien résolu ?

— J'aime Edmond Dantès , dit froidement la jeune fille , et nul autre qu'Edmond ne sera mon époux !

— Et vous l'aimerez toujours ?

— Tant que je vivrai !

Fernand baissa la tête comme un homme décou-

ragé, poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement ; puis tout à coup relevant le front, les dents serrées et les narines entr'ouvertes :

— Mais s'il est mort ? dit-il.

— S'il est mort, je mourrai !

— Mais s'il vous oublie ?

— Mercédès ! cria une voix joyeuse au dehors de la maison ; Mercédès !

— Ah ! s'écria la jeune fille en rougissant de joie et en bondissant d'amour, tu vois bien qu'il ne m'a pas oubliée, puisque le voilà !...

Et elle s'élança vers la porte qu'elle ouvrit en s'écriant :

— A moi, Edmond ! me voici !

Fernand, pâle et frémissant, recula en arrière comme fait un voyageur à la vue d'un serpent, et rencontrant sa chaise, il y retomba assis.

Edmond et Mercédès étaient dans les bras l'un de l'autre. Le soleil ardent de Marseille, qui pénétrait à travers l'ouverture de la porte, les inondait d'un flot de lumière. D'abord ils ne virent rien de ce qui les entourait : un immense bonheur les isolait du monde, et ils ne se parlaient que par ces mots entrecoupés qui sont les élans d'une joie si vive qu'ils semblent l'expression de la douleur.

Tout à coup Edmond aperçut la figure sombre de Fernand, qui se dessinait dans l'ombre, pâle et menaçante ; par un mouvement dont peut-être il ne se rendait pas compte lui-même, le jeune Catalan te-

nait la main sur le couteau passé à sa ceinture.

— Ah ! pardon, dit Dantès en fronçant le sourcil à son tour ; je n'avais pas remarqué que nous étions trois.

Puis se retournant vers Mercédès :

— Qui est monsieur ? demanda-t-il.

— Monsieur sera votre meilleur ami, Dantès, car c'est mon ami à moi, c'est mon cousin, c'est mon frère, c'est Fernand, c'est-à-dire l'homme qu'après vous, Edmond, j'aime le plus au monde.

Edmond, sans abandonner Mercédès dont il tenait la main serrée dans une des siennes, tendit avec un mouvement de cordialité son autre main au Catalan. Mais Fernand, loin de répondre à ce geste amical, resta muet et immobile comme une statue. Alors Edmond promena son regard investigateur, de Mercédès, émue et tremblante, à Fernand, sombre et menaçant. Ce seul regard lui apprit tout. La colère monta à son front.

— Je ne savais pas venir avec tant de hâte chez vous, Mercédès, pour y trouver un ennemi.

— Un ennemi ! s'écria Mercédès avec un regard de courroux à l'adresse de son cousin ; un ennemi chez moi, dis-tu, Edmond ! Si je croyais cela, je te prendrais sous le bras, et je m'en irais à Marseille, quittant la maison pour n'y plus jamais rentrer.

L'œil de Fernand lança un éclair.

— Et s'il t'arrivait malheur, mon Edmond, continua-t-elle avec ce même flegme implacable qui

prouvait à Fernand que la jeune fille avait lu jusqu'au plus profond de sa sinistre pensée, s'il t'arrivait malheur , je monterais sur le cap de Morgiou, et je me jetterais sur les rochers la tête la première.

Fernand devint affreusement pâle.

— Mais tu t'es trompé, Edmond, poursuivit-elle, tu n'as point d'ennemi ici ; il n'y a que Fernand , mon frère , qui va te serrer la main comme à un ami dévoué.

Et à ces mots la jeune fille fixa son regard impérieux sur le Catalan, qui, comme s'il eût été fasciné par ce regard , s'approcha lentement d'Edmond et lui tendit la main.

Sa haine, pareille à une vague impuissante, quoique furieuse, venait se briser contre l'ascendant que cette femme exerçait sur lui. Mais à peine eut-il touché la main d'Edmond, qu'il sentit qu'il avait fait tout ce qu'il pouvait faire, et qu'il s'élança hors de la maison.

— Oh ! s'écriait-il en courant comme un insensé et en noyant ses mains dans ses cheveux, oh ! qui me délivrera donc de cet homme ? Malheur à moi ! malheur à moi !

— Hé , le Catalan ! hé , Fernand ! où cours-tu ? dit une voix.

Le jeune homme s'arrêta tout court, regarda autour de lui, et aperçut Caderousse attablé avec Danglars sous un berceau de feuillages.

— Eh ! dit Caderousse, pourquoi ne viens-tu pas ?

es-tu donc si pressé que tu n'aies pas le temps de dire bonjour aux amis ?

— Surtout quand ils ont encore une bouteille presque pleine devant eux, ajouta Danglars.

Fernand regarda les deux hommes d'un air hébété et ne répondit rien.

— Il semble tout penaud, dit Danglars, poussant du genou Caderousse ; est-ce que nous nous serions trompés , et qu'au contraire de ce que nous avions prévu, Dantès triompherait ?

— Dame ! il faut voir, dit Caderousse.

Et se retournant vers le jeune homme :

— Eh bien ! voyons, le Catalan, te décides-tu ?

Fernand essuya la sueur qui ruisselait de son front , et entra lentement sous la tonnelle , dont l'ombrage sembla rendre un peu de calme à ses sens , et la fraîcheur un peu de bien-être à son corps épuisé.

— Bonjour, dit-il ; vous m'avez appelé, n'est-ce pas ?

Et il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un des sièges qui entouraient la table.

— Je t'ai appelé, parce que tu courais comme un fou et que j'ai eu peur que tu n'allasses te jeter à la mer, dit en riant Caderousse. Que diable ! quand on a des amis, c'est non-seulement pour leur offrir un verre de vin, mais encore pour les empêcher de boire trois ou quatre pintes d'eau.

Fernand poussa un gémissement qui ressemblait

à un sanglot, et laissa tomber sa tête sur ses deux poignets posés en croix sur la table.

— Eh bien ! veux-tu que je te dise, Fernand ? reprit Caderousse, entamant l'entretien avec cette brutalité grossière des gens du peuple auxquels la curiosité fait oublier toute diplomatie ; eh bien ! tu as l'air d'un amant déconfit.

Et il accompagna cette plaisanterie d'un gros rire.

— Bah ! répondit Danglars , un garçon taillé comme celui-là n'est pas fait pour être malheureux en amour ; tu te moques, Caderousse.

— Non pas, reprit celui-ci, écoute plutôt, comme il soupire. Allons, allons, Fernand , dit Caderousse, lève le nez et réponds-nous. Ce n'est pas aimable de ne pas répondre aux amis qui nous demandent des nouvelles de notre santé.

— Ma santé va bien , dit Fernand crispant ses poings, mais sans lever la tête.

— Ah ! vois-tu, Danglars , dit Caderousse en faisant un signe du coin de l'œil à son ami , voici la chose : Fernand , que tu vois , et qui est un bon et brave Catalan , un des meilleurs pêcheurs de Marseille, est amoureux d'une belle fille qu'on appelle *Mercédès* ; mais, malheureusement, il paraît que la belle fille, de son côté, est amoureuse du second du *Pharaon* et comme *le Pharaon* est entré aujourd'hui même dans le port, tu comprends ?...

— Non , je ne comprends pas, dit Danglars.

— Le pauvre Fernand aura reçu son congé.

— Eh bien ! après ? dit Fernand, relevant la tête et regardant Caderousse en homme qui cherche quelqu'un sur qui faire tomber sa colère. Mercédès ne dépend de personne, n'est-ce pas ? et elle est bien libre d'aimer qui elle veut.

— Ah ! si tu le prends ainsi, dit Caderousse, c'est autre chose ; moi, je te prenais pour un Catalan ; l'on m'avait dit que les Catalans n'étaient pas hommes à se laisser supplanter par un rival, et l'on avait ajouté que Fernand surtout était terrible dans sa vengeance.

Fernand sourit avec pitié.

— Un amoureux n'est jamais terrible, dit-il.

— Pauvre garçon, reprit Danglars feignant de plaindre le jeune homme du plus profond de son cœur ! que veux-tu ? il ne s'attendait pas à voir revenir ainsi Dantès tout à coup ; il le croyait peut-être mort, infidèle, qui sait ? Ces choses-là sont d'autant plus sensibles qu'elles nous arrivent tout à coup.

— Ah ! ma foi, dans tous les cas, dit Caderousse, qui buvait tout en parlant et sur lequel le vin fumoux de Lamalgue commençait à faire son effet ; dans tous les cas, Fernand n'est pas le seul que l'heureuse arrivée de Dantès contrarie ; n'est-ce pas, Danglars ?

— Oui, et j'oserais presque dire que cela lui portera malheur.

— Mais n'importe, ajouta Caderousse en versant

un verre de vin à Fernand et en remplissant pour la huitième ou dixième fois son propre verre, tandis que Danglars avait à peine effleuré le sien ; n'importe, en attendant il épouse Mercédès, la belle Mercédès ; il revient pour cela du moins.

Pendant ce temps, Danglars enveloppait d'un regard perçant le jeune homme sur le cœur duquel les paroles de Caderousse tombaient comme du plomb fondu.

— Et à quand la noce ? demanda-t-il.

— Oh ! elle n'est pas encore faite, murmura Fernand.

— Non, mais elle se fera, dit Caderousse, aussi vrai que Dantès sera capitaine du *Pharaon* ; n'est-ce pas, Danglars ?

Danglars tressaillit à cette atteinte inattendue, et se retourna vers Caderousse dont à son tour il étudia le visage pour voir si le coup était prémédité ; mais il ne lut rien que l'envie sur ce visage déjà presque hébété par l'ivresse.

— Eh bien ! dit-il en remplissant les verres, buvons donc au capitaine Edmond Dantès, mari de la belle Catalane !

Caderousse porta son verre à sa bouche d'une main alourdie, et l'avalait d'un trait. Fernand prit le sien et le brisa contre terre.

— Eh ! eh ! eh ! dit Caderousse, qu'aperçois-je donc là-bas, au haut de la butte, dans la direction des Catalans ? Regarde donc, Fernand, tu as meil-

leure vue que moi ; je crois que je commence à voir trop, et, tu le sais, le vin est un traltre... On dirait de deux amants qui marchent côte à côte et la main dans la main... Dieu me pardonne ! ils ne se doutent pas que nous les voyons, et les voilà qui s'embrassent !

Danglars ne perdait pas une des angoisses de Fernand, dont le visage se décomposait à vue d'œil. .

— Les connaissez-vous, M. Fernand ? dit-il.

— Oui, répondit celui-ci d'une voix sourde, c'est M. Edmond et mademoiselle Mercédès.

— Ah ! voyez-vous ! dit Caderousse ; et moi qui ne les reconnaissais pas ! Ohé ! Dantès ! ohé ! la belle fille ! venez par ici un peu , et dites-nous à quand la noce ; car voici M. Fernand qui est si entêté qu'il ne veut pas nous le dire.

— Veux-tu te taire ! dit Danglars, affectant de retenir Caderousse, qui, avec la ténacité des ivrognes, se penchait hors du berceau. Tâche de te tenir debout, et laisse les amoureux s'aimer tranquillement. Tiens, regarde M. Fernand, et prends exemple : il est raisonnable, lui.

Peut-être Fernand, poussé à bout, aiguillonné par Danglars comme le taureau par les bandilleros, allait-il enfin s'élancer , car il s'était déjà levé et semblait se ramasser sur lui-même pour bondir au-devant de son rival ; mais Mercédès, riante et droite, leva sa belle tête et fit rayonner son clair regard. Alors Fernand se rappela la menace qu'elle

avait faite de mourir si Edmond mourait , et retomba tout découragé sur son siège.

Danglars regarda successivement les deux hommes , l'un abruti par l'ivresse , l'autre dominé par l'amour.

— Je ne tirerai rien de ces niais-là , murmura-t-il , et j'ai grand'peur d'être ici entre un ivrogne et un poltron. Voici un envieux qui se grise avec du vin , tandis qu'il devrait s'enivrer de fiel ; voici un grand imbécile à qui l'on vient prendre sa maîtresse sous son nez , et qui se contente de pleurer et de se plaindre comme un enfant ; et cependant cela vous a des yeux flamboyants comme les Espagnols , les Siciliens et les Calabrais , qui se vengent si bien ; cela vous a des poings à écraser une tête de bœuf aussi sûrement que le ferait la masse d'un boucher ! Décidément le destin d'Edmond l'emporte ; il épousera la belle fille , il sera capitaine , et se moquera de nous , à moins que...

Un sourire livide se dessina sur les lèvres de Danglars.

— A moins que je ne m'en mêle , ajouta-t-il.

— Holà ! continuait de crier Caderousse , à moitié levé et les poings sur la table , holà ! Edmond , tu ne vois donc pas les amis , ou est-ce que tu es déjà trop fier pour leur parler ?

— Non , mon cher Caderousse , répondit Dantès , je ne suis pas fier , je suis heureux , et le bonheur aveugle , je crois , encore plus que la fierté.

— A la bonne heure , voilà une explication , dit Caderousse. Eh, bonjour, madame Dantès !

Mercédès salua gravement.

— Ce n'est pas encore mon nom, dit-elle, et dans mon pays cela porte malheur, assure-t-on, d'appeler les filles du nom de leur fiancé avant que ce fiancé ne soit leur mari. Appelez-moi donc Mercédès, je vous prie.

— Il faut lui pardonner à ce bon voisin Caderousse, dit Dantès, il se trompe de si peu de chose.

— Ainsi la noce va avoir lieu incessamment , M. Dantès ? dit Danglars en saluant les deux jeunes gens.

— Le plus tôt possible, M. Danglars : aujourd'hui tous les accords chez mon père, et demain ou après-demain au plus tard le dîner des fiançailles, ici , à la Réserve ; les amis y seront, je l'espère : c'est vous dire que vous êtes invité, M. Danglars ; c'est te dire que tu en es, Caderousse.

— Fernand , dit Caderousse en riant d'un rire pâteux, Fernand en est-il aussi ?

— Le frère de ma femme est mon frère, dit Edmond, et nous le verrions avec un profond regret, Mercédès et moi , s'écarter de nous dans un pareil moment.

Fernand ouvrit la bouche pour répondre ; mais la voix expira dans sa gorge, et il ne put articuler un seul mot.

— Aujourd'hui les accords, demain ou après-de-

main les fiançailles !... Diable ! vous êtes bien pressé, capitaine.

— Danglars, reprit Edmond en souriant , je vous dirai, comme Mercédès disait tout à l'heure à Cadrouse : Ne me donnez point le titre qui ne me convient pas encore, cela me porterait malheur.

— Pardon, répondit Danglars. Je disais donc simplement que vous paraissiez bien pressé. Que diable ! nous avons le temps, *le Pharaon* ne se remettra guère en mer que dans trois mois.

— On est toujours pressé d'être heureux, M. Danglars ; car lorsqu'on a souffert longtemps, on a grand'peine à croire au bonheur. Mais ce n'est pas l'égoïsme seul qui me fait agir ; il faut que j'aille à Paris.

— Ah ! vraiment ! à Paris ? et c'est la première fois que vous y allez, Dantès ?

— Oui.

— Vous y avez affaire ?

— Pas pour mon compte, une dernière commission de notre pauvre capitaine Leclerc à remplir ; vous comprenez, Danglars, c'est sacré. D'ailleurs, soyez tranquille, je ne prendrai que le temps d'aller et de revenir.

— Oui, oui, je comprends, dit tout haut Danglars.

Puis tout bas :

— A Paris, dit-il, pour remettre à son adresse sans doute la lettre que le capitaine lui a donnée.

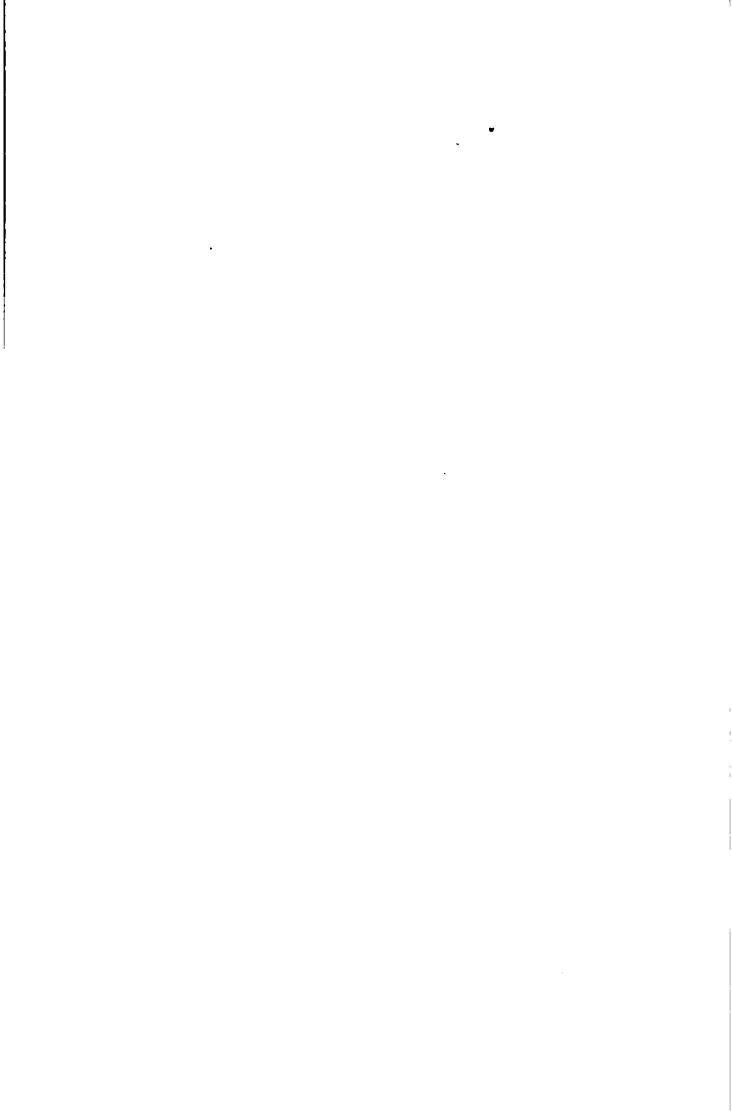
Ah ! pardieu ! cette lettre me fait pousser une idée, une excellente idée, pardieu ! Ah ! Dantès, mon ami, tu n'es pas encore couché au registre du *Pharaon* sous le numéro 1.

Puis, se retournant vers Edmond qui s'éloignait déjà :

— Bon voyage ! lui cria-t-il.

— Merci ! répondit Edmond en retournant la tête et en accompagnant ce mouvement d'un geste amical.

Puis les deux amants continuèrent leur route, calmes et joyeux, comme deux élus qui montent au ciel.



IV

Le complet.

Danglars suivit Edmond et Mercédès des yeux jusqu'à ce que les deux amants eussent disparu à l'un des angles du port Saint-Nicolas ; puis , se retournant alors , il aperçut Fernand qui était retombé , pâle et frémissant , sur sa chaise , tandis que Caderousse balbutiait les paroles d'une chanson à boire.

— Ah ça , mon cher monsieur , dit Danglars à Fernand , voilà un mariage qui ne me paraît pas faire le bonheur de tout le monde ?

— Il me désespère , dit Fernand.

— Vous aimiez donc Mercédès ?

— Depuis que nous nous connaissons ; je l'ai toujours aimée !

— Et vous êtes là à vous arracher les cheveux , au lieu de chercher remède à la chose ? Que diable ! je ne croyais pas que ce fût ainsi qu'agissaient les gens de votre nation.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda Fernand.

— Eh ! que sais-je , moi ? est-ce que cela me regarde ? Ce n'est pas moi , ce me semble , qui suis amoureux de mademoiselle Mercédès , mais vous. Cherchez , dit l'Évangile , et vous trouverez.

— J'avais trouvé déjà.

— Quoi ?

— Je voulais poignarder *l'homme* ; mais la femme m'a dit que s'il arrivait malheur à son fiancé , elle se tuerait.

— Bah ! on dit ces choses-là , mais on ne les fait point.

— Vous ne connaissez point Mercédès , monsieur ; du moment où elle a menacé , elle exécuterait.

— Imbécile ! murmura Danglars ; qu'elle se tue ou non , que m'importe , pourvu que Dantès ne soit point capitaine.

— Et avant que Mercédès ne meure , reprit Fernand avec l'accent d'une immuable résolution , je mourrais moi-même.

— En voilà de l'amour ! dit Caderousse d'une voix de plus en plus avinée ; en voilà , ou je ne m'y connais plus.

— Voyons , dit Danglars , vous me paraissez un gentil garçon , et je voudrais , le diable m'emporte ! vous tirer de peine ; mais...

— Oui , dit Caderousse , voyons.

— Mon cher , reprit Danglars , tu es aux trois quarts ivre , achève la bouteille et tu le seras tout à fait. Bois et ne te mêle pas de ce que nous faisons. Pour ce que nous faisons , il faut avoir toute sa tête.

— Moi ivre ? dit Caderousse , allons donc ! j'en boirais encore quatre de tes bouteilles , qui ne sont pas plus grandes que des flacons d'eau de Cologne... Père Pamphile , du vin !

Et pour joindre la preuve à la proposition , Caderousse frappa avec son verre sur la table.

— Vous disiez donc , monsieur ? reprit Fernand , attendant avec avidité la suite de la phrase interrompue.

— Que disais-je ? je ne me le rappelle plus. Cet ivrogne de Caderousse m'a fait perdre le fil de mes pensées.

— Ivrogne tant que tu voudras. Tant pis pour ceux qui craignent le vin ! c'est qu'ils ont quelque mauvaise pensée qu'ils craignent que le vin ne leur tire du cœur.

Et Caderousse se mit à chanter les deux derniers

vers d'une chanson fort en vogue à cette époque :

Tous les méchants sont buveurs d'eau :
C'est bien prouvé par le déluge.

— Vous disiez, monsieur, reprit Fernand, que vous voudriez me tirer de peine ; mais , ajoutiez-vous...

— Oui ; mais , ajoutais-je , pour vous tirer de peine il suffit que Dantès n'épouse pas celle que vous aimez, et le mariage peut très-bien manquer, ce me semble , sans que Dantès meure.

— La mort seule les séparera , dit Fernand.

— Vous raisonnez comme un coquillage, mon ami, dit Caderousse, et voilà Danglars qui est un finaud, un malin, un Grec, qui va vous prouver que vous avez tort. Prouve, Danglars, j'ai répondu de toi ; dis-lui qu'il n'y a pas besoin que Dantès meure ; d'ailleurs ce serait fâcheux qu'il mourût, Dantès, c'est un bon garçon ; je l'aime, moi, Dantès ; à ta santé, Dantès !

Fernand se leva avec impatience.

— Laissez-le dire, reprit Danglars en retenant le jeune homme, et d'ailleurs, tout ivre qu'il est, il ne fait point si grande erreur : l'absence disjoint tout aussi bien que la mort ; et supposez qu'il y ait entre Edmond et Mercédès les murailles d'une prison, ils seront séparés ni plus ni moins que s'il y avait la pierre d'une tombe.

— Oui, mais on sort de prison, dit Caderousse, qui avec les restes de son intelligence se cramponnait à la conversation, et quand on est sorti de prison et qu'on s'appelle Edmond Dantès, on se venge.

— Qu'importe ! murmura Fernand.

— D'ailleurs, reprit Caderousse, pourquoi mettrait-on Dantès en prison ? il n'a ni volé, ni tué, ni assassiné.

— Tais-toi, dit Danglars.

— Je ne veux pas me taire, moi, dit Caderousse, je veux qu'on me dise pourquoi on mettrait Dantès en prison. Moi, j'aime Dantès ; à ta santé, Dantès !

Et il avala un nouveau verre de vin.

Danglars suivit dans les yeux atones du tailleur les progrès de l'ivresse, et se retournant vers Fernand :

— Eh bien ! comprenez-vous, dit-il, qu'il n'y aurait pas besoin de le tuer ?

— Non certes, si, comme vous le disiez tout à l'heure, on avait un moyen de faire arrêter Dantès. Mais ce moyen, l'avez-vous ?

— En cherchant bien, dit Danglars, on pourrait le trouver. Mais, continua-t-il, de quoi diable vais-je me mêler là ? Est-ce que cela me regarde ?

— Je ne sais pas si cela vous regarde, dit Fernand en lui saisissant le bras ; mais ce que je sais, c'est que vous avez quelque motif de haine particulière contre Dantès. Celui qui hait lui-même ne se trompe pas aux sentiments des autres.

— Moi ! des motifs de haine contre Dantès ! Aucun , sur ma parole ! Je vous ai vu malheureux , et votre malheur m'a intéressé ; voilà tout . Mais du moment où vous croyez que j'agis pour mon propre compte , adieu , mon cher ami ; tirez-vous d'affaire comme vous pourrez .

Et Danglars fit semblant de se lever à son tour .

— Non pas , dit Fernand en le retenant , restez . Peu m'importe , au bout du compte , que vous en vouliez à Dantès ou que vous ne lui en vouliez pas ; je lui en veux , moi , je l'avoue hautement . Trouvez le moyen , et je l'exécute , pourvu qu'il n'y ait pas mort d'homme ; car Mercédès a dit qu'elle se tuerait si l'on tuait Dantès .

Caderousse , qui avait laissé tomber sa tête sur la table , releva le front ; et regardant Fernand et Danglars avec des yeux lourds et hébétés :

— Tuer Dantès !... dit-il . Qui parle ici de tuer Dantès ? Je ne veux pas qu'on le tue , moi !... c'est mon ami... Il a offert ce matin de partager son argent avec moi , comme j'ai partagé le mien avec lui... Je ne veux pas qu'on tue Dantès !...

— Et qui te parle de le tuer , imbécile ? reprit Danglars . Il s'agit d'une simple plaisanterie . Bois à sa santé , ajouta-t-il en remplissant le verre de Caderousse , et laisse-nous tranquille .

— Oui , oui , à la santé de Dantès , dit Caderousse en vidant son verre ; à sa santé... à sa santé... là...

— Mais le moyen ?... le moyen ? dit Fernand .

— Vous ne l'avez donc pas trouvé encore, vous ?

— Non ; vous vous en êtes chargé.

— C'est vrai , reprit Danglars , les Français ont cette supériorité sur les Espagnols , que les Espagnols ruminent et que les Français inventent.

— Inventez donc alors , dit Fernand avec impatience.

— Garçon , dit Danglars , une plume , de l'encre et du papier.

— Une plume, de l'encre et du papier ? murmura Fernand.

— Oui, je suis agent comptable, la plume, l'encre et le papier sont mes instruments, et, sans mes instruments, je ne sais rien faire.

— Une plume, de l'encre et du papier ! cria à son tour Fernand.

— Voici , dit le garçon en apportant les objets demandés.

— Quand on pense , dit Caderousse en laissant tomber sa main sur le papier, qu'il y a là de quoi tuer un homme plus sûrement que si on l'attendait au coin d'un bois pour l'assassiner ! J'ai toujours eu plus peur d'une plume , d'une bouteille d'encre et d'une feuille de papier que d'une épée ou d'un pistolet.

— Le drôle n'est pas encore si ivre qu'il en a l'air, dit Danglars. Versez-lui donc à boire , Fernand.

Fernand remplit le verre de Caderousse, et celui-

ci, en véritable buveur qu'il était, leva la main de dessus le papier et la porta à son verre. Le Catalan suivit le mouvement jusqu'à ce que Caderousse, presque vaincu par cette nouvelle attaque, reposât ou plutôt laissât retomber son verre sur la table.

— Eh bien !... reprit le Catalan en voyant que le reste de la raison qui restait à Caderousse commençait à disparaître sous ce dernier verre de vin.

— Eh bien ! je disais donc, par exemple, reprit Danglars, que si après un voyage comme celui que vient de faire Dantès, et dans lequel il a touché à Naples et à l'île d'Elbe, quelqu'un le dénonçait au procureur du roi comme agent bonapartiste...

— Je le dénoncerai, moi, dit vivement le jeune homme.

— Oui, mais alors on vous fait signer votre déclaration, on vous confronte avec celui que vous avez dénoncé. Je vous fournis de quoi soutenir votre accusation, je le sais bien ; mais Dantès ne peut rester éternellement en prison ; un jour ou l'autre, il en sort, et ce jour où il en sort, malheur à celui qui l'y a fait entrer !

— Oh ! je ne demande qu'une chose, dit Fernand, c'est qu'il vienne me chercher une querelle.

— Oui, et Mercédès, Mercédès qui vous prend en haine, si vous avez seulement le malheur d'écorcher l'épiderme à son bien-aimé Edmond !

— C'est juste, dit Fernand.

— Non, non, reprit Danglars, si on se décidait à

une pareille chose, voyez-vous, il vaudrait bien mieux prendre tout bonnement, comme je le fais, cette plume, la tremper dans l'encre, et écrire de la main gauche, pour que l'écriture ne soit pas reconnue, la petite dénonciation suivante.

Et Danglars, joignant l'exemple au précepte, écrivit de la main gauche et d'une écriture renversée, qui n'avait aucune analogie avec son écriture habituelle, les lignes suivantes qu'il passa à Fernand, et que Fernand lut à demi-voix :

« M. le procureur du roi est prévenu, par un ami du trône et de la religion, que le nommé Edmond Dantès, second du navire *le Pharaon*, arrivé ce matin de Smyrne, après avoir touché à Naples et à Porto-Ferrajo, a été chargé par Murat d'une lettre pour l'usurpateur, et par l'usurpateur, d'une lettre pour le comité bonapartiste de Paris.

« On aura la preuve de son crime en l'arrêtant, car on trouvera cette lettre ou sur lui, ou chez son père, ou dans sa cabine, à bord du *Pharaon*. »

— A la bonne heure, continua Danglars ; ainsi votre vengeance aurait le sens commun, car d'aucune façon alors elle ne pourrait retomber sur vous, et la chose irait toute seule ; il n'y aurait plus qu'à plier la lettre, comme je le fais, et à écrire dessus :
A Monsieur le procureur royal : tout serait dit.

Et Danglars écrivit l'adresse en se jouant.

— Oui, tout serait dit, s'écria Caderousse, qui,

par un dernier effort d'intelligence, avait suivi la lecture, et qui comprenait d'instinct tout ce qu'une pareille dénonciation pourrait entraîner de malheurs ; oui, tout serait dit ; seulement ce serait une infamie.

Et il allongea le bras pour prendre la lettre.

— Aussi, dit Danglars en la poussant hors de la portée de sa main, aussi ce que je dis et ce que je fais, c'est en plaisantant ; et le premier je serais bien fâché qu'il arrivât quelque chose à Dantès. Ce bon Dantès ! Aussi, tiens...

Il prit la lettre, la froissa dans ses mains, et la jeta dans un coin de la tonnelle.

— A la bonne heure, dit Caderousse, Dantès est mon ami, et je ne veux pas qu'on lui fasse du mal.

— Eh ! qui diable songe à lui faire du mal ? ce n'est ni moi ni Fernand, dit Danglars en se levant et en regardant le jeune homme qui était demeuré assis, mais dont l'œil oblique couvait le papier dénonciateur jeté dans un coin.

— En ce cas, reprit Caderousse, qu'on nous donne du vin ; je veux boire à la santé d'Edmond et de la belle Mercédès !

— Tu n'as déjà que trop bu, ivrogne ! dit Danglars ; et, si tu continues, tu seras obligé de coucher ici, attendu que tu ne pourras plus te tenir sur tes jambes !

— Moi ! dit Caderousse en se levant avec la fa-

tuité de l'homme ivre, moi ne pas pouvoir me tenir sur mes jambes ! Je parie que je monte au clocher des Accoules, et sans balancier encore !

— Eh bien ! soit, dit Danglars ; je parie, mais pour demain. Aujourd'hui il est temps de rentrer ; donne-moi donc le bras, et rentrons.

— Rentrons, dit Caderousse ; mais je n'ai pas besoin de ton bras pour cela. Viens-tu, Fernand ? rentres-tu avec nous à Marseille ?

— Non, dit Fernand, je retourne aux Catalans, moi.

— Tu as tort, viens avec nous à Marseille, viens.

— Je n'ai point besoin à Marseille, et je n'y veux point aller.

— Comment as-tu dit cela ? Tu ne veux pas, mon bonhomme ? Eh bien ! à ton aise, liberté pour tout le monde ; viens, Danglars, et laissons monsieur rentrer aux Catalans, puisqu'il le veut.

Danglars profita de ce moment de bonne volonté de Caderousse pour l'entraîner du côté de Marseille ; seulement, pour ouvrir un chemin plus court et plus facile à Fernand, au lieu de revenir par le quai de la Rive-Neuve, il revint par la porte Saint-Victor. Caderousse le suivait tout chancelant, accroché à son bras. Lorsqu'il eut fait une vingtaine de pas, Danglars se retourna et vit Fernand se précipiter sur le papier qu'il mit dans sa poche ; puis aussitôt, s'élançant hors de la tonnelle, le jeune homme tourna du côté du Pillon.

— Eh bien ! que fait-il donc ? dit Caderousse. Il nous a menti ; il nous a dit qu'il allait aux Catalans, et il va du côté de la ville. Holà ! Fernand , tu te trompes, mon garçon !

— C'est toi qui vois trouble, dit Danglars. Il suit tout droit le chemin des Vieilles-Infirmes.

— En vérité , dit Caderousse. Eh bien ! j'aurais juré qu'il tournait à droite. Décidément, le vin est un traître.

— Allons , allons , murmura Danglars , je crois que maintenant la chose est bien lancée, et qu'il n'y a plus qu'à la laisser marcher toute seule.



V

Le repas des fiançailles.

Le lendemain fut un beau jour ; le soleil se leva pur et brillant , et ses premiers rayons d'un rouge de pourpre diaprèrent de leurs rubis les pointes écumeuses des vagues. Le repas avait été préparé au premier étage de cette même Réserve , avec la tonnelle de laquelle nous avons déjà fait connaissance. C'était une grande salle éclairée par cinq ou six fenêtres , au-dessus de chacune desquelles (explique le phénomène qui pourra) était écrit le nom d'une des grandes villes de France ; une balustrade

en bois, comme le reste du bâtiment, régnait tout le long de ces fenêtres.

Quoique le repas ne fût indiqué que pour midi, dès onze heures du matin cette balustrade était chargée de promeneurs impatients. C'étaient les marins privilégiés du *Pharaon* et quelques soldats amis de Dantès. Tous avaient, pour faire honneur aux fiancés, fait voir le jour à leurs plus belles toilettes. Le bruit circulait parmi les futurs convives que les armateurs du *Pharaon* devaient honorer de leur présence le repas de noces de leur second. Mais c'était de leur part un si grand honneur accordé à Dantès, que personne n'osait y croire. Cependant Danglars, en arrivant avec Caderousse, confirma à son tour cette nouvelle. Il avait vu le matin M. Morrel lui-même, et M. Morrel lui avait dit qu'il viendrait dîner à la Réserve.

En effet, un instant après eux, M. Morrel fit à son tour son entrée dans la chambre, et fut salué par les matelots du *Pharaon* d'un *hourra* unanime d'applaudissements. La présence de l'armateur était pour eux la confirmation du bruit qui courait déjà que Dantès serait nommé capitaine; et comme Dantès était fort aimé à bord, ces braves gens remerciaient ainsi l'armateur de ce qu'une fois par hasard le choix d'un chef était en harmonie avec les désirs des subordonnés. A peine M. Morrel fut-il entré, que l'on dépêcha unanimement Danglars et Caderousse vers le fiancé. Ils avaient mission de le

prévenir de l'arrivée du personnage important dont la vue avait produit une si vive sensation, et de lui dire de se hâter. Danglars et Caderousse partirent tout courant ; mais ils n'eurent pas fait cent pas, qu'à la hauteur du magasin à poudre ils aperçurent la petite troupe qui venait.

Cette petite troupe se composait de quatre jeunes filles, amies de Mercédès, Catalanes comme elle, et qui accompagnaient la fiancée à laquelle Edmond donnait le bras ; près de sa future marchait Dantès père, et derrière eux venait Fernand avec son mauvais sourire. Ni Mercédès ni Edmond ne voyaient ce mauvais sourire de Fernand ; les pauvres enfants étaient si heureux, qu'ils ne voyaient qu'eux seuls, et ce beau ciel pur qui les bénissait.

Danglars et Caderousse s'acquittèrent de leur mission d'ambassadeurs ; puis après avoir échangé une poignée de main bien vigoureuse et bien amicale avec Edmond, ils allèrent, Danglars prendre place près de Fernand, Caderousse se ranger aux côtés de Dantès père, centre de l'attention générale. Le vieillard était vêtu de son bel habit de taffetas épinglé, orné de larges boutons d'acier taillés à facettes. Ses jambes grêles, mais nerveuses, s'épanouissaient dans de magnifiques bas de coton mouchetés, qui sentaient d'une lieue la contrebande anglaise. A son chapeau à trois cornes pendait un flot de rubans blancs et bleus ; enfin il s'appuyait sur un bâton de bois tordu et recourbé par le haut comme le *pedum*

antique. On eût dit un de ces muscadins qui paraissent en 1796 dans les jardins nouvellement ouverts du Luxembourg et des Tuileries.

Près de lui, nous l'avons dit, s'était glissé Caderousse, Caderousse que l'espérance d'un bon repas avait achevé de réconcilier avec les Dantès ; Caderousse à qui il restait dans la mémoire un vague souvenir de ce qui s'était passé la veille, comme en se réveillant le matin on trouve dans son esprit l'ombre du rêve qu'on a fait pendant le sommeil. Danglars, en s'approchant de Fernand, avait jeté sur l'amant désappointé un regard profond. Fernand marchant derrière les futurs époux, complètement oublié par Mercédès qui, dans cet égoïsme juvénile et charmant de l'amour, n'avait d'yeux que pour son Edmond ; Fernand était pâle, puis rouge par bouffées subites, qui disparaissaient pour faire place chaque fois à une pâleur toujours croissante. De temps en temps il regardait du côté de Marseille, et alors un tremblement nerveux et involontaire faisait frissonner ses membres. Fernand semblait attendre ou tout au moins prévoir quelque grand événement.

Dantès était simplement vêtu ; appartenant à la marine marchande, il avait un habit qui tenait le milieu entre l'uniforme militaire et le costume civil, et sous cet habit sa bonne mine, que rehaussaient encore la joie et la beauté de sa fiancée, était parfaite. Mercédès était belle comme une de ces Grec-

ques de Chypre ou de Céos, aux yeux d'ébène et aux lèvres de corail. Elle marchait de ce pas libre et franc dont marchent les Arlésiennes et les Andalouses. Une fille des villes eût peut-être essayé de cacher sa joie sous un voile ou tout au moins sous le velours de ses paupières ; mais Mercédès souriait et regardait tous ceux qui l'entouraient, et son sourire et son regard disaient aussi franchement qu'auraient pu le dire ses paroles : « Si vous êtes mes amis, réjouissez-vous avec moi, car en vérité je suis bien heureuse. »

Dès que les fiancés et ceux qui les accompagnaient furent en vue de la Réserve, M. Morrel descendit et s'avança à son tour au-devant d'eux, suivi des matelots et des soldats avec lesquels il était resté, et auxquels il avait renouvelé la promesse, déjà faite à Dantès, qu'il succéderait au capitaine Leclerc. En le voyant venir, Edmond quitta le bras de sa fiancée et le passa sous celui de M. Morrel. L'armateur et la jeune fille donnèrent alors l'exemple en montant les premiers l'escalier de bois qui conduisait à la chambre où le dîner était servi, et qui cria pendant cinq minutes sous les pas pesants des convives.

— Mon père, dit Mercédès en s'arrêtant au milieu de la table, vous à ma droite, je vous prie ; quant à ma gauche, j'y mettrai celui qui m'a servi de frère, ajouta-t-elle avec une douceur qui pénétra au plus profond du cœur de Fernand, comme un coup de poignard.

Ses lèvres blémirent et, sous la teinte bistrée de son mâle visage, on put voir encore une fois le sang se retirer peu à peu pour affluer au cœur. Pendant ce temps, Dantès avait exécuté la même manœuvre : à sa droite, il avait mis M. Morrel ; à sa gauche, Danglars ; puis, de la main, il avait fait signe à chacun de se placer à sa fantaisie.

Déjà couraient autour de la table les saucissons d'Arles, à la chair brune et au fumet accentué, les langoustes à la cuirasse éblouissante, les prayres à la coquille rosée, les oursins qui semblent des châtaignes entourées de leur enveloppe piquante, les clovis qui ont la prétention de remplacer avec supériorité, pour les gourmets du Midi, les huitres du Nord ; enfin tous ces hors-d'œuvre délicats que la vague roule sur la rive sablonneuse, et que les pêcheurs reconnaissants désignent sous le nom générique de fruits de mer.

— Un beau silence ! dit le vieillard en savourant un verre de vin jaune comme la topaze, que le père Pamphile en personne venait d'apporter devant Mercédès ; dirait-on qu'il y a ici trente personnes qui ne demandent qu'à rire ?

— Eh ! un mari n'est pas toujours gai, dit Cadrousse.

— Le fait est, dit Dantès, que je suis trop heureux en ce moment pour être gai. Si c'est comme cela que vous l'entendez, voisin, vous avez raison :

la joie fait quelquefois un effet étrange ; elle oppresse comme la douleur.

Danglars observa Fernand, dont la nature impressionnable absorbait et renvoyait chaque émotion.

— Allons donc, dit-il, est-ce que vous craindriez quelque chose ? il me semble au contraire que tout va selon vos désirs.

— C'est justement cela qui m'épouvante, dit Dantès ; il me semble que l'homme n'est pas fait pour être si facilement heureux. Le bonheur est comme ces palais des îles enchantées dont les dragons gardent les portes ; il faut combattre pour le conquérir, et moi, en vérité, je ne sais en quoi j'ai mérité le bonheur d'être le mari de Mercédès.

— Le mari ! le mari ! dit Caderousse en riant, pas encore, mon capitaine ; essaye un peu de faire le mari, et tu verras comme tu seras reçu.

Mercédès rougit.

Fernand se tourmentait sur sa chaise, tressaillait au moindre bruit, et de temps en temps essuyait de larges plaques de sueur qui perlaient sur son front comme les premières gouttes d'une pluie d'orage.

— Ma foi, dit Dantès, voisin Caderousse, ce n'est point la peine de me démentir pour si peu. Mercédès n'est point encore ma femme, c'est vrai (il tira sa montre) ; mais dans une heure et demie elle le sera.

Chacun poussa un cri de surprise, à l'exception

ne s'occupait de répondre à ce que son interlocuteur lui disait, mais seulement à ses propres pensées. La pâleur de Fernand était presque passée sur les joues de Danglars ; quant à Fernand lui-même, il ne vivait plus et semblait un damné dans le lac de feu. Un des premiers il s'était levé et se promenait de long en large dans la salle, essayant d'isoler son oreille du bruit des chansons et du choc des verres. Caderousse s'approcha de lui au moment où Danglars, qu'il semblait fuir, venait de le rejoindre dans un angle de la salle.

— En vérité, dit Caderousse, à qui les bonnes façons de Dantès, et surtout le vin du père Pamphile, avaient enlevé tous les restes de la haine dont le bonheur inattendu de Dantès avait jeté les germes dans son âme ; en vérité, Dantès est un gentil garçon, et quand je le vois assis près de sa fiancée, je me dis que c'eût été dommage de lui faire la mauvaise plaisanterie que vous complotiez hier.

— Aussi, dit Danglars, tu as vu que la chose n'a pas eu de suite. Ce pauvre M. Fernand était si bouleversé qu'il m'avait fait de la peine d'abord ; mais du moment qu'il en a pris son parti au point de s'être fait le premier garçon de noces de son rival, il n'y a plus rien à dire.

Caderousse regarda Fernand, il était livide.

— Le sacrifice est d'autant plus grand, continua Danglars, qu'en vérité la fille est belle. Peste ! l'heureux coquin que mon futur capitaine ! Je

voudrais m'appeler Dantès douze heures seulement.

— Partons-nous ? demanda la douce voix de Mercédès ; voici deux heures qui sonnent , et l'on nous attend à deux heures un quart.

— Oui, oui, partons , dit Dantès en se levant vivement.

— Partons , répétèrent en chœur tous les convives.

Au même instant Danglars, qui ne perdait pas de vue Fernand assis sur le rebord de la fenêtre, le vit ouvrir des yeux hagards , se lever comme par un mouvement convulsif, et retomber assis sur l'appui de cette croisée. Presque au même instant un bruit sourd retentit dans l'escalier , et le retentissement d'un pas pesant, une rumeur confuse de voix mêlée à un cliquetis d'armes, couvrirent les exclamations des convives, si bruyantes qu'elles fussent, et attirèrent l'attention générale, qui se manifesta à l'instant même par un silence inquiet. Le bruit s'approcha , trois coups retentirent dans le panneau de la porte ; chacun regarda son voisin d'un air étonné.

— Au nom de la loi ! cria une voix vibrante à laquelle aucune voix ne répondit.

Aussitôt la porte s'ouvrit , et un commissaire , ceint de son écharpe , entra dans la salle , suivi de quatre soldats armés conduits par un caporal. L'inquiétude fit place à la terreur.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'armateur en s'avan-

cant au-devant du commissaire qu'il connaissait ; bien certainement, monsieur, il y a méprise.

— S'il y a méprise, M. Morrel, répondit le commissaire, croyez que la méprise sera promptement réparée. En attendant, je suis porteur d'un mandat d'arrêt ; et quoique ce soit avec regret que je remplis ma mission, il ne faut pas moins que je la remplisse. Lequel de vous, messieurs, est Edmond Dantès ?

Tous les regards se tournèrent vers le jeune homme, qui, fort ému, mais conservant sa dignité, fit un pas en avant et dit :

— C'est moi, monsieur ; que me voulez-vous ?

— Edmond Dantès, reprit le commissaire, au nom de la loi, je vous arrête.

— Vous m'arrêtez ! dit Edmond avec une légère pâleur ; mais pourquoi m'arrêtez-vous ?

— Je l'ignore, monsieur ; mais votre premier interrogatoire vous l'apprendra certainement.

M. Morrel comprit qu'il n'y avait rien à faire contre l'inflexibilité de la situation ; un commissaire ceint de son écharpe n'est plus un homme, c'est la statue de la loi, froide, sourde, muette. Le vieillard, au contraire, se précipita vers l'officier ; il y a des choses que le cœur d'un père ou d'une mère ne comprendra jamais. Il pria et supplia, larmes et prières ne pouvaient rien ; cependant son désespoir était si grand, que le commissaire en fut touché.

— Monsieur, dit-il, tranquillisez-vous ; peut-être

votre fils a-t-il négligé quelque formalité de douane ou de santé , et , selon toute probabilité , lorsqu'on aura reçu de lui les renseignements qu'on désire en tirer , sera-t-il remis en liberté.

— Ah ça ! qu'est-ce que cela signifie ? demanda, en fronçant le sourcil , Caderousse à Danglars qui jouait la surprise.

— Le sais-je , moi ? dit Danglars ; je suis comme toi , je vois ce qui se passe , je n'y comprends rien et je reste confondu.

Caderousse chercha des yeux Fernand ; il avait disparu.

Toute la scène de la veille se représenta alors à Caderousse avec une effrayante lucidité. On eût dit que la catastrophe venait de tirer le voile que l'ivresse de la veille avait jeté entre lui et sa mémoire.

— Oh ! oh ! dit-il d'une voix rauque, serait-ce la suite de la plaisanterie dont vous parliez hier, Danglars ? En ce cas, malheur à celui qui l'aurait faite, car elle est bien triste !

— Pas du tout, s'écria Danglars ; tu sais bien au contraire que j'ai déchiré le papier.

— Tu ne l'as pas déchiré, dit Caderousse , tu l'as froissé et jeté dans un coin, voilà tout.

— Tais-toi, tu n'as rien vu, tu étais ivre.

— Où est Fernand ? demanda Caderousse.

— Le sais-je, moi ? répondit Danglars ; à ses affaires probablement. Mais, au lieu de nous occuper de cela, allons donc porter du secours à ces pauvres affligés.

En effet, pendant cette conversation, Dantès avait en souriant serré la main à ses amis, embrassé Mercédès au front, et s'était constitué prisonnier, en disant :

— Soyez tranquilles, l'erreur va s'expliquer, et probablement je n'irai même pas jusqu'à la prison.

— Oh ! bien certainement, j'en répondrais, dit Danglars qui en ce moment s'approchait, comme nous l'avons dit, du groupe principal.

Dantès descendit l'escalier, précédé du commissaire de police et entouré par les soldats. Une voiture dont la portière était tout ouverte, attendait à la porte ; il y monta ; deux soldats et le commissaire montèrent après lui. La portière se referma, et la voiture reprit le chemin de Marseille.

— Adieu, Dantès ! adieu, Edmond ! s'écria Mercédès en s'élançant sur la balustrade.

Le prisonnier entendit ce dernier cri sorti comme un sanglot du cœur déchiré de sa fiancée ; il passa la tête par la portière, cria : « Au revoir, Mercédès ! » et disparut à l'un des angles du fort Saint-Nicolas.

— Attendez-moi ici, dit l'armateur ; je prends la première voiture que je rencontre, je cours à Marseille, et je vous rapporte des nouvelles.

— Allez, crièrent toutes les voix ; allez, et revenez bien vite !

Il y eut après ce double départ un moment de stupeur terrible parmi tous ceux qui étaient restés.

Le vieillard et Mercédès demeurèrent quelque temps isolés chacun dans sa propre douleur. Mais enfin leurs yeux se rencontrèrent ; ils se reconnurent comme deux victimes frappées du même coup, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Pendant ce temps Fernand rentra, se versa un verre d'eau qu'il but, et alla s'asseoir sur une chaise. Le hasard fit que ce fût sur une chaise voisine que vint tomber Mercédès en sortant des bras du vieillard. Fernand, par un mouvement instinctif, recula son siège.

— C'est lui, dit à Danglars Caderousse, qui n'avait pas perdu de vue le Catalan.

— Je ne crois pas, répondit Danglars, il était trop bête. En tout cas, que le coup retombe sur celui qui l'a fait !

— Tu ne parles pas de celui qui l'a conseillé, dit Caderousse.

— Ah ! ma foi, dit Danglars, si l'on était responsable de tout ce que l'on dit en l'air...

— Oui, lorsque ce que l'on dit en l'air retombe par la pointe !

Pendant ce temps, les groupes commentaient l'arrestation de toutes les manières.

— Et vous, Danglars, dit une voix, que pensez-vous de cet événement ?

— Moi, dit Danglars, je crois qu'il aura rapporté quelques ballots de marchandises prohibées.

— Mais si c'était cela, vous devriez le savoir, Danglars, vous qui étiez agent comptable ?

— Oui, c'est vrai ; mais l'agent comptable ne connaît que les colis qu'on lui déclare. Je sais que nous sommes chargés de coton , voilà tout ; que nous avons pris le chargement à Alexandrie chez M. Pastret, et à Smyrne chez M. Pascal ; ne m'en demandez pas davantage.

— Oh ! je me rappelle maintenant , murmura le pauvre père se rattachant à ce débris , qu'il m'a dit hier qu'il avait pour moi une caisse de café et une caisse de tabac.

— Voyez-vous ! dit Danglars, c'est cela ; en notre absence la douane aura fait une visite à bord du *Pharaon*, et elle aura découvert le pot aux roses.

Mercédès ne croyait point à tout cela ; car , comprimée jusqu'à ce moment, sa douleur éclata tout à coup en sanglots.

— Allons, allons, espoir ! dit sans trop savoir ce qu'il disait Dantès père.

— Espoir ! répéta Danglars.

— Espoir ! essaya de murmurer Fernand ; mais ce mot l'étouffait, ses lèvres s'agitèrent, aucun son ne sortit des lèvres.

— Messieurs ! cria un des convives restés en vedette sur la balustrade , messieurs , une voiture... Ah ! c'est M. Morrel ! Courage ! courage ! sans doute qu'il nous apporte de bonnes nouvelles.

Mercédès et le vieux père coururent au-devant de l'armateur, qu'ils rencontrèrent à la porte : M. Morrel était fort pâle.

— Eh bien?... s'écrièrent-ils d'une même voix.

— Eh bien, mes amis, répondit l'armateur en secouant la tête, la chose est plus grave que nous ne le pensions...

— Oh ! monsieur , s'écria Mercédès ; il est innocent.

— Je le crois, répondit M. Morrel ; mais on l'accuse.

— De quoi donc ? demanda le vieux Dantès.

— D'être un agent bonapartiste.

Ceux de mes lecteurs qui ont vécu dans l'époque où se passe cette histoire , se rappelleront quelle terrible accusation c'était , à cette époque-là , que celle que venait de formuler M. Morrel. Mercédès poussa un cri ; le vieillard se laissa tomber sur une chaise.

— Ah ! murmura Caderousse, vous m'avez trompé, Danglars , et la plaisanterie a été faite. Mais je ne veux pas laisser mourir de douleur ce vieillard et cette jeune fille , et je vais tout leur dire.

— Tais-toi , malheureux ! s'écria Danglars en saisissant la main de Caderousse , ou je ne réponds pas de toi-même. Qui te dit que Dantès n'est pas véritablement coupable ? Le bâtiment a touché à l'île d'Elbe ; il y est descendu ; il est resté tout un jour à Porto-Ferrajo. Si l'on trouvait sur lui quelque lettre qui le compromît, ceux qui l'auraient soutenu passeraient pour ses complices.

Caderousse , avec l'instinct rapide de l'égoïsme ,

comprit toute la solidité de ce raisonnement. Il regarda Danglars avec des yeux hébétés par la crainte et par la douleur, et, pour un pas qu'il avait fait en avant, il en fit deux en arrière.

— Attendons alors, murmura-t-il.

— Oui, attendons, dit Danglars; s'il est innocent, on le mettra en liberté; s'il est coupable, il est inutile de se compromettre pour un conspirateur.

— Alors, partons; je ne puis rester plus longtemps ici.

— Oui, viens, dit Danglars, enchanté de trouver un compagnon de retraite; viens, et laissons-les se tirer de là comme ils pourront.

Ils partirent. Fernand, redevenu l'appui de la jeune fille, prit Mercédès par la main et la ramena aux Catalans. Les amis de Dantès reconduisirent, de leur côté, aux allées de Meillan le vieillard presque évanoui. Bientôt cette rumeur que Dantès venait d'être arrêté comme agent bonapartiste se répandit par toute la ville.

— Eussiez-vous cru cela, mon cher Danglars? dit M. Morrel en rejoignant son agent comptable et Caderousse; car il regagnait lui-même la ville en toute hâte pour avoir quelques nouvelles directes d'Edmond par le substitut du procureur du roi, M. de Villefort, qu'il connaissait un peu; auriez-vous cru cela?

— Dame, monsieur! répondit Danglars, je vous

avais dit que Dantès , sans aucun motif , avait relâché à l'île d'Elbe , et cette relâche , vous le savez , m'avait paru suspecte.

— Mais aviez-vous fait part de vos soupçons à d'autres qu'à moi ?

— Je m'en serais gardé , monsieur , ajouta tout bas Danglars ; vous savez bien qu'à cause de votre oncle , M. Policar Morrel , qui a servi sous l'autre , et qui ne cache pas sa pensée , on vous soupçonne de regretter Napoléon , et j'aurais eu peur de faire tort à Edmond et ensuite à vous. Il y a de ces choses qu'il est du devoir d'un subordonné de dire à son armateur et de cacher sévèrement aux autres.

— Bien ! Danglars , bien ! dit l'armateur , vous êtes un brave garçon ; aussi j'avais pensé à vous dans le cas où ce pauvre Dantès fût devenu capitaine du *Pharaon*.

— Comment cela , monsieur ?

— Oui , j'avais d'avance demandé à Dantès ce qu'il pensait de vous , et s'il aurait quelque répugnance à vous garder à votre poste ; car je ne sais pourquoi j'avais cru remarquer qu'il y avait du froid entre vous et lui.

— Et que vous avait-il répondu ?

— Qu'il croyait effectivement avoir eu , dans une circonstance qu'il ne m'a pas dite , quelques torts envers vous , mais que toute personne qui avait la confiance de l'armateur avait la sienne.

— L'hypocrite ! murmura Danglars.

— Pauvre petit, dit Caderousse; c'est un fait qu'il était excellent garçon.

— Oui, mais en attendant, dit M. Morrel, voilà *le Pharaon* sans capitaine.

— Oh! dit Danglars, il faut espérer, puisque nous ne pouvons repartir que dans trois mois, que d'ici à cette époque Dantès sera mis en liberté.

— Sans doute; mais jusque-là!

— Eh bien! jusque-là, me voici, M. Morrel, dit Danglars. Vous savez que je connais le maniement d'un navire aussi bien que le premier capitaine au long cours venu. Cela vous offrira même un avantage de vous servir de moi; cela fait que lorsque Edmond sortira de prison, vous n'aurez personne à remercier; il reprendra sa place et moi la mienne, voilà tout.

— Merci, Danglars, dit l'armateur, voilà en effet qui concilie tout. Prenez donc le commandement, je vous y autorise, et surveillez le débarquement; il ne faut jamais, quelque catastrophe qui arrive aux individus, que les affaires souffrent.

— Soyez tranquille, monsieur... Mais pourrat-on le voir au moins, ce bon Edmond?

— Je vous dirai cela tout à l'heure, Danglars. Je vais tâcher de parler à M. de Villefort, et d'intercéder près de lui en faveur du prisonnier. Je sais bien que c'est un royaliste enragé; mais que diable, tout royaliste et procureur du roi qu'il est, il est homme aussi, et je ne le crois pas méchant.

— Non, dit Danglars, mais j'ai entendu dire qu'il était ambitieux, et cela se ressemble beaucoup.

— Enfin, dit M. Morrel avec un soupir, nous verrons ; allez à bord, je vous y rejoins.

Et il quitta les deux amis pour prendre le chemin du palais de justice.

— Tu vois, dit Danglars à Caderousse, la tournure que prend l'affaire ; as-tu encore envie d'aller soutenir Dantès maintenant ?

— Non sans doute ; mais c'est cependant une terrible chose qu'une plaisanterie qui a de pareilles suites.

— Dame ! qui l'a faite ? ce n'est ni toi ni moi, n'est-ce pas ? c'est Fernand. Tu sais bien que, quant à moi, j'ai jeté le papier dans un coin. Je croyais même l'avoir déchiré.

— Non, non, dit Caderousse ; oh ! quant à cela, j'en suis sûr, je le vois au coin de la tonnelle, tout froissé, tout roulé, et je voudrais même bien qu'il fût encore où je le vois.

— Que veux-tu ? Fernand l'aura ramassé, Fernand l'aura copié ou fait copier, Fernand n'aura peut-être même pas pris cette peine. Et, j'y pense, mon Dieu ! il aura peut-être envoyé ma propre lettre. Heureusement que j'avais déguisé mon écriture.

— Mais tu savais donc que Dantès conspirait ?

— Moi, je ne savais rien au monde. Comme je te l'ai dit, j'ai cru faire une plaisanterie, pas autre

chose. Il parait que, comme Arlequin, j'ai dit la vérité en riant.

— C'est égal, reprit Caderousse, je donnerais bien des choses pour que toute cette affaire ne fût pas arrivée, ou du moins pour n'être mêlé en rien à toute cette affaire; tu verras qu'elle nous portera malheur, Danglars.

— Si elle doit porter malheur à quelqu'un, c'est au vrai coupable, et le vrai coupable, c'est Fernand et non pas nous. Quel malheur veux-tu qui nous arrive à nous? nous n'avons qu'à nous tenir tranquilles, sans souffler le mot de tout cela, et l'orage passera sans que le tonnerre tombe.

— *Amen!* dit Caderousse en faisant un signe d'adieu à Danglars et en se dirigeant vers les allées de Meillan, tout en secouant la tête et en se parlant à lui-même, comme ont l'habitude de le faire les gens fort préoccupés.

— Bon! dit Danglars, les choses prennent la tournure que j'avais prévue; me voilà capitaine par intérim, et, si cet imbécile de Caderousse peut se taire, capitaine tout de bon. Il n'y a donc que le cas où la justice relâcherait Dantès... Oh! mais, ajouta-t-il avec un sourire, la justice est la justice, et je m'en rapporte à elle.

Et sur ce il sauta dans une barque en donnant l'ordre au batelier de le conduire à bord du *Pharaon* où l'armateur, on se le rappelle, lui avait donné rendez-vous.

VI

Le substitut du procureur du roi.

Rue du Grand Cours, en face de la fontaine des Méduses, dans une de ces vieilles maisons à l'architecture aristocratique, bâties par Puget, on célébrait aussi le même jour, à la même heure, un repas de fiançailles. Seulement, au lieu que les acteurs de cette autre scène fussent des gens du peuple, des matelots et des soldats, ils appartenaient à la tête de la société marseillaise. C'étaient d'anciens magistrats qui avaient donné la démission de leur charge sous l'usurpateur ; de vieux officiers qui avaient déserté

nos rangs pour passer dans ceux de l'armée de Condé; des jeunes gens élevés par leur famille encore mal rassurée sur leur existence, malgré les quatre ou cinq remplaçants qu'elle avait payés dans la haine de cet homme dont cinq ans d'exil devaient faire un martyr et quinze ans de restauration un dieu !

On était à table, et la conversation roulait brulante de toutes les passions de l'époque, passions d'autant plus terribles, vivantes et acharnées dans le Midi, que depuis cinq cents ans les haines religieuses viennent en aide aux haines politiques.

L'empereur, roi de l'île d'Elbe après avoir été souverain d'une partie du monde, régnant sur une population de vingt-cinq mille âmes, après avoir entendu crier : *Vive Napoléon !* par cent vingt millions de sujets, et en dix langues différentes, était traité là comme un homme perdu à tout jamais pour la France et pour le trône; les magistrats relevaient ses bévues politiques; les militaires parlaient de Moscou et de Leipzig; les femmes, de son divorce avec Joséphine. Il semblait à ce monde tout joyeux et tout triomphant, non pas de la chute de l'homme, mais de l'anéantissement du principe, que la vie recommençait pour lui et qu'il sortait d'un rêve pénible.

Un vieillard, décoré de la croix de Saint-Louis, se leva et proposa la santé du roi Louis XVIII à ses convives : c'était le marquis de Saint-Méran. A ce

toast qui rappelait à la fois l'exilé de Hartwell et le roi pacificateur de la France, la rumeur fut grande, les verres se levèrent à la manière anglaise, les femmes détachèrent leurs bouquets et en jonchèrent la nappe ; ce fut un enthousiasme presque poétique.

— Ils en conviendraient s'ils étaient là, dit la marquise de Saint-Méran, femme à l'œil sec, aux lèvres minces, à la tournure aristocratique, et encore élégante, malgré ses cinquante ans ; ils en conviendraient, tous ces révolutionnaires qui nous ont chassés et que nous laissons à notre tour bien tranquillement conspirer dans nos vieux châteaux qu'ils ont achetés pour un morceau de pain sous la terreur ; ils en conviendraient que le véritable dévouement était de notre côté, puisque nous nous attachions à la monarchie croulante, tandis qu'eux, au contraire, saluaient le soleil levant et faisaient leur fortune, tandis que nous, nous perdions la nôtre ; ils en conviendraient que notre roi, à nous, était bien véritablement Louis le Bien-aimé, tandis que leur usurpateur, à eux, n'a jamais été que Napoléon le maudit, n'est-ce pas, Villefort ?

— Vous dites, madame la marquise?... répondit le jeune homme auquel s'adressait cette question. Pardonnez-moi, je n'étais pas à la conversation.

— Eh ! laissez ces enfants, marquise, reprit le vieillard qui avait porté le toast ; ces enfants vont s'épouser, et tout naturellement ils ont à parler d'autre chose que de politique.

— Je vous demande pardon , ma mère , dit une jeune et belle personne aux blonds cheveux , à l'œil de velours nageant dans un fluide nacré. Je vous rends M. de Villefort , que j'avais accaparé pour un instant. Monsieur de Villefort , ma mère vous parle...

— Et je me tiens prêt à répondre à madame , si elle veut bien renouveler sa question , que j'ai mal entendue.

— On vous pardonne , Renée , dit la marquise avec un sourire de tendresse qu'on était étonné de voir fleurir sur cette sèche figure ; mais le cœur de la femme est ainsi fait , que si aride qu'il devienne au souffle des préjugés et aux exigences de l'étiquette , il y a toujours un coin fertile et riant : c'est celui que Dieu a consacré à l'amour maternel. On vous pardonne... Maintenant je disais , Villefort , que les bonapartistes n'avaient ni notre conviction , ni notre enthousiasme , ni notre dévouement.

— Oh ! madame , ils ont du moins quelque chose qui remplace tout cela : c'est le fanatisme. Napoléon est le Mahomet de l'Occident ; c'est , pour tous ces hommes vulgaires mais aux ambitions suprêmes , non-seulement un législateur et un maître , mais encore c'est un type , le type de l'égalité.

— De l'égalité ! s'écria la marquise. Napoléon ! le type de l'égalité ! et que ferez-vous donc de M. de Robespierre ? Il me semble que vous lui volez sa

place pour la donner au Corse; c'est cependant bien assez d'une usurpation, ce me semble.

— Non, madame, dit Villefort, je laisse chacun sur son piédestal : Robespierre, place Louis XV, sur son échafaud; Napoléon, place Vendôme, sur sa colonne; seulement l'un a fait de l'égalité qui abaisse, et l'autre de l'égalité qui élève; l'un a ramené les rois au niveau de la guillotine, l'autre a élevé le peuple au niveau du trône. Cela ne veut pas dire, ajouta Villefort en riant, que tous deux ne soient pas d'infâmes révolutionnaires, et que le 9 thermidor et le 4 avril 1814 ne soient pas deux jours heureux pour la France, et dignes d'être également fêtés par les amis de l'ordre et de la monarchie; mais cela explique aussi comment, tout tombé qu'il est pour ne se relever jamais, je l'espère, Napoléon a conservé ses séides. Que voulez-vous, marquise! Cromwell, qui n'était que la moitié de tout ce qu'a été Napoléon, avait bien les siens!

— Savez-vous que ce que vous dites là, Villefort, sent la révolution d'une lieue? Mais je vous pardonne : il est impossible d'être fils de girondin et de ne pas conserver un goût de terroir.

Une vive rougeur passa sur le front de Villefort.

— Mon père était girondin, madame, dit-il, c'est vrai; mais mon père n'a pas voté la mort du roi; mon père a été proscrit par cette même terreur qui vous proscrivait, et peu s'en est fallu qu'il ne

portât sa tête sur le même échafaud qui avait vu tomber celle de votre père.

— Oui, dit la marquise, sans que ce souvenir sanglant amenât la moindre altération sur ses traits; seulement c'était pour des principes diamétralement opposés qu'ils y fussent montés tous deux; et la preuve, c'est que toute ma famille est restée attachée aux princes exilés, tandis que votre père a eu hâte de se rallier au nouveau gouvernement, et qu'après que le citoyen Noirtier eut été girondin, le comte Noirtier est devenu sénateur.

— Ma mère, ma mère! dit Renée, vous savez qu'il était convenu qu'on ne parlerait plus de tous ces mauvais souvenirs.

— Madame, répondit Villefort, je me joindrai à mademoiselle de Saint-Méran pour vous demander bien humblement l'oubli du passé. A quoi bon récriminer sur des choses devant lesquelles la volonté de Dieu même est impuissante? Dieu peut changer l'avenir; il ne peut pas même modifier le passé. Ce que nous pouvons, nous autres hommes, c'est, sinon de le renier, mais de jeter un voile dessus. Eh bien! moi, je me suis séparé non-seulement de l'opinion, mais encore du nom de mon père. Mon père a été ou est même peut-être encore bonapartiste, et s'appelle Noirtier; moi je suis royaliste, et m'appelle de Villefort. Laissez mourir dans le vieux tronc un reste de sève révolutionnaire, et ne voyez, madame que le rejeton qui s'écarte de ce

tronc, sans pouvoir, et je dirai presque sans vouloir s'en détacher tout à fait.

— Bravo, Villefort, dit le marquis, bravo! bien répondu! Moi aussi j'ai toujours prêché à la marquise l'oubli du passé, sans jamais avoir pu l'obtenir d'elle; vous serez plus heureux, je l'espère.

— Oui, c'est bien, dit la marquise, oublions le passé, je ne demande pas mieux, et c'est convenu; mais qu'au moins Villefort soit inflexible pour l'avenir. N'oubliez pas, Villefort, que nous avons répondu de vous à Sa Majesté, que Sa Majesté, elle aussi, a bien voulu oublier, à notre recommandation (elle lui tendit la main), comme j'oublie à votre prière. Seulement, s'il vous tombe quelque conspirateur entre les mains, songez qu'on a d'autant plus les yeux sur vous que l'on sait que vous êtes d'une famille qui peut-être est en rapport avec ces conspirateurs.

— Hélas! madame, dit Villefort, ma profession, et surtout le temps dans lequel nous vivons, m'ordonnent d'être sévère. Je le serai. J'ai déjà eu quelques accusations politiques à soutenir, et, sous ce rapport, j'ai fait mes preuves. Malheureusement nous ne sommes pas au bout.

— Vous croyez? dit la marquise.

— J'en ai peur. Napoléon, à l'île d'Elbe, est bien près de la France; sa présence presque en vue de nos côtes entretient l'espérance de ses partisans. Marseille est pleine d'officiers à la demi-solde, qui,

tous les jours, sous un prétexte frivole, cherchent querelle aux royalistes ; de là des duels parmi les gens des classes élevées, de là des assassinats dans le peuple.

— A propos, dit le comte de Servieux, vieil ami de M. de Saint-Méran et chambellan de M. le comte d'Artois, vous savez que la Sainte - Alliance le déluge ?

— Oui, il était question de cela lors de notre départ de Paris, dit M. de Saint-Méran. Et où l'envoie-t-on ?

— A Sainte-Hélène.

— A Sainte-Hélène ! qu'est-ce que cela ? demanda la marquise.

— Une île située à deux mille lieues d'ici, au delà de l'équateur, répondit le comte.

— A la bonne heure ! Comme le dit Villefort, c'est une grande folie que d'avoir laissé un pareil homme entre la Corse, où il est né, entre Naples, où règne encore son beau-frère, et en face de cette Italie, dont il voulait faire un royaume à son fils.

— Malheureusement, dit Villefort, nous avons les traités de 1814, et l'on ne peut toucher à Napoléon sans manquer à ces traités.

— Eh bien ! on y manquera, dit M. de Servieux. Y a-t-il regardé de si près, lui, lorsqu'il s'est agi de faire fusiller le malheureux duc d'Enghien ?

— Oui, dit la marquise, c'est convenu, la Sainte-Alliance débarrasse l'Europe de Napoléon, et Ville-

fort débarrasse Marseille de ses partisans. Le roi règne ou ne règne pas : s'il règne, son gouvernement doit être fort et ses agents inflexibles ; c'est le moyen de prévenir le mal.

— Malheureusement, madame, dit en souriant Villefort, un substitut du procureur du roi arrive toujours quand le mal est fait.

— Alors, c'est à lui de le réparer.

— Je pourrais vous dire encore, madame, que nous ne réparons pas le mal, mais que nous le vengeons ; voilà tout.

— Oh ! M. de Villefort ! dit une jeune et jolie personne, fille du comte de Servieux et amie de mademoiselle de Saint-Méran, tâchez donc d'avoir un beau procès, tandis que nous serons à Marseille. Je n'ai jamais vu une cour d'assises, et l'on dit que c'est fort curieux.

— Fort curieux, en effet, mademoiselle, dit le substitut ; car au lieu d'une tragédie factice, c'est un drame véritable ; au lieu de douleurs jouées, ce sont des douleurs réelles. Cet homme que l'on voit là, au lieu, la toile baissée, de rentrer chez lui, de souper en famille et de se coucher tranquillement pour recommencer le lendemain, rentre dans la prison, où il trouve le bourreau. Vous voyez bien que pour les personnes nerveuses qui cherchent les émotions, il n'y a pas de spectacle qui vaille celui-là. Soyez tranquille, mademoiselle, si la circonstance se présente, je vous le procurerai.

— Il nous fait frissonner... et il rit ! dit Renée toute pâissante.

— Que voulez-vous !... reprit Villefort ; c'est un duel... J'ai déjà requis cinq ou six fois la peine de mort contre des accusés politiques ou autres... Eh bien ! qui sait combien de poignards à cette heure s'aiguisent dans l'ombre ou sont déjà dirigés contre moi ?

— Oh ! mon Dieu ! dit Renée en s'assombrissant de plus en plus , parlez-vous sérieusement , M. de Villefort ?

— On ne peut plus sérieusement , mademoiselle , reprit le jeune magistrat le sourire sur les lèvres. Et avec ces beaux procès que désire mademoiselle pour satisfaire sa curiosité , et que je désire , moi , pour satisfaire mon ambition , la situation ne fera que s'aggraver. Tous ces soldats de Napoléon , habitués à aller en aveugles à l'ennemi , croyez-vous qu'ils réfléchissent en brûlant une cartouche ou en marchant à la baïonnette ? Eh bien ! réfléchiront-ils davantage pour tuer un homme qu'ils croient leur ennemi personnel , que pour tuer un Russe , un Autrichien ou un Hongrois qu'ils n'ont jamais vu ? D'ailleurs il faut cela , voyez-vous ; sans cela , notre métier n'aurait point d'excuse. Moi-même quand je vois luire dans l'œil d'un accusé l'éclair lumineux de la rage , je me sens tout encouragé , je m'exalte : ce n'est plus un procès , c'est un combat ; je lutte contre lui , il riposte , je redouble , et le combat

finir, comme tous les combats, par une victoire ou une défaite. Voilà ce que c'est que de plaider ! c'est le danger qui fait l'éloquence. Un accusé qui me sourirait après ma réplique, me ferait croire que j'ai parlé mal, que ce que j'ai dit est pâle, sans vigueur, insuffisant. Songez donc à la sensation d'orgueil qu'éprouve un procureur du roi convaincu de la culpabilité de l'accusé, lorsqu'il voit blêmir et s'incliner son coupable sous le poids des preuves et sous les foudres de son éloquence ! Cette tête se baisse, elle tombera.

Renée jeta un léger cri.

— Voilà qui est parler, dit un des convives.

— Voilà l'homme qu'il faut dans des temps comme les nôtres ! dit un second.

— Aussi, dit un troisième, dans votre dernière affaire, vous avez été superbe, mon cher Villefort. Vous le savez, cet homme qui avait assassiné son père, eh bien ! littéralement vous l'aviez tué avant que le bourreau n'y touchât.

— Oh ! pour les parricides, dit Renée, peu m'importe, il n'y a pas de supplice assez grand pour de pareils hommes ; mais pour les malheureux accusés politiques !...

— Les accusés politiques ! s'écria la marquise, c'est pis encore, Renée, car le roi est le père de la nation, et vouloir renverser ou tuer le roi, c'est vouloir tuer le père de trente-deux millions d'hommes.

— Oh ! c'est égal , M. de Villefort , dit Renée , vous me promettez d'avoir de l'indulgence pour ceux que je vous recommanderai ?

— Soyez tranquille , dit Villefort avec son plus charmant sourire , nous ferons ensemble mes réquisitoires.

— Ma chère , dit la marquise , mêlez-vous de vos colibris , de vos épagneuls et de vos chiffons , et laissez votre futur époux faire son état. Aujourd'hui les armes se reposent et la robe est en crédit ; il y a là-dessus un mot latin d'une grande profondeur.

— *Cedant arma togæ* , dit en s'inclinant Villefort.

— Je n'osais point parler latin , répondit la marquise.

— Je crois que j'aimerais mieux que vous fussiez médecin , reprit Renée ; l'ange exterminateur , tout ange qu'il est , m'a toujours fort épouvantée.

— Bonne Renée ! murmura Villefort en couvant la jeune fille d'un regard d'amour.

— Ma fille , dit le marquis , M. de Villefort sera le médecin moral et politique de cette province ; croyez-moi , c'est un beau rôle à jouer.

— Et ce sera un moyen de faire oublier celui qu'a joué son père , reprit l'incorrigible marquise.

— Madame , reprit Villefort avec un triste sourire , j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que mon père avait , je l'espère du moins , abjuré les erreurs

de son passé ; qu'il était devenu un ami zélé de la religion et de l'ordre , meilleur royaliste que moi peut-être , car lui , il l'est avec repentir , et moi je ne le suis qu'avec passion.

Et , après cette phrase arrondie , Villefort , pour juger de l'effet de sa faconde , regarda les convives comme , après une phrase équivalente , il aurait , au parquet , regardé l'auditoire.

— Eh bien , mon cher Villefort , reprit le comte de Servieux , c'est justement ce qu'aux Tuileries je répondais l'autre jour au ministre de la maison du roi , qui me demandait un peu compte de cette singulière alliance entre le fils d'un girondin et la fille d'un officier de l'armée de Condé , et le ministre a très-bien compris. Ce système de fusion est celui de Louis XVIII. Aussi le roi , qui , sans que nous nous en doutassions , écoutait notre conversation , nous a-t-il interrompu en disant : « Villefort (remarquez que le roi n'a pas prononcé le nom de Noirtier , et au contraire a appuyé sur celui de Villefort) , Villefort , a donc dit le roi , fera un bon chemin ; c'est un jeune homme déjà mûr , et qui est de mon monde. J'ai vu avec plaisir que le marquis et la marquise de Saint-Méran le prissent pour gendre , et je leur eusse conseillé cette alliance s'ils n'étaient venus les premiers me demander permission de la contracter. »

— Le roi a dit cela , comte ? s'écria Villefort ravi.

— Je vous rapporte ses propres paroles, et si le marquis veut être franc, il avouera que ce que je vous rapporte à cette heure s'accorde parfaitement avec ce que le roi lui a dit à lui-même quand il lui a parlé, il y a six mois, d'un projet de mariage entre sa fille et vous.

— C'est vrai, dit le marquis.

— Oh ! mais je lui devrai donc tout, à ce digne prince ! Aussi que ne ferai-je pas pour le servir !

— A la bonne heure, dit la marquise, voilà comme je vous aime ; vienne un conspirateur dans ce moment, et il sera le bienvenu.

— Et moi, ma mère, dit Renée, je prie Dieu qu'il ne vous écoute point, qu'il n'envoie à M. de Villefort que de petits voleurs, de faibles banqueroutiers et de timides escrocs ; moyennant cela, je dormirai tranquille.

— C'est comme si, dit en riant Villefort, vous souhaitiez au médecin des migraines, des rougeoles et des piqûres de guêpes, toutes choses qui ne compromettent que l'épiderme. Si vous voulez me voir procureur du roi, au contraire, souhaitez-moi de ces terribles maladies dont la cure fait honneur au médecin.

En ce moment, et comme si le hasard n'avait attendu que l'émission du souhait de Villefort pour que ce souhait fût exaucé, un valet de chambre entra et lui dit quelques mots à l'oreille ; Villefort quitta alors la table en s'excusant et revint quel-

ques instants après le visage ouvert et les lèvres souriantes.

Renée le regarda avec amour ; car vu ainsi, avec ses yeux bleus , son teint mat et ses favoris noirs qui encadraient son visage, c'était véritablement un élégant et beau jeune homme. Aussi l'esprit tout entier de la jeune fille sembla-t-il suspendu à ses lèvres en attendant qu'il expliquât la cause de sa disparition nomentanée.

— Eh bien ! dit Villefort, vous ambitionniez tout à l'heure, mademoiselle, d'avoir pour mari un médecin. J'ai au moins avec les disciples d'Esculape (on parlait encore ainsi en 1815) cette ressemblance, que jamais l'heure présente n'est à moi, et qu'on me vient déranger, même à côté de vous, même au repas de mes fiançailles,

— Et pour quelle cause vous dérange-t-on, monsieur ? demanda la belle jeune fille avec une légère inquiétude.

— Hélas ! pour un malade , qui serait , s'il faut en croire ce que l'on me dit , à toute extrémité ; cette fois , c'est un cas grave, et la maladie frise l'échafaud.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Renée en pâissant.

— En vérité ! dit tout d'une voix l'assemblée.

— Il paraît qu'on vient tout simplement de découvrir un petit complot bonapartiste.

— Est-il possible ! s'écria la marquise.

— Voici la lettre de dénonciation !

Et Villefort lut :

« M. le procureur du roi est prévenu, par un ami du trône et de la religion, que le nommé Edmond Dantès, second du navire *le Pharaon*, arrivé ce matin de Smyrne, après avoir touché à Naples et à Porto-Ferrajo, a été chargé, par Murat, d'une lettre pour l'usurpateur, et, par l'usurpateur, d'une lettre pour le comité bonapartiste de Paris. On aura la preuve de son crime en l'arrêtant; car on trouvera cette lettre ou sur lui, ou chez son père, ou dans sa cabine à bord du *Pharaon*. »

— Mais, dit Renée, cette lettre, qui n'est qu'une lettre anonyme d'ailleurs, est adressée à M. le procureur du roi et non à vous.

— Oui, mais le procureur du roi est absent; en son absence l'épître est parvenue à son secrétaire, qui avait mission d'ouvrir les lettres. Il a donc ouvert celle-ci, m'a fait chercher, et, ne me trouvant pas, il a donné des ordres pour l'arrestation.

— Ainsi le coupable est arrêté? dit la marquise.

— C'est-à-dire l'accusé, reprit Renée.

— Oui, madame, dit Villefort, et comme j'avais l'honneur de le dire tout à l'heure à mademoiselle Renée, si l'on trouve la lettre en question, le malade est bien malade.

— Et où est ce malheureux? demanda Renée.

— Il attend chez moi.

— Allez, mon ami, dit le marquis, ne manquez pas à vos devoirs pour demeurer avec nous, quand

le service du roi vous attend ailleurs. Allez donc où le service du roi vous attend.

— Oh ! M. de Villefort, dit Renée en joignant les mains, soyez indulgent, c'est le jour de vos fiançailles.

Villefort fit le tour de la table, et s'approchant de la chaise de la jeune fille sur le dossier de laquelle il s'appuya :

— Pour vous épargner une inquiétude, dit-il, je ferai tout ce que je pourrai, chère Renée ; mais si les indices sont sûrs, si l'accusation est vraie, il faudra bien couper cette mauvaise herbe bonapartiste.

Renée frissonna à ce mot *couper*, car cette herbe qu'il s'agissait de couper avait une tête.

— Bah ! bah ! dit la marquise, n'écoutez pas cette petite fille, Villefort ; elle s'y fera.

Et la marquise tendit à Villefort une main sèche, qu'il baisa tout en regardant Renée, et en lui disant des yeux :

— C'est votre main que je baise ou du moins que je voudrais baiser en ce moment.

— Tristes auspices ! murmura Renée.

— En vérité, mademoiselle, dit la marquise, vous êtes d'un enfantillage désespérant. Je vous demande un peu ce que le destin de l'État peut avoir à faire avec vos fantaisies de sentiments et vos sensibleries de cœur ?

— Oh ! ma mère ! murmura Renée.

— Grâce pour la mauvaise royaliste, madame la marquise, dit de Villefort. Je vous promets de faire mon métier de substitut de procureur du roi en conscience, c'est-à-dire d'être horriblement sévère.

Mais en même temps que le magistrat adressait ces paroles à la marquise, le fiancé jetait à la dérobée un regard à sa fiancée, et ce regard disait :

— Soyez tranquille, Renée; en faveur de votre amour, je serai indulgent.

Renée répondit à ce regard par son plus doux sourire, et Villefort sortit le paradis dans le cœur.

VII

L'interrogatoire.

A peine de Villefort fut-il hors de la salle à manger qu'il quitta son masque joyeux pour prendre l'air grave d'un homme appelé à cette suprême fonction de prononcer sur la vie de son semblable. Or, malgré la mobilité de sa physionomie, mobilité que le substitut avait, comme doit faire un habile acteur, plus d'une fois étudiée devant sa glace, ce fut cette fois un travail pour lui que de froncer son sourcil et d'assombrir ses traits. En effet, à part le souvenir de cette ligne politique suivie par son père,

et qui pouvait, s'il ne s'en éloignait complètement, faire dévier son avenir, Gérard de Villefort était en ce moment aussi heureux qu'il est donné à un homme de le devenir. Déjà riche par lui-même, il occupait à vingt-sept ans une place élevée dans la magistrature, il épousait une jeune et belle personne qu'il aimait ; de plus, outre sa beauté qui était remarquable, mademoiselle de Saint-Méran, sa femme, appartenait à une des familles les mieux en cour de l'époque ; enfin, avec l'influence de son père et de sa mère qui, n'ayant point d'autre enfant, pouvaient la consacrer tout entière à leur gendre, elle apportait encore à son mari une dot de cinquante mille écus, qui, grâce aux espérances, ce mot atroce inventé par les entremetteurs de mariages, pouvait s'augmenter un jour d'un héritage d'un demi-million. Tous ces éléments réunis composaient donc pour Villefort un total de félicité éblouissant, à ce point qu'il lui semblait voir des taches au soleil quand il avait longtemps regardé sa vie intérieure avec la vue de l'âme.

A la porte, il trouva le commissaire de police qui l'attendait. La vue de l'homme noir le fit aussitôt retomber des hauteurs du troisième ciel sur la terre matérielle où nous marchons ; il composa son visage comme nous l'avons dit, et s'approchant de l'officier de justice :

— Me voici, monsieur, lui dit-il ; j'ai lu la lettre, et vous avez bien fait d'arrêter cet homme ; main-

tenant, donnez-moi sur lui et sur la conspiration tous les détails que vous avez recueillis.

— De la conspiration, monsieur, nous ne savons rien encore, répondit le commissaire; mais tous les papiers saisis sur lui ont été enfermés en une seule liasse et déposés cachetés sur votre bureau. Quant au prévenu, vous l'avez vu par la lettre même qui le dénonce, c'est un nommé Edmond Dantès, second à bord du trois-mâts *le Pharaon*, faisant le commerce de coton avec Alexandrie et Smyrne, et appartenant à la maison Morrel et fils, de Marseille.

— Avant de servir dans la marine marchande, avait-il servi dans la marine militaire? demanda Villefort.

— Oh! non, monsieur, c'est un tout jeune homme.

— Quel âge?

— Dix-neuf ou vingt ans au plus.

En ce moment, et comme Villefort, en suivant la grande rue, était arrivé au coin de la rue des Consuls, un homme qui semblait l'attendre au passage l'aborda : c'était M. Morrel.

— Ah! M. de Villefort, s'écria le brave homme en apercevant le substitut, je suis bien heureux de vous rencontrer. Imaginez-vous qu'on vient de commettre la méprise la plus étrange, la plus inouïe; on vient d'arrêter le second de mon bâtiment Edmond Dantès.

— Je le sais, monsieur, dit Villefort, et je rentre chez moi pour l'interroger.

— Oh ! monsieur, continua Morrel, emporté par son amitié pour le jeune homme, vous ne connaissez pas celui qu'on accuse, et je le connais, moi. Imaginez-vous l'homme le plus doux, l'homme le plus probe, et j'oserai presque dire l'homme qui sait le mieux son état de toute la marine marchande. Oh ! M. de Villefort, je vous le recommande bien sincèrement et de tout mon cœur.

Villefort, comme on a pu le voir, appartenait au parti noble de la ville, et Morrel au parti plébéien ; le premier était royaliste ultra, le second était soupçonné de sourd bonapartisme. Villefort regarda dédaigneusement Morrel, et lui répondit avec froideur :

— Vous savez, monsieur, qu'on peut être doux dans la vie privée, probe dans ses relations commerciales, savant dans son état, et n'en être pas moins un grand coupable politiquement parlant ; vous le savez, n'est-ce pas, monsieur ?

Et le magistrat appuya sur ces derniers mots comme s'il en voulait faire l'application à l'arinateur lui-même, tandis que son regard scrutateur essayait de pénétrer jusqu'au fond du cœur de cet homme assez hardi d'intercéder pour un autre, quand il devait savoir que lui-même avait besoin d'indulgence.

Morrel rougit, car il ne se sentait pas la con-

science bien nette à l'endroit de ses opinions politiques; et d'ailleurs la confiance que lui avait faite Dantès de son entrevue avec le grand maréchal et des quelques mots que lui avait adressés l'empereur, lui troublait quelque peu l'esprit. Il ajouta toutefois avec l'accent du plus profond intérêt :

— Je vous en supplie, M. de Villefort, soyez juste comme vous devez l'être, bon comme vous l'êtes toujours, et *rendez-nous* bien vite ce pauvre Dantès.

Le *rendez-nous* sonna révolutionnairement à l'oreille du substitut du procureur du roi.

— Eh ! eh ! se dit-il tout bas, *rendez-nous* ? Ce Dantès serait-il affilié à quelque secte de carbonari, pour que son protecteur emploie ainsi, sans y songer, la formule collective ? On l'a arrêté dans un cabaret, m'a dit, je crois, le commissaire ; en nombreuse compagnie, a-t-il ajouté ; ce sera quelque vente.

Puis tout haut :

— Monsieur, répondit-il, vous pouvez être parfaitement tranquille, et vous n'aurez pas fait un appel inutile à ma justice, si le prévenu est innocent ; mais si au contraire il est coupable, nous vivons dans une époque difficile, monsieur, où l'impunité serait d'un fatal exemple ; je serai donc forcé de faire mon devoir.

Et sur ce, comme il était arrivé à la porte de sa maison adossée au palais de justice, il entra majestueusement après avoir salué, avec une politesse de

glace, le malheureux armateur qui resta comme pétrifié à la place où l'avait quitté Villefort.

L'antichambre était pleine de gendarmes et d'agents de police. Au milieu d'eux, gardé à vue, enveloppé de regards flamboyants de haine, se tenait debout, calme et immobile, le prisonnier. Villefort traversa l'antichambre, jeta un regard oblique sur Dantès, après avoir pris une liasse que lui remit un agent, en disant :

— Qu'on amène le prisonnier.

Si rapide qu'eût été ce regard, il avait suffi à Villefort pour se faire une idée de l'homme qu'il allait avoir à interroger. Il avait reconnu l'intelligence dans ce front large et ouvert, le courage dans cet œil fixe et ce sourcil froncé, et la franchise dans ces lèvres épaisses et à demi ouvertes, qui laissaient voir une double rangée de dents blanches comme l'ivoire. La première impression avait donc été favorable à Dantès. Mais Villefort avait entendu dire si souvent comme un mot de profonde politique qu'il fallait se défier de son premier mouvement, attendu que c'était le bon, qu'il appliqua la maxime à l'impression, sans tenir compte de la différence qu'il y a entre les deux mots. Il étouffa en conséquence les bons instincts qui voulaient envahir son cœur, pour livrer de là assaut à son esprit, arrangea devant la glace sa figure des grands jours, et s'assit, sombre et menaçant, devant son bureau. Un instant après lui, Dantès entra.

Le jeune homme était toujours pâle, mais calme et souriant. Il salua son juge avec une politesse aisée, puis chercha des yeux un siège comme s'il eût été dans le salon de l'armateur Morrel. Ce fut alors seulement qu'il rencontra ce regard terne de Villefort, ce regard particulier aux hommes de palais qui ne veulent pas qu'on lise dans leur pensée, et qui font de leur œil un verre dépoli. Ce regard lui apprit qu'il était devant la justice, figure aux sombres façons.

— Qui êtes-vous, et comment vous nommez-vous ? demanda Villefort, en feuilletant ces notes que l'agent lui avait remises en entrant, et qui, depuis une heure, étaient déjà devenues volumineuses, tant la corruption des espionnages s'attache vite à ce corps malheureux qu'on nomme le prévenu.

— Je m'appelle Edmond Dantès, monsieur, répondit le jeune homme d'une voix calme et sonore ; je suis second à bord du navire *le Pharaon*, qui appartient à MM. Morrel et fils.

— Votre âge ? continua Villefort.

— Dix-neuf ans, répondit Dantès.

— Que faisiez-vous au moment où vous avez été arrêté ?

— J'assistais au repas de mes propres fiançailles, monsieur, dit Dantès d'une voix légèrement émue, tant ce contraste était douloureux de ces moments de joie avec la lugubre cérémonie qui s'accomplissait, tant le visage sombre de M. de Villefort faisait

briller de toute sa lumière la rayonnante figure de Mercédès.

— Vous assistiez au repas de vos fiançailles ? dit le substitut en tressaillant malgré lui.

— Oui , monsieur , je suis sur le point d'épouser une femme que j'aime depuis trois ans !

Villefort , tout impassible qu'il était d'ordinaire , fut cependant frappé de cette coïncidence ; et cette voix émue de Dantès , surpris au milieu de son bonheur , alla éveiller une fibre sympathique au fond de son âme. Lui aussi se mariait , lui aussi était heureux ; et on venait troubler son bonheur pour qu'il contribuât à détruire la joie d'un homme qui , comme lui , touchait déjà au bonheur ! Ce rapprochement philosophique , pensa-t-il , fera grand effet à mon retour dans le salon de M. de Saint-Méran. Et il arrangea d'avance dans son esprit , et pendant que Dantès attendait de nouvelles questions , les mots antithétiques à l'aide desquels les orateurs construisent ces phrases ambitieuses d'applaudissements qui parfois font croire chez eux à une véritable éloquence. Lorsque son petit *speech* intérieur fut arrangé , Villefort sourit à son effet , et , revenant à Dantès :

— Continuez , monsieur , dit-il.

— Que voulez-vous que je continue de faire ? demanda Dantès.

— D'éclairer la justice.

— Que la justice me dise sur quel point elle dé-

sire être éclairée, et je lui dirai tout ce que je sais. Seulement, ajouta-t-il à son tour avec un sourire, je la prévienne que ne sais pas grand'chose.

— Avez-vous servi sous l'usurpateur ?

— J'allais être incorporé dans la marine militaire lorsqu'il est tombé.

— On dit vos opinions politiques exagérées, dit Villefort, à qui l'on n'avait pas soufflé le mot de cela, mais qui n'était pas fâché de poser la demande comme on pose une accusation.

— Mes opinions politiques, à moi, monsieur ! Hélas ! c'est presque honteux à dire, mais je n'ai jamais eu ce qu'on appelle une opinion. J'ai dix-neuf ans à peine, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire ; je ne suis rien, je ne suis destiné à jouer aucun rôle ; le peu que je suis et que je serai si l'on m'accorde la place que j'ambitionne, c'est à M. Morrel que je le devrai. Aussi toutes mes opinions, je ne dirai pas politiques, mais privées, se bornent-elles à ces trois sentiments : J'aime mon père, je respecte M. Morrel et j'adore Mercédès. Voilà, monsieur, tout ce que je puis dire à la justice. Vous voyez que c'est peu intéressant pour elle.

A mesure que Dantès parlait, Villefort regardait son visage à la fois si doux et si ouvert, et se sentait revenir à la mémoire les paroles de Renée, qui, sans connaître le prévenu, lui avait demandé son indulgence pour lui. Avec l'habitude qu'avait déjà le substitut du crime et des criminels, il voyait à

chaque parole de Dantès surgir la preuve de son innocence. En effet, ce jeune homme, on pourrait presque dire cet enfant, simple, naturel, éloquent de cette éloquence du cœur qu'on ne trouve jamais quand on la cherche, plein d'affection pour tous parce qu'il était heureux, et que le bonheur rend bons les méchants eux-mêmes, versait jusque sur son juge la douce affabilité qui débordait de son cœur. Edmond n'avait dans le regard, dans la voix, dans le geste, tout rude et tout sévère qu'avait été Villefort envers lui, que caresses et bonté pour celui qui l'interrogeait.

— Pardieu ! se dit Villefort, voici un charmant garçon, et je n'aurai pas grand'peine, je l'espère, à me faire bien venir de Renée en accomplissant la première recommandation qu'elle m'a faite. Cela me vaudra un bon serrement de main devant tout le monde et un charmant baiser dans un coin.

Et à cette double espérance la figure de Villefort s'épanouit, de sorte que lorsqu'il reporta ses regards de sa pensée à Dantès, Dantès, qui avait suivi tous les mouvements de physionomie de son juge, souriait comme sa pensée.

— Monsieur, dit Villefort, vous connaissez-vous quelques ennemis ?

— Des ennemis à moi ? dit Dantès ; j'ai le bonheur d'être encore trop peu de chose pour que ma position m'en ait fait. Quant à mon caractère, un peu vif peut-être, j'ai toujours essayé de l'adoucir

envers mes subordonnés. J'ai dix ou douze matelots sous mes ordres ; qu'on les interroge, monsieur, et ils vous diront qu'ils m'aiment et me respectent, non pas comme un père, je suis trop jeune pour cela, mais comme un frère aîné.

— Voyons, continua Villefort, à défaut d'ennemis, peut-être avez-vous des jaloux ? Vous allez être nommé capitaine à dix-neuf ans, ce qui est un poste élevé dans votre état. Vous allez épouser une jolie femme qui vous aime, ce qui est un bonheur rare dans tous les états de la terre. Ces deux préférences du destin ont pu vous faire des envieux.

— Oui, vous avez raison ; vous devez mieux connaître les hommes que moi, et c'est possible ; mais si ces envieux devaient être parmi mes amis, je vous avoue que j'aime mieux ne les pas connaître, pour n'être point forcé de les haïr.

— Vous avez tort, monsieur ! il faut toujours, autant que possible, voir clair autour de soi, et, en vérité, vous me paraissez un si digne jeune homme, que je vais m'écarter pour vous des règles ordinaires de la justice et vous aider à faire la lumière, en vous communiquant la dénonciation qui vous amène devant moi. Voici le papier accusateur : reconnaissez-vous l'écriture ?

Et Villefort tira la lettre de sa poche et la présenta à Dantès. Dantès regarda et lut. Un nuage passa sur son front, et il dit :

— Non, monsieur, je ne connais pas cette écri-

ture ; elle est déguisée , et cependant elle est d'une forme assez franche. En tout cas , c'est une main habile qui l'a tracée. Je suis bien heureux , ajouta-t-il en regardant avec reconnaissance Villefort , d'avoir affaire à un homme tel que vous ; car en effet mon envieux est un véritable ennemi.

Et à l'éclair qui passa dans les yeux du jeune homme en prononçant ces paroles , Villefort put distinguer tout ce qu'il y avait de violente énergie cachée sous cette première douceur.

— Maintenant, voyons, dit le substitut, répondez-moi franchement, monsieur, non pas comme un prévenu à son juge, mais comme un homme dans une fausse position répond à un autre homme qui s'intéresse à lui : qu'y a-t-il de vrai dans cette accusation anonyme ?

Et Villefort jeta avec dégoût sur le bureau la lettre que Dantès venait de lui rendre.

— Tout et rien, monsieur, car voici la vérité pure, sur mon honneur de marin, sur mon amour pour Mercédès, sur la vie de mon père.

— Parlez, monsieur, dit tout haut Villefort.

Puis tout bas il ajouta :

— Si Renée pouvait me voir, j'espère qu'elle serait contente de moi et qu'elle ne m'appellerait plus un coupeur de têtes.

— Eh bien ! en quittant Naples, le capitaine Leclerc tomba malade d'une fièvre cérébrale ; comme nous n'avions pas de médecin à bord et qu'il ne

voulut relâcher sur aucun point de la côte , pressé qu'il était de se rendre à l'île d'Elbe , sa maladie empira au point que vers la fin du troisième jour, sentant qu'il allait mourir , il m'appela près de lui.

« — Mon cher Dantès , me dit-il , jurez-moi sur votre honneur de faire ce que je vais vous dire, il y va des plus hauts intérêts.

« — Je vous le jure, capitaine , répondis-je.

« — Eh bien ! comme après ma mort le commandement du navire vous appartient en qualité de second, vous prendrez ce commandement, vous mettrez le cap sur l'île d'Elbe , vous débarquerez à Porto-Ferrajo, vous demanderez le grand maréchal, vous lui remettrez cette lettre ; peut-être alors vous remettra-t-on une autre lettre et vous chargera-t-on de quelque mission. Cette mission qui m'était réservée , Dantès , vous l'accomplirez à ma place , et tout l'honneur en sera pour vous.

« — Je le ferai , capitaine ; mais peut-être n'arrive-t-on pas si facilement que vous le pensez près du grand maréchal.

« — Voici une bague que vous lui ferez parvenir, dit le capitaine, et qui lèvera toutes les difficultés. »

— Et à ces mots , il me remit une bague. Il était temps ; deux heures après, le délire le prit ; le lendemain , il était mort.

— Et que fîtes-vous alors ?

— Ce que je devais faire , monsieur, ce que tout autre eût fait à ma place. En tous cas, les prières

d'un mourant sont sacrées ; mais chez les marins les prières d'un supérieur sont des ordres que l'on doit accomplir. Je fis donc voile vers l'île d'Elbe où j'arrivai le lendemain ; je consignai tout le monde à bord, et je descendis seul à terre. Comme je l'avais prévu, on fit quelques difficultés pour m'introduire près du grand maréchal ; mais je lui envoyai la bague qui devait me servir de signe de reconnaissance, et toutes les portes s'ouvrirent devant moi, Il me reçut, m'interrogea sur les dernières circonstances de la mort du malheureux Leclerc ; et, comme l'avait prévu celui-ci, me remit une lettre qu'il me chargea de porter en personne à Paris. Je le lui promis, car c'était accomplir les dernières volontés de mon capitaine. Je revins à bord, j'appareillai pour Marseille où j'arrivai hier, je réglai rapidement toutes les affaires de douane et de santé, puis je courus voir ma fiancée, que je retrouvai plus belle et plus aimante que jamais. Grâce à M. Morrel, nous passâmes par-dessus toutes les difficultés ecclésiastiques ; enfin, monsieur, j'assistais, comme je vous l'ai dit, au repas de mes fiançailles ; j'allais me marier dans une heure, et je comptais partir demain pour Paris, lorsque sur cette dénonciation, que vous paraissez maintenant mépriser autant que moi, je fus arrêté.

— Oui, oui, murmura Villefort, tout cela me paraît être la vérité, et si vous êtes coupable, c'est d'imprudence ; encore cette imprudence était-elle

légitimée par les ordres de votre capitaine. Rendez-nous cette lettre qu'on vous a remise à l'île d'Elbe. Donnez-moi votre parole de vous représenter à la première réquisition, et allez rejoindre vos amis.

— Ainsi je suis libre, monsieur ? s'écria Dantès au comble de la joie.

— Oui ; seulement donnez-moi cette lettre.

— Elle doit être devant vous, monsieur, car on me l'a prise avec mes autres papiers, et j'en reconnais quelques-uns dans cette liasse.

— Attendez, dit le substitut à Dantès qui prenait ses gants et son chapeau, attendez ; à qui était-elle adressée ?

— *A monsieur Noirtier, rue Coq-Héron, à Paris*, répondit Dantès.

La foudre tombée sur Villefort ne l'eût point frappé d'un coup plus rapide et plus imprévu ; il se laissa aller sur son fauteuil, dont il s'était levé à demi pour atteindre la liasse de papiers saisis sur Dantès, et la feuilletant précipitamment, il en tira la lettre fatale, sur laquelle il jeta un regard empreint d'une indicible terreur.

— M. Noirtier, rue Coq-Héron, n° 13, murmurait-il en pâlisant de plus en plus.

— Oui, monsieur, répondit Dantès étonné ; le connaissez-vous ?

— Non, répondit vivement Villefort, un fidèle serviteur du roi ne connaît pas les conspirateurs.

— Il s'agit donc d'une conspiration ? demanda

Dantès qui commençait, après s'être cru libre, à reprendre une terreur plus grande que la première; en tout cas, monsieur, je vous l'ai dit, j'ignorais complètement le contenu de la dépêche dont j'étais porteur.

— Oui, reprit Villefort d'une voix sourde, mais vous savez le nom de celui à qui elle était adressée.

— Pour la lui remettre à lui-même, monsieur, il fallait bien que je le connusse.

— Et vous n'avez montré cette lettre à personne ? dit Villefort tout en lisant et en pâlisant à mesure qu'il lisait.

— A personne, monsieur, sur l'honneur.

— Tout le monde ignore que vous étiez porteur d'une lettre venant de l'île d'Elbe et adressée à M. Noirtier ?

— Tout le monde, monsieur, excepté celui qui me l'a remise.

— C'est trop, c'est encore trop, murmura Villefort.

Le front de Villefort s'obscurcissait de plus en plus à mesure qu'il avançait vers la fin; ses lèvres blanches, ses mains tremblantes, ses yeux ardents faisaient passer dans l'esprit de Dantès les plus douloureuses appréhensions.

Après cette lecture, Villefort laissa tomber sa tête dans ses mains, et demeura un instant accablé.

— Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc, monsieur ? demanda timidement Dantès.

Villefort ne répondit pas ; mais au bout de quelques instants il releva sa tête pâle et décomposée, et relut une seconde fois la lettre.

— Et vous dites que vous ne savez pas ce que contient cette lettre ? reprit Villefort.

— Sur l'honneur, je vous le répète, monsieur, dit Dantès, je l'ignore. Mais qu'avez-vous vous-même ? mon Dieu ! vous allez vous trouver mal ! Voulez-vous que je sonne ? voulez-vous que j'appelle ?

— Non, monsieur, dit Villefort en se levant vivement ; ne bougez pas, ne dites pas un mot, c'est à moi à donner des ordres ici, et non pas à vous.

— Monsieur, dit Dantès blessé, c'était pour venir à votre aide ; excusez-moi, je vous prie, en faveur de l'intention.

— Je n'ai besoin de rien ; un éblouissement passager, voilà tout ; occupez-vous de vous, et non de moi : répondez.

Dantès attendit l'interrogation qu'annonçait cette demande, mais inutilement ; Villefort retomba sur son fauteuil, passa une main glacée sur son front ruisselant de sueur, et, pour la troisième fois, se remit à relire la lettre.

— Oh ! s'il sait ce que contient cette lettre, murmurerait-il, et qu'il apprenne un jour que Noirtier est le père de Villefort, je suis perdu, perdu à tout jamais...

Et de temps en temps il regardait Edmond comme



si son regard eût pu briser cette barrière invisible qui enferme dans le cœur les secrets que garde la bouche.

— Oh ! n'hésitons plus , s'écria-t-il tout à coup , il n'y a que ce moyen.

— Mais , au nom du ciel , monsieur , reprit le malheureux jeune homme , si vous doutez de moi , si vous me soupçonnez , interrogez-moi , et je suis prêt à vous répondre.

Villefort fit sur lui-même un effort violent , et , d'un ton qu'il voulait rendre assuré :

— Monsieur , dit-il , les charges les plus graves résultent pour vous de votre interrogatoire ; je ne suis donc pas le maître , comme je l'avais espéré d'abord , de vous rendre à l'instant même à la liberté ; je dois , avant de prendre une pareille mesure , consulter le juge d'instruction. En attendant , vous avez vu de quelle façon j'en ai agi envers vous.

— Oh ! oui , monsieur , s'écria Dantès , et je vous remercie ; car vous avez été pour moi bien plutôt un ami qu'un juge.

— Eh bien ! monsieur , je vais vous retenir quelque temps encore prisonnier , le moins longtemps que je pourrai ; la principale charge qui existe contre vous , c'est cette lettre , et vous voyez...

Villefort s'approcha de la cheminée , jeta la lettre dans le feu , et demeura jusqu'à ce qu'elle fût réduite en cendres.

— Et vous voyez , continua-t-il , je l'anéantis.

— Oh ! s'écria Dantès , monsieur , vous êtes plus que la justice , vous êtes la bonté.

— Mais écoutez-moi , poursuivit Villefort , après un pareil acte , vous comprenez que vous pouvez avoir confiance en moi , n'est-ce pas ?

— Ah ! monsieur , ordonnez et je suivrai vos ordres.

— Non , dit Villefort en s'approchant du jeune homme , non , ce ne sont pas des ordres que je veux vous donner , vous le comprenez , ce sont des conseils.

— Dites , et je m'y conformerai comme à des ordres.

— Je vais vous garder jusqu'au soir ici , au palais de justice ; peut-être qu'un autre que moi viendra vous interroger. Dites tout ce que vous avez dit , mais pas un mot de cette lettre.

— Je vous le promets , monsieur.

C'était Villefort qui semblait supplier , c'était le prévenu qui rassurait le juge.

— Vous comprenez , dit-il en jetant un regard sur les cendres qui conservaient encore la forme du papier et qui voltigeaient au-dessus des flammes , maintenant cette lettre est anéantie , vous et moi savons seuls qu'elle a existé , on ne vous la représentera point , niez-la donc si l'on vous en parle , niez-la hardiment , et vous êtes sauvé.

— Je nierai , monsieur , soyez tranquille , dit Dantès.

— Bien, bien, répondit Villefort en portant la main au cordon d'une sonnette.

Puis s'arrêtant au moment de sonner :

— C'était la seule lettre que vous eussiez? dit-il.

— La seule.

— Faites-en serment.

Dantès étendit la main.

— Je le jure, dit-il.

La sonnette retentit : le commissaire de police entra. Villefort s'approcha de l'officier public, et lui dit quelques mots à l'oreille. Le commissaire répondit par un simple signe de tête.

— Suivez monsieur, dit Villefort à Dantès.

Dantès s'inclina, jeta un dernier regard de reconnaissance à Villefort, et sortit. A peine la porte fut-elle refermée derrière lui, que les forces manquèrent à Villefort, et qu'il tomba presque évanoui sur un fauteuil. Puis au bout d'un instant :

— Oh ! mon Dieu, murmura-t-il, à quoi tiennent la vie et la fortune ? Si le procureur du roi eût été à Marseille, si le juge d'instruction eût été appelé au lieu de moi, j'étais perdu, et ce papier, ce papier maudit me précipitait dans l'abîme. Ah ! mon père, mon père, serez-vous donc toujours un obstacle à mon bonheur en ce monde ? et dois-je lutter éternellement avec votre passé ?

Puis tout à coup une lueur inattendue parut passer par son esprit, et illumina son visage ; un sourire se dessina sur sa bouche encore crispée, ses yeux

bagards devinrent fixes et parurent s'arrêter sur une pensée.

— C'est cela , dit-il , oui , cette lettre qui devait me perdre fera ma fortune peut-être. Allons , Villefort , à l'œuvre !

Et après s'être assuré que le prévenu n'était plus dans l'antichambre , le substitut du procureur du roi sortit à son tour , et s'achemina vivement vers la maison de sa fiancée.

VIII

Le château d'If.

En traversant l'antichambre, le commissaire de police fit un signe à deux gendarmes, lesquels se placèrent l'un à droite, l'autre à gauche de Dantès ; on ouvrit une porte qui communiquait de l'appartement du procureur du roi au palais de justice ; on suivit quelque temps un des grands corridors qui font frissonner ceux-là qui y passent, quand même ils n'ont aucun motif de frissonner. De même que l'appartement de Villefort communiquait au palais de justice, le palais de justice communiquait à la prison, sombre monument accolé au palais, et

que regarde curieusement de toutes ses ouvertures béantes le clocher des Accoules qui se dresse devant lui. Après nombre de détours dans le corridor qu'il suivait, Dantès vit s'ouvrir une porte avec un guichet de fer ; le commissaire de police frappa avec un marteau de fer trois coups, qui retentirent pour Dantès comme s'ils étaient frappés sur son cœur ; la porte s'ouvrit, les deux gendarmes poussèrent légèrement leur prisonnier qui hésitait ; Dantès franchit le seuil redoutable, et la porte se referma bruyamment derrière lui. Il respirait un autre air, un air méphitique et lourd ; il était en prison.

On le conduisit dans une chambre assez propre, mais grillée et verrouillée. Il en résulta que l'aspect de sa demeure ne lui donna point trop de craintes. D'ailleurs les paroles du substitut du procureur du roi , prononcées avec une voix qui avait paru à Dantès si pleine d'intérêt, résonnaient à son oreille comme une douce promesse d'espérance. Il était déjà quatre heures lorsque Dantès avait été conduit dans sa chambre. On était , comme nous l'avons dit, au 1^{er} mars ; les jours déclinaient vite : le prisonnier se trouva donc bientôt dans la nuit. Alors le sens de l'ouïe s'augmenta chez lui du sens de la vue qui venait de s'éteindre. Au moindre bruit qui pénétrait jusqu'à lui, convaincu qu'on venait le mettre en liberté, il se levait vivement et faisait un pas vers la porte. Mais bientôt le bruit

s'en allait mourant dans une autre direction , et Dantès retombait sur son escabeau.

Enfin , vers les dix heures du soir , au moment où Dantès commençait à perdre l'espoir , un nouveau bruit se fit entendre qui lui parut cette fois se diriger vers sa chambre. En effet , des pas retentirent dans le corridor et s'arrêtèrent devant sa porte. Une clef tourna dans la serrure , les verrous grincèrent , et la massive barrière de chêne s'ouvrit , laissant pénétrer tout à coup dans la chambre sombre l'éblouissante lumière de deux torches. A la lueur de ces torches , Dantès vit briller les sabres et les mousquetons de quatre gendarmes. Il avait fait deux pas en avant ; il demeura immobile à sa place en voyant ce surcroît de force.

— Venez-vous me chercher ? demanda Dantès.

— Oui , répondit un des gendarmes.

— De la part de M. le substitut du procureur du roi ?

— Mais je le pense.

— Bien , dit Dantès , je suis prêt à vous suivre.

La conviction qu'on venait le chercher de la part de M. de Villefort ôtait toute crainte au malheureux jeune homme. Il s'avança donc , calme d'esprit , libre de démarche , et se plaça de lui-même au milieu de son escorte. Une voiture attendait à la porte de la rue , le cocher était sur le siège , un exempt était assis près du cocher.

— Est-ce donc pour moi que cette voiture est là ? demanda Dantès.

— C'est pour vous, répondit un des gendarmes ; montez.

Dantès voulut faire quelques observations ; mais la portière s'ouvrit ; il sentit qu'on le poussait. Il n'avait ni la possibilité ni même l'intention de faire résistance. Il se trouva en un instant assis au fond de la voiture entre deux gendarmes ; les deux autres s'assirent sur la banquette de devant, et la pesante machine se mit en route avec un roulement sinistre. Le prisonnier jeta les yeux sur les ouvertures ; elles étaient grillées ; il n'avait fait que changer de prison ; seulement celle-là roulait, et le transportait en roulant vers un but ignoré. A travers les barreaux serrés à pouvoir à peine y passer la main, Dantès reconnut cependant qu'on longeait la rue Caisserie, et que par la rue Saint-Laurent et la rue Tamaris on descendait vers le quai. Bientôt il vit à travers ses barreaux à lui, et les barreaux du monument près duquel il se trouvait, briller les lumières de la Consigne. La voiture s'arrêta ; l'exempt descendit, s'approcha du corps de garde ; une douzaine de soldats en sortirent et se rangèrent en haie. Dantès voyait à la lueur des réverbères du quai reluire leurs fusils. Serait-ce pour moi, se demanda-t-il, que l'on déploie une pareille force militaire ?

L'exempt, en ouvrant la portière qui fermait à clef, quoique sans prononcer une seule parole, répondit à cette question, car Dantès vit entre les

deux haies de soldats un chemin ménagé pour lui de la voiture au port. Les deux gendarmes qui étaient assis sur la banquette de devant descendirent les premiers, puis on le fit descendre à son tour, puis ceux qui se tenaient à ses côtés le suivirent. On marcha vers un canot qu'un marinier de la douane maintenait près du quai par une chaîne. Les soldats regardèrent passer Dantès d'un air de curiosité hébétée. En un instant il fut installé à la poupe du bateau, toujours entre ses quatre gendarmes, tandis que l'exempt se tenait à la proue. Une violente secousse éloigna le bateau du bord, quatre rameurs nagèrent vigoureusement vers le Pilon. A un cri poussé de la barque, la chaîne qui ferme le port s'abaissa, et Dantès se trouva dans ce qu'on appelle le Frioul, c'est-à-dire hors du port. Le premier mouvement du prisonnier, en se retrouvant en plein air, avait été un mouvement de joie. L'air, c'est presque la liberté. Il respira donc à pleine poitrine cette brise vivace qui apporte sur ses ailes toutes ces senteurs inconnues de la nuit et de la mer. Bientôt cependant il poussa un soupir, il passait devant cette Réserve où il avait été si heureux le matin même pendant l'heure qui avait précédé son arrestation, et à travers l'ouverture ardente de deux fenêtres, le bruit joyeux d'un bal arrivait jusqu'à lui. Dantès joignit les mains, leva les yeux au ciel et pria. La barque continuait son chemin, elle avait dépassé la Tête de More, elle était en face

de l'anse du Pharo. Elle allait doubler la batterie, c'était une manœuvre incompréhensible pour Dantès.

— Mais où donc me menez-vous ? demanda-t-il.

— Vous le saurez tout à l'heure.

— Mais encore...

— Il nous est interdit de vous donner aucune explication.

Dantès était à moitié soldat ; questionner des subordonnés auxquels il était défendu de répondre lui parut une chose absurde, et il se tut.

Alors les pensées les plus étranges passèrent par son esprit ; comme on ne pouvait faire une longue route dans une pareille barque, comme il n'y avait aucun bâtiment à l'ancre du côté où l'on se rendait, il pensa qu'on allait le déposer sur un point éloigné de la côte et lui dire qu'il était libre : il n'était point attaché, on n'avait fait aucune tentative pour lui mettre les menottes, cela lui paraissait d'un bon augure ; d'ailleurs le substitut, si excellent pour lui, ne lui avait-il pas dit que, pourvu qu'il ne prononçât point ce nom fatal de Noirtier, il n'avait rien à craindre ? Villefort n'avait-il pas en sa présence anéanti cette dangereuse lettre, seule preuve qu'il y eût contre lui ? Il attendit donc, muet et pensif, et essayant de percer avec cet œil du marin exercé aux ténèbres, et accoutumé à l'espace, l'obscurité de la nuit. On avait laissé à droite l'île Ratonneau, où brûlait un phare, et tout en

longeant presque la côte, on était arrivé à la hauteur de l'anse des Catalans. Là, les regards du prisonnier redoublèrent d'énergie ; c'était là qu'était Mercédès, et il lui semblait à chaque instant voir se dessiner sur le rivage sombre la forme vague et indécise d'une femme. Comment un pressentiment ne disait-il donc pas à Mercédès que son amant passait à trois cents pas d'elle ?

Une seule lumière brillait aux Catalans. En interrogeant la position de cette lumière, Dantès reconnut qu'elle éclairait la chambre de sa fiancée. Mercédès était la seule qui veillât dans toute la petite colonie. En poussant un grand cri, le jeune homme pouvait être entendu de sa fiancée. Une fausse honte le retint. Que diraient ces hommes qui le gardaient, en l'entendant crier comme un insensé ? Il resta donc muet et les yeux fixés sur cette lumière. Pendant ce temps, la barque continuait son chemin ; mais le prisonnier ne pensait point à la barque, il pensait à Mercédès. Un accident de terrain fit disparaître la lumière. Dantès se retourna et s'aperçut que la barque gagnait le large. Pendant qu'il regardait, absorbé dans sa propre pensée, on avait substitué les voiles aux rames, et la barque s'avancait maintenant poussée par le vent. Malgré la répugnance qu'éprouvait Dantès à adresser au gendarme de nouvelles questions, il se rapprocha de lui, et lui prenant la main :

— Camarade, lui dit-il, au nom de votre con-

science et de par votre qualité de soldat, je vous adjure d'avoir pitié de moi et de me répondre. Je suis le capitaine Dantès, bon et loyal Français, quoique accusé de je ne sais quelle trahison; où me menez-vous? dites-le, et, foi de marin, je me rangerai à mon devoir et me résignerai à mon sort.

Le gendarme se gratta l'oreille, regarda son camarade. Celui-ci fit un mouvement qui voulait dire à peu près : « Il me semble qu'au point où nous en sommes il n'y a pas d'inconvénient, » et le gendarme se retourna vers Dantès :

— Vous êtes Marseillais et marin, dit-il, et vous demandez où nous allons?

— Oui, car, sur mon honneur je l'ignore.

— Ne vous en doutez-vous pas?

— Aucunement.

— Ce n'est pas possible !...

— Je vous le jure sur ce que j'ai de plus sacré au monde. Répondez-moi donc, de grâce !

— Mais la consigne?

— La consigne ne vous défend pas de m'apprendre ce que je saurai dans dix minutes, dans une demi-heure, dans une heure peut-être; seulement vous m'épargnez d'ici là des siècles d'incertitude. Je vous le demande comme si vous étiez mon ami. Regardez, je ne veux ni me révolter, ni fuir, d'ailleurs je ne le puis. Où allons-nous?

— A moins que vous n'ayez un bandeau sur les yeux, ou que vous ne soyez jamais sorti du port de

Marseille, vous devez cependant deviner où vous allez ?

— Non.

— Regardez autour de vous, alors.

Dantès se leva, jeta naturellement les yeux vers le point où paraissait se diriger le bateau, et à cent toises devant lui il vit s'élever la roche noire et ardue sur laquelle monte comme une superfétation du silex le sombre château d'If. Cette forme étrange, cette prison autour de laquelle règne une si profonde terreur, cette forteresse qui fait vivre depuis trois cents ans Marseille de ses lugubres traditions, apparaissant ainsi tout à coup à Dantès qui ne songait point à elle, lui fit l'effet que fait au condamné à mort l'aspect de l'échafaud.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, le château d'If ! et qu'allons-nous faire là ? (Le gendarme sourit.) Mais on ne me mène pas là pour y être emprisonné ? continua Dantès. Le château d'If est une prison d'État, destinée seulement aux grands coupables politiques. Je n'ai commis aucun crime. Est-ce qu'il y a des juges d'instruction, des magistrats quelconques au château d'If ?

— Il n'y a, je le suppose, dit le gendarme, qu'un gouverneur, des geôliers, une garnison et de bons murs. Allons, allons, l'ami, ne faites pas si fort l'étonné, car, en vérité, vous me feriez croire que vous reconnaissez ma complaisance en vous moquant de moi.

Dantès serra la main du gendarme à la lui briser.

— Vous prétendez donc, dit-il, que l'on me conduit au château d'If pour m'y emprisonner?

— C'est probable, dit le gendarme; mais, en tout cas, camarade, il est inutile de me serrer si fort.

— Sans autre information, sans autre formalité? demanda le jeune homme.

— Les formalités sont remplies, l'information est faite.

— Ainsi, malgré la promesse de M. Villefort...

— Je ne sais si M. Villefort vous a fait une promesse, dit le gendarme; mais ce que je sais, c'est que nous allons au château d'If. Eh bien! que faites-vous donc? holà, camarades, à moi!

Par un mouvement prompt comme l'éclair et qui cependant avait été prévenu par l'œil exercé du gendarme, Dantès avait voulu s'élancer à la mer, mais quatre poignets vigoureux le retinrent au moment où ses pieds quittaient le plancher du bateau. Il retomba au fond de la barque en hurlant de rage.

— Bon! s'écria le gendarme en lui mettant le genou sur la poitrine, bon! voilà comme vous tenez votre parole de marin! Fiez-vous donc aux gens doucereux! Eh bien, maintenant, mon cher ami, faites un mouvement, un seul, et je vous loge une balle dans la tête. J'ai manqué à ma première con-

signe , mais je vous en réponds , je ne manquerai pas à la seconde.

Et il abaissa effectivement sa carabine vers Dantès qui sentit s'appuyer comme un anneau de glace le bout du canon contre sa tempe.

Un instant il eut l'idée de faire ce mouvement défendu , et d'en finir ainsi violemment avec le malheur inattendu qui s'était abattu sur lui et l'avait pris tout à coup dans ses serres de vautour ; mais justement parce que ce malheur était inattendu , Dantès songea qu'il ne pouvait être durable ; puis les promesses de M. de Villefort lui revinrent à l'esprit ; puis , s'il faut le dire enfin , cette mort au fond d'un bateau , venant de la main d'un gendarme , lui apparut laide et nue. Il retomba donc sur le plancher de la barque en poussant un hurlement de rage et en se rongant les mains avec fureur. Presque au même instant , un choc violent ébranla le canot , un des bateliers sauta sur le roc que la proue de la petite barque venait de toucher , une corde grinça en se déroulant autour d'une poulie , et Dantès comprit qu'on était arrivé et qu'on amarrait l'esquif. En effet , ses gardiens , qui le tenaient à la fois par les bras et par le collet de son habit , le forcèrent de se relever , le contraignirent à descendre à terre , et le transportèrent vers les degrés qui montent à la porte de la citadelle , tandis que l'exempt , armé d'un mousqueton à baïonnette , le suivait par derrière.

Dantès, au reste, ne fit point une résistance inutile ; sa lenteur venait plutôt d'inertie que d'opposition. Il était étourdi et chancelant comme un homme ivre. Il vit de nouveau des soldats qui s'échelonnaient sur le talus rapide, il sentit des escaliers qui le forçaient de lever les pieds, il s'aperçut qu'il passait sous une porte, et que cette porte se refermait derrière lui ; mais tout cela machinalement, comme à travers un brouillard, sans rien distinguer de positif. Il ne voyait même plus la mer, cette immense douleur des prisonniers qui regardent l'espace avec le sentiment terrible qu'ils sont impuissants à le franchir. Il y eut une halte d'un moment, pendant laquelle il essaya de recueillir ses esprits. Il regarda autour de lui ; il était dans une cour carrée formée par quatre hautes murailles ; on entendait le pas lent et régulier des sentinelles, et chaque fois qu'elles passaient devant deux ou trois reflets que projetait sur les murailles la lueur de deux ou trois lumières qui brillaient dans l'intérieur du château, on voyait scintiller le canon de leurs fusils.

On attendit là dix minutes à peu près. Certains que Dantès ne pouvait plus fuir, les gendarmes l'avaient lâché ; on semblait attendre des ordres : ces ordres arrivèrent.

- Où est le prisonnier ? demanda une voix.
- Le voici, répondirent les gendarmes.
- Qu'il me suive ; je vais le conduire à son logement.

— Allez ! dirent les gendarmes en poussant Dantès.

Le prisonnier suivit son guide qui le conduisit effectivement dans une salle presque souterraine, dont les murailles nues et suantes semblaient imprégnées d'une vapeur de larmes. Une espèce de lampion, posé sur un escabeau, et dont la mèche nageait dans une graisse fétide, illuminait les parois lustrées de cet affreux séjour, et montrait à Dantès son conducteur, espèce de geôlier subalterne, mal vêtu et de basse mine.

— Voici votre chambre pour cette nuit, dit-il. Il est tard et M. le gouverneur est couché; demain, quand il se réveillera et qu'il aura pris connaissance des ordres qui vous concernent, peut-être vous changera-t-il de domicile. En attendant, voici du pain. Il y a de l'eau dans cette cruche, de la paille là-bas dans le coin; c'est tout ce qu'un prisonnier peut désirer. Bonsoir.

Et avant que Dantès eût songé à ouvrir la bouche pour lui répondre, avant qu'il eût remarqué où le geôlier posait ce pain, avant qu'il se fût rendu compte de l'endroit où gisait cette cruche, avant qu'il eût tourné les yeux vers le coin où l'attendait cette paille destinée à lui servir de lit, le geôlier avait pris le lampion, et, refermant la porte, enlevé au prisonnier ce reflet blafard qui lui avait montré, comme à la lueur d'un éclair, les murs ruisselants de sa prison. Alors il se trouva seul dans les té-

nèbres et dans le silence, aussi muet et aussi sombre que ces voûtes dont il sentait le froid glacial s'abaisser sur son front brûlant. Quand les premiers rayons du jour eurent ramené un peu de clarté dans cet antre, le geôlier revint avec ordre de laisser le prisonnier où il était. Dantès n'avait point changé de place, une main de fer semblait l'avoir cloué à l'endroit même où la veille il s'était arrêté ; seulement son œil profond se cachait sous une enflure causée par la vapeur humide de ses larmes, il était immobile et regardait la terre. Il avait ainsi passé toute la nuit, debout et sans dormir un seul instant. Le geôlier s'approcha de lui, tourna autour de lui, mais Dantès ne parut pas le voir. Il lui frappa sur l'épaule, Dantès tressaillit et secoua la tête.

— N'avez-vous donc pas dormi ? demanda le geôlier.

— Je ne sais pas, répondit Dantès.

Le geôlier le regarda avec étonnement.

— N'avez-vous pas faim ? continua-t-il.

— Je ne sais pas, répondit encore Dantès.

— Voulez-vous quelque chose ?

— Je voudrais voir le gouverneur.

Le geôlier haussa les épaules et sortit. Dantès le suivit des yeux, tendit les mains vers la porte entr'ouverte ; mais la porte se referma. Alors sa poitrine sembla se déchirer dans un long sanglot. Les larmes, qui gonflaient sa paupière, jaillirent comme

deux ruisseaux ; il se précipita le front contre terre , et pria longtemps , repassant dans son esprit toute sa vie passée , et se demandant à lui-même quel crime il avait commis dans cette vie si jeune encore , qui méritât une si cruelle punition. La journée s'écoula ainsi ; à peine s'il mangea quelques bouchées de pain et but quelques gouttes d'eau. Tantôt il restait assis et absorbé dans ses pensées , tantôt il tournait tout autour de sa prison , comme fait un animal sauvage enfermé dans une cage de fer.

Une pensée surtout le faisait bondir ; c'est que pendant cette traversée où , dans son ignorance du lieu où on le conduisait , il était resté si calme et si tranquille , il aurait pu dix fois se jeter à la mer , et , une fois dans l'eau , grâce à son habileté à nager , grâce à cette habitude qui faisait de lui un des plus habiles plongeurs de Marseille , disparaître sous l'eau , échapper à ses gardiens , gagner la côte , fuir , se cacher dans quelque crique déserte , attendre un bâtiment genevois ou catalan , gagner l'Italie et l'Espagne , et de là écrire à Mercédès de venir le rejoindre. Quant à sa vie , dans aucune contrée il n'en était inquiet ; partout les bons marins sont rares : il parlait l'italien comme un Toscan , l'espagnol comme un enfant de la Vieille-Castille. Il eût vécu libre , heureux avec Mercédès , avec son père , car son père fut venu le rejoindre ; tandis qu'il était prisonnier , enfermé au château d'If , dans cette in-

franchissable prison, ne sachant pas ce que devenait son père, ce que devenait Mercédès, et tout cela parce qu'il avait cru à la parole de Vil'efort. C'était à en devenir fou. Aussi Dantès se roulait-il furieux sur la paille fratche que lui avait apportée son geôlier. Le lendemain, à la même heure, le geôlier rentra.

— Eh bien ! lui demanda le geôlier, êtes-vous plus raisonnable aujourd'hui qu'hier ?

Dantès ne répondit point.

— Voyons donc, dit celui-ci, un peu de courage !... Désirez-vous quelque chose qui soit à ma disposition ? dites.

— Je désire parler au gouverneur.

— Eh ! dit le geôlier avec impatience, je vous ai déjà dit que c'était impossible...

— Pourquoi est-ce impossible ?

— Parce que, par les règlements de la prison, il n'est point permis à un prisonnier de le demander.

— Et qu'y a-t-il de permis ici ? demanda Dantès.

— Une meilleure nourriture, en payant ; la promenade et quelquefois des livres.

— Je n'ai pas besoin de livres, je n'ai aucune envie de me promener, et je trouve ma nourriture bonne ; ainsi je ne veux qu'une chose, voir le gouverneur...

— Si vous m'ennuyez à me répéter toujours la même chose, dit le geôlier, je ne vous apporterai plus à manger.

— Eh bien ! dit Dantès, si tu ne m'apportes plus à manger, je mourrai de faim, voilà tout.

L'accent avec lequel Dantès prononça ces mots prouva au geôlier que son prisonnier serait heureux de mourir. Aussi comme tout prisonnier, de compte fait, rapporte dix sous à peu près par jour à son geôlier, celui de Dantès envisagea le déficit qui résulterait pour lui de sa mort et reprit d'un ton plus adouci :

— Écoutez, ce que vous désirez là est impossible, ne le demandez donc pas davantage, car il est sans exemple que sur sa demande le gouverneur soit venu dans la chambre d'un prisonnier ; seulement soyez bien sage, on vous permettra la promenade, et il est possible qu'un jour, pendant que vous vous promènerez, le gouverneur passera ; alors vous l'interrogerez, et s'il veut vous répondre, cela le regarde.

— Mais, dit Dantès, combien de temps puis-je attendre ainsi sans que ce hasard se présente ?

— Dame ! dit le geôlier, un mois, trois mois, six mois, un an peut-être.

— C'est trop long, dit Dantès, je veux le voir tout de suite.

— Ah ! dit le geôlier, ne vous absorbez pas ainsi dans un seul désir impossible, ou avant quinze jours vous serez fou.

— Ah ! tu crois ? dit Dantès.

— Oui, fou, c'est toujours ainsi que commence

la folie. Nous en avons un exemple ici. C'est en offrant sans cesse un million au gouverneur, si on voulait le mettre en liberté, que le cerveau de l'abbé qui habitait cette chambre avant vous s'est détriqué.

— Et combien y a-t-il qu'il a quitté cette chambre ?

— Deux ans.

— On l'a mis en liberté ?

— Non, on l'a mis au cachot.

— Écoute, dit Dantès, je ne suis pas un abbé, je ne suis pas fou, peut-être le deviendrai-je, mais malheureusement à cette heure j'ai encore tout mon bon sens ; je vais te faire une autre proposition.

— Laquelle ?

— Je ne t'offrirai pas un million, moi, car je ne pourrais pas te le donner, mais je t'offrirai cent écus si tu veux, la première fois que tu iras à Marseille, descendre jusqu'aux Catalans et remettre une lettre à une jeune fille qu'on appelle Mercédès, pas même une lettre, deux lignes seulement.

— Si je portais ces deux lignes et que je fusse découvert, je perdrais ma place qui est de mille livres par an, sans compter les bénéfices et la nourriture. Vous voyez donc que je serais un grand imbécile de risquer de perdre mille livres pour en gagner trois cents.

— Eh bien, dit Dantès, écoute et retiens bien ceci : si tu refuses de prévenir le gouverneur que je désire lui parler, si tu refuses de porter deux lignes à

Mercédès, ou tout au moins de la prévenir que je suis ici, un jour je t'attendrai, caché derrière ma porte, et, au moment où tu entreras, je te briserai la tête avec cet escabeau.

— Des menaces ! s'écria le geôlier, en faisant un pas en arrière et en se mettant sur la défensive. Décidément la tête vous tourne, l'abbé a commencé comme vous, et dans trois jours vous serez fou à lier comme lui. Heureusement que l'on a des cachots au château d'If.

Dantès prit l'escabeau et le fit tourner autour de sa tête.

— C'est bien, c'est bien, dit le geôlier. Eh bien ! puisque vous le voulez absolument, on va prévenir le gouverneur.

— A la bonne heure ! dit Dantès en reposant son escabeau sur le sol et en s'asseyant dessus, la tête basse et les yeux hagards comme s'il devenait réellement insensé.

Le geôlier sortit, et un instant après rentra avec quatre soldats et un caporal.

— Par ordre du gouverneur, dit-il, descendez le prisonnier un étage au-dessous de celui-ci.

— Au cachot alors ? dit le caporal.

— Au cachot ! Il faut mettre les fous avec les fous.

Les quatre soldats s'emparèrent de Dantès qui, tombant dans une espèce d'atonie, les suivit sans résistance. On lui fit descendre quinze marches, et

on ouvrit la porte d'un cachot dans lequel il entra en murmurant :

— Il a raison , il faut mettre les fous avec les fous !

La porte se referma , et Dantès alla devant lui , les mains étendues , jusqu'à ce qu'il sentit le mur . Alors il s'assit dans un angle et resta immobile , tandis que ses yeux , s'habituant peu à peu à l'obscurité , commençaient à distinguer les objets . Le geôlier avait raison , il s'en fallait de bien peu que Dantès ne fût fou .

IX

Le soir des fiançailles.

Villefort, comme nous l'avons dit, avait repris le chemin de la place du Grand Cours, et en rentrant dans la maison de madame de Saint-Méran, il trouva les convives, qu'il avait laissés à table, passés au salon et prenant le café. Renée l'attendait avec une impatience qui était partagée par tout le reste de la société. Aussi fut-il accueilli par une exclamation générale.

— Eh bien ! trancheur de têtes, soutien de l'État, Brutus royaliste, s'écria l'un, qu'y a-t-il ? voyons.

— Sommes-nous menacés d'un nouveau régime de la terreur ? demanda l'autre.

— L'ogre de Corse serait-il sorti de sa caverne ? demanda un troisième.

— Madame la marquise, dit Villefort s'approchant de sa future belle-mère, je viens vous prier de m'excuser si je suis forcé de vous quitter ainsi... M. le marquis, pourrais-je avoir l'honneur de vous dire deux mots en particulier ?

— Ah ! mais c'est donc réellement grave ? demanda la marquise en remarquant le nuage qui obscurcissait le front de Villefort.

— Si grave, que je suis forcé de prendre congé de vous pour quelques jours. Ainsi, continua-t-il en se tournant vers Renée, voyez s'il faut que la chose soit sérieuse !

— Vous partez, monsieur ? s'écria Renée, incapable de cacher l'émotion que lui causait cette nouvelle inattendue.

— Hélas ! oui, mademoiselle ! répondit Villefort ; il le faut.

— Et où allez-vous donc ? demanda la marquise.

— C'est le secret de la justice, madame. Cependant si quelqu'un d'ici a des commissions pour Paris, j'ai un de mes amis qui partira ce soir et qui s'en chargera avec plaisir.

Tout le monde se regarda.

— Vous m'avez demandé un moment d'entretien ? dit le marquis.

— Oui , passons dans votre cabinet , s'il vous plait.

Le marquis prit le bras de Villefort et sortit avec lui.

— Eh bien ! demanda celui-ci en arrivant dans son cabinet, que se passe-t-il donc ? parlez !

— Des choses que je crois de la plus haute gravité, et qui nécessitent mon départ à l'instant même pour Paris. Maintenant, marquis, excusez l'indiscrète brutalité de la question ; avez-vous des rentes sur l'État ?

— Toute ma fortune est en inscriptions , six à sept cent mille francs à peu près.

— Eh bien ! vendez , marquis ; vendez ou vous êtes ruiné !

— Mais comment voulez-vous que je vende d'ici ?

— Vous avez un agent de change, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Donnez-moi une lettre pour lui, et qu'il vende sans perdre une minute ! sans perdre une seconde ! peut-être même arriverai-je trop tard !

— Diable ! dit le marquis , ne perdons pas de temps alors.

Et il se mit à table et écrivit une lettre à son agent de change , dans laquelle il lui ordonnait de vendre à tout prix.

— Maintenant que j'ai cette lettre , dit Villefort en la serrant soigneusement dans son portefeuille , il m'en faut une autre.

— Pour qui ?

— Pour le roi.

— Pour le roi ?

— Oui.

— Mais je n'ose prendre sur moi d'écrire ainsi à Sa Majesté.

— Aussi n'est-ce point à vous que je la demande, mais vous que je charge de la demander à M. de Servieux. Il faut qu'il me donne une lettre à l'aide de laquelle je puisse pénétrer près de Sa Majesté sans être soumis à toutes les formalités de demande d'audience qui peuvent me faire perdre un temps précieux.

— Mais n'avez-vous pas le garde des sceaux qui a ses grandes entrées aux Tuileries, et par l'intermédiaire duquel vous pouvez jour et nuit parvenir jusqu'au roi ?

— Oui, sans doute ; mais il est inutile que je partage avec un autre le mérite de la nouvelle que je porte, comprenez-vous ? Le garde des sceaux me relèguerait tout naturellement au second rang et m'enlèverait le bénéfice de mon voyage. Je ne vous dis qu'une chose, marquis, ma carrière est assurée si j'arrive le premier aux Tuileries, car j'aurai rendu au roi un service qu'il ne lui sera pas permis d'oublier.

— En ce cas, mon cher, allez faire vos paquets, moi j'appelle Servieux, et je lui fais écrire la lettre qui doit vous servir de laissez-passer.

— Bien, ne perdez pas de temps, car dans un quart d'heure il faut que je sois en chaise de poste.

— Faites arrêter votre voiture devant la porte.

— Sans aucun doute vous m'excusez auprès de la marquise, n'est-ce pas, auprès de mademoiselle de Saint-Méran que je quitte dans un pareil jour avec un bien profond regret ?

— Vous les trouverez toutes deux dans mon cabinet, et vous pourrez leur faire vos adieux.

— Merci cent fois, occupez-vous de ma lettre.

Le marquis sonna, un laquais parut.

— Dites au comte de Servieux que je l'attends, dit le marquis. Allez maintenant, continua-t-il, s'adressant à Villefort, vous êtes libre.

— Bon, je ne fais qu'aller et venir.

Et Villefort sortit tout courant ; mais à la porte il songea qu'un substitut du procureur du roi qui serait vu marchant à pas précipités risquerait de troubler le repos de toute une ville ; il reprit donc son allure ordinaire qui était toute magistrale. A sa porte il aperçut dans l'ombre comme un blanc fantôme qui l'attendait debout et immobile. C'était la belle fille catalane qui, n'ayant pas de nouvelles d'Edmond, s'était échappée à la nuit tombante du Pharo, pour venir savoir elle-même la cause de l'arrestation de son amant. A l'approche de Villefort, elle se détacha de la muraille contre laquelle elle était appuyée, et vint lui barrer le chemin. Dantès avait parlé de sa fiancée au substitut, et Mercédès

n'eut point besoin de se nommer pour que Villefort la reconnût. Il fut surpris de la beauté et de la dignité de cette femme, et lorsqu'elle lui demanda ce qu'était devenu son amant, il lui sembla que c'était lui l'accusé, et que c'était elle le juge.

— L'homme dont vous parlez, dit brusquement Villefort, est un grand coupable, et je ne puis rien pour lui, mademoiselle.

Mercédès laissa échapper un sanglot, et comme Villefort essayait de passer outre, elle l'arrêta une seconde fois.

— Mais où est-il, du moins, demanda-t-elle, que je puisse m'informer s'il est mort ou vivant ?

— Je ne sais ; il ne m'appartient plus, répondit Villefort.

Et gêné par ce regard fixe et par cette suppliante attitude, il repoussa Mercédès et rentra, refermant vivement la porte, comme pour laisser dehors cette douleur qu'on lui apportait. Mais la douleur ne se laisse pas repousser ainsi ; comme le trait mortel dont parle Virgile, l'homme blessé l'emporte avec lui. Villefort rentra, referma la porte ; mais arrivé dans son salon, les jambes lui manquèrent à son tour, il poussa un soupir qui ressemblait à un sanglot et se laissa tomber dans un fauteuil.

Alors au fond de ce cœur malade naquit le premier germe d'un ulcère mortel ; cet homme qu'il sacrifiait à son ambition, cet innocent qui payait pour son père coupable, lui apparut pâle et mena-

çant, donnant la main à sa fiancée, pâle comme lui et traînant à sa suite le remords, non pas celui qui fait bondir le malade comme les furieux de la fatalité antique, mais ce tintement sourd et douloureux qui, à de certains moments, frappe sur le cœur et le meurtrit au souvenir d'une action passée : meurtrissure dont les lancinantes douleurs creusent un mal qui va s'approfondissant toujours jusqu'à la mort. Alors il y eut dans l'âme de cet homme encore un instant d'hésitation. Déjà plusieurs fois il avait requis, et cela sans autre émotion que celle de la lutte du juge avec l'accusé, la peine de mort contre les prévenus, et le souvenir de ces prévenus, exécutés grâce à son éloquence foudroyante qui avait entraîné ou les juges ou le jury, n'avait pas même laissé un nuage sur son front, car ces prévenus étaient coupables ou du moins Villefort les croyait tels. Mais cette fois c'était bien autre chose ; cette peine de la prison perpétuelle, il venait de l'appliquer à un innocent, à un innocent qui allait être heureux, et dont il détruisait non-seulement la liberté, mais le bonheur. Cette fois il n'était plus juge, il était bourreau ! Et en songeant à cela, il sentait ce battement sourd que nous avons décrit, et qui lui était inconnu jusqu'alors, retentissant au fond de son cœur et remplissant sa poitrine de vagues appréhensions ; c'est ainsi que par une violente souffrance instinctive, est averti le blessé qui jamais n'approchera sans trembler le doigt de sa blessure

ouverte et saignante avant que sa blessure ne soit refermée.

Mais la blessure qu'avait reçue Villefort était de celles qui ne se ferment pas, ou qui ne se ferment que pour se rouvrir plus sanglantes et plus douloureuses qu'auparavant. Si dans ce moment la douce voix de Renée eût retenti à son oreille pour lui demander grâce, si la belle Mercédès fût entrée et lui eût dit : « Au nom du Dieu qui nous regarde et qui nous juge, rendez-moi mon fiancé, » oui, ce front à moitié plié sous la nécessité s'y fût courbé tout à fait, et de ses mains glacées il eût sans doute, au risque de tout ce qui pouvait en résulter pour lui, signé l'ordre de mettre en liberté Dantès. Mais aucune voix ne murmura dans le silence, et la porte ne s'ouvrit que pour donner entrée au valet de chambre de Villefort, qui vint lui dire que les chevaux de poste étaient à la calèche de voyage. Villefort se leva ou plutôt bondit comme un homme qui triomphe d'une lutte intérieure, courut à son secrétaire, versa dans ses poches tout l'or qui se trouvait dans un des tiroirs, tourna un instant effaré dans la chambre, la main sur son front et articulant des paroles sans suite ; puis enfin, sentant que son valet de chambre venait de lui poser son manteau sur les épaules, il sortit, s'élança en voiture et ordonna d'une voix brève de toucher rue du Grand Cours, chez M. de Saint-Méran.

Le malheureux Dantès était condamné !

Comme l'avait promis M. de Saint-Méran, Villefort trouva la marquise et Renée dans le cabinet. En apercevant Renée, le jeune homme tressaillit, car il crut qu'elle allait lui demander de nouveau la liberté de Dantès. Mais, hélas ! il faut le dire, la belle jeune fille n'était préoccupée que d'une chose, du départ de Villefort. Elle aimait Villefort ; Villefort allait partir au moment de devenir son mari ; Villefort ne pouvait dire quand il reviendrait, et Renée, au lieu de plaindre Dantès, maudit l'homme qui, par son crime, la séparait de son amant.

Que devait donc dire Mercédès ! La pauvre Mercédès avait retrouvé, au coin de la rue de la Loge, Fernand qui l'avait suivie ; elle était rentrée aux Catalans, et, mourante, désespérée, elle s'était jetée sur son lit. Devant ce lit Fernand s'était mis à genoux, et, pressant la main glacée que Mercédès ne songeait pas à retirer, il la couvrait de baisers brûlants que Mercédès ne sentait même pas. Elle passa la nuit ainsi ; la lampe s'éteignit quand il n'y eut plus d'huile ; elle ne vit pas plus l'obscurité qu'elle n'avait vu la lumière, et le jour revint sans qu'elle vît le jour. La douleur avait mis devant ses yeux un bandeau qui ne lui laissait voir qu'Edmond.

— Ah ! vous êtes là ? dit-elle enfin en se retournant du côté de Fernand.

— Depuis hier je ne vous ai pas quittée, répondit Fernand avec un soupir douloureux.

Quant à M. Morrel, il ne s'était pas tenu pour

battu. Il avait appris qu'à la suite de son interrogatoire, Dantès avait été conduit à la prison ; il avait alors couru chez tous ses amis. Il s'était présenté chez les personnes de Marseille qui pouvaient avoir de l'influence ; mais déjà le bruit s'était répandu que le jeune homme avait été arrêté sous la prévention d'être un agent bonapartiste ; et comme , à cette époque, les plus hasardeux regardaient comme un rêve insensé toute tentative de Napoléon pour remonter sur le trône, il n'avait trouvé partout que froideur, crainte et refus, et il était rentré chez lui désespéré, mais avouant cependant que la position était grave et que personne n'y pouvait rien.

De son côté, Caderousse était fort inquiet et fort tourmenté. Au lieu de sortir comme l'avait fait M. Morrel, au lieu d'essayer quelque chose en faveur de Dantès pour lequel d'ailleurs il ne pouvait rien, il s'était enfermé avec deux bouteilles de vin de cassis, et avait essayé de noyer son inquiétude dans l'ivresse. Mais dans l'état d'esprit où il se trouvait, c'était trop peu de deux bouteilles pour éteindre son jugement. Il était donc demeuré trop ivre pour aller chercher d'autre vin, pas assez ivre pour que l'ivresse eût éteint ses souvenirs, accoudé en face de ces deux bouteilles vides sur une table boiteuse, et voyant danser au reflet de sa chandelle à la longue mèche tous ces spectres qu'Hoffmann a semés sur ses manuscrits humides de punch comme une poussière noire et fantastique. Danglars seul n'était ni

tourmenté ni inquiet ; Danglars même était joyeux, car il s'était vengé d'un ennemi et avait assuré à bord du *Pharaon* sa place qu'il craignait de perdre. Danglars était un de ces hommes de calcul qui naissent avec une plume derrière l'oreille et un encrier à la place du cœur ; tout était pour lui dans ce monde soustraction ou multiplication , et un chiffre lui paraissait bien plus précieux qu'un homme quand ce chiffre pouvait augmenter le total que cet homme pouvait diminuer.

Danglars s'était donc couché à son heure ordinaire et dormait tranquillement.

Villefort, après avoir reçu de M. de Servieux une lettre adressée à M. le comte de Blacas , embrassé Renée sur les deux joues, baisé la main de madame de Saint-Méran, et serré celle du marquis , courait la poste sur la route d'Aix.

Le père Dantès se mourait de douleur et d'inquiétude. Quant à Edmond , nous savons ce qu'il était devenu.

X

Le petit cabinet des Tuileries.

Abandonnons Villefort sur la route de Paris, où, grâce aux triples guides qu'il paye, il brûle le chemin, et pénétrons, à travers les deux ou trois salons qui le précèdent, dans le petit cabinet des Tuileries, à la fenêtre cintrée, si bien connu pour avoir été le cabinet favori de Napoléon et de Louis XVIII, et pour être aujourd'hui celui du roi Louis-Philippe. Là, dans ce cabinet, assis devant une table de noyer qu'il avait rapportée d'Hartwell, et que, par une de ces manies familières aux grands personnages, il affectionnait tout particulièrement, le roi Louis XVIII

écoutait assez légèrement un homme de cinquante à cinquante-deux ans, aux cheveux gris, à la figure noble et sévère, tout en notant à la marge un volume d'Horace, édition de Gryphius, assez incorrecte quoique estimée, et qui prêtait beaucoup aux sagaces observations philosophiques de Sa Majesté.

— Vous dites donc, monsieur ? dit le roi.

— Que je suis on ne peut plus inquiet, sire.

— Vraiment ! auriez-vous vu en songe sept vaches grasses et sept vaches maigres ?

— Non, sire, car cela ne nous annoncerait que sept années de fertilité et sept années de disette, et, avec un roi aussi prévoyant que l'est Votre Majesté, la disette n'est pas à craindre.

— De quel autre fléau est-il donc question, mon cher Blacas ?

— Sire, je crois... j'ai tout lieu de croire, qu'un orage se forme du côté du Midi...

— Eh bien ! mon cher comte, répondit Louis XVIII, je vous crois mal renseigné, et je sais positivement, au contraire, qu'il fait très-beau temps de ce côté-là.

Tout homme d'esprit qu'il était, Louis XVIII aimait la plaisanterie facile.

— Sire, dit M. de Blacas, ne fût-ce que pour rassurer un fidèle serviteur, Votre Majesté ne pourrait-elle pas envoyer dans le Languedoc, dans la Provence et dans le Dauphiné, des hommes sûrs qui lui feraient un rapport sur l'esprit de ces trois provinces ?

— *Caninus surdis*, répondit le roi, tout en continuant d'annoter son Horace.

— Sire, répondit le courtisan en riant pour avoir l'air de comprendre l'hémistiche du poëte de Vénuse, Votre Majesté peut avoir parfaitement raison en comptant sur le bon esprit de la France, mais je crains de ne pas avoir tout à fait tort en craignant quelque tentative désespérée.

— De la part de qui ?

— De la part de Buonaparte, ou du moins de son parti.

— Mon cher Blacas, dit le roi, vous m'empêchez de travailler, avec vos terreurs.

— Sire, je voudrais pouvoir partager la sécurité de Votre Majesté.

— Attendez, mon cher comte, attendez. Je tiens une note très-heureuse sur le *Pastor quàm traheret*; attendez et vous continuerez après.

Il se fit un instant de silence, pendant lequel Louis XVIII inscrivit d'une écriture, qu'il faisait aussi menue que possible, une nouvelle note en marge de son Horace; puis, cette note inscrite :

— Continuez, mon cher duc, dit-il en se relevant de l'air satisfait d'un homme qui croit avoir eu une idée lorsqu'il a commenté l'idée d'un autre; continuez, je vous écoute.

— Sire, dit M. de Blacas, je suis forcé de vous dire que ce ne sont point de simples bruits dénués de fondement, de simples nouvelles en l'air qui

m'inquiètent ; c'est un homme bien pensant , méritant toute ma confiance, et chargé par moi de surveiller le Midi (le comte hésita en prononçant ces mots), qui arrive en poste pour me dire : « Un grand péril menace le roi ; » alors je suis accouru , sire.

— *Mala ducis avi domum*, continua Louis XVIII en annotant son Horace.

— Votre Majesté m'ordonne-t-elle de ne plus insister sur ce sujet ?

— Non, mon cher comte. Mais allongez la main, là-bas, à gauche ; vous devez trouver le rapport du ministre de la police en date d'hier... Mais, tenez, le voici lui-même... N'est-ce pas, vous dites le ministre de la police ? interrompit Louis XVIII s'adressant à l'huissier. Entrez, baron, et racontez au comte ce que vous savez de plus récent sur M. de Buonaparte. Ne nous dissimulez rien de la situation, quelque grave qu'elle soit. Voyons, l'île d'Elbe est-elle un volcan, et allons-nous en voir sortir la guerre toute flamboyante et toute hérissée, *bella, horrida bella* ?

— Votre Majesté, dit le ministre, a-t-elle bien voulu consulter le rapport d'hier ?

— Oui, oui ; mais dites au comte lui-même, qui ne peut le trouver, ce que contenait ce rapport. Détaillez-lui ce que fait l'usurpateur dans son île.

— Monsieur, dit le baron au comte, tous les bons serviteurs de Sa Majesté doivent s'applaudir des nou-

velles récentes qui nous parviennent de l'île d'Elbe. Buonaparte...

Le ministre regarda Louis XVIII, qui, occupé d'écrire une note, ne leva pas même la tête.

— Buonaparte, continua le baron, s'ennuie mortellement ; il passe des journées entières à regarder travailler ses mineurs de Porto-Longone. Il y a plus : nous sommes à peu près sûrs que dans peu de temps l'usurpateur sera fou.

— Fou ?

— Fou à lier. Sa tête s'affaiblit. Tantôt il pleure à chaudes larmes, tantôt il rit à gorge déployée ; d'autres fois il passe des heures sur le rivage à jeter des cailloux dans l'eau, et lorsque le caillou a fait cinq ou six ricochets, il paraît aussi satisfait que s'il avait gagné un autre Marengo ou un nouvel Austerlitz. Voilà, vous en conviendrez, des signes de folie.

— Ou de sagesse, M. le baron, ou de sagesse, dit Louis XVIII en riant. C'était en jetant des cailloux à la mer que se récréaient les grands capitaines de l'antiquité. Voyez Plutarque, à la *Vie de Scipion l'Africain*. Eh bien ! Blacas, qu'en pensez-vous ? dit le roi, cessant un instant de compiler le scoliaste volumineux ouvert devant lui.

— Je dis, sire, que M. le ministre de la police ou moi nous nous trompons. Mais comme il est impossible que ce soit le ministre de la police, puisqu'il a en garde le salut et l'honneur de Votre Majesté, il est probable que c'est moi qui fais erreur. Cependant,

sire, à la place de Votre Majesté, je voudrais interroger la personne dont je lui ai parlé; j'insisterai même pour que Votre Majesté lui fasse cet honneur.

— Volontiers, comte; sous vos auspices je recevrai qui vous voudrez; mais je veux le recevoir armes en main. M. le ministre, avez-vous un rapport plus récent que celui-ci? car celui-ci a déjà la date du 20 février, et nous sommes au 4 mars.

— Non, sire; mais j'en attendais un d'heure en heure. Je suis sorti depuis le matin, et peut-être pendant mon absence est-il arrivé...

— Allez à la préfecture, et s'il y en a un, apportez-le; s'il n'y en a pas... eh bien! eh bien! continua en riant Louis XVIII, faites-en un. N'est-ce pas ainsi que cela se pratique?

— Oh! sire, dit le ministre, Dieu merci, sous ce rapport, il n'est besoin de rien inventer; chaque jour encombre nos bureaux des dénonciations les plus circonstanciées, lesquelles proviennent d'une foule de pauvres hères qui espèrent un peu de reconnaissance pour les services qu'ils ne rendent pas, mais qu'ils voudraient rendre. Ils placent sur le hasard, et ils espèrent qu'un jour quelque événement inattendu donnera une espèce de réalité à leurs prédictions.

— C'est bien; allez, monsieur, dit Louis XVIII, et songez que je vous attends.

— Je ne fais qu'aller et venir, sire; dans dix minutes, je suis de retour.

— Et moi, sire, dit M. de Blacas, je vais chercher mon messenger.

— Attendez donc, dit Louis XVIII ; je voulais vous consulter sur ce passage : *Molli fugies anhelitu*. Vous savez, il s'agit du cerf qui fuit devant le loup. N'êtes-vous pas chasseur et grand louvetier ? Comment trouvez-vous, à ce double titre, le *molli anhelitu* ?

— Admirable, sire ; mais mon messenger est comme le cerf dont vous parlez, car il vient de faire deux cent vingt lieues en poste, et cela en trois jours à peine.

— C'est prendre bien de la fatigue et bien du souci, mon cher comte, quand nous avons le télégraphe qui ne met que trois ou quatre heures, et cela sans que son haleine en souffre le moins du monde.

— Ah ! sire, vous récompensez bien mal ce pauvre jeune homme qui arrive de si loin, et avec tant d'ardeur, pour donner à Votre Majesté un avis utile. Ne fût-ce que pour M. de Servieux, qui me le recommande, recevez-le bien, je vous en supplie.

— M. de Servieux, le chambellan de mon frère ?

— Lui-même.

— En effet, il est à Marseille.

— C'est de là qu'il m'écrit.

— Vous parle-t-il aussi de cette conspiration ?

— Non, mais il me recommande M. de Villefort, et me charge de l'introduire près de Votre Majesté.

— M. de Villefort ! s'écria le roi ; que ne me disiez-vous son nom tout de suite ? reprit-il en laissant percer sur son visage un commencement d'inquiétude.

— Sire, je croyais ce nom inconnu de Votre Majesté.

— Non pas, non pas, mon cher Blacas ; c'est un esprit sérieux, élevé, ambitieux surtout ; eh pardieu ! vous connaissez de nom son père, Noirtier.

— Noirtier le girondin ? Noirtier le sénateur ?

— Justement.

— Et Votre Majesté a employé le fils d'un pareil homme ?

— Mon cher comte, je vous ai dit que Villefort était ambitieux ; pour arriver, Villefort sacrifiera tout, même son père.

— Alors, sire, je dois donc le faire entrer ?

— A l'instant même, comte. Où est-il ?

— Il doit m'attendre en bas dans ma voiture.

Le comte sortit avec la vivacité d'un jeune homme ; l'ardeur de son royalisme sincère lui donnait vingt ans.

Louis XVIII resta seul, reportant les yeux sur son Horace entr'ouvert, et murmurant :

Justum et tenacem propositi virum.

M. de Blacas remonta avec la même rapidité qu'il était descendu ; mais dans l'antichambre il fut forcé

d'invoquer l'autorité du roi ; l'habit poudreux de Villefort, son costume, où rien n'était conforme à la tenue de cour, avait excité la susceptibilité du maître des cérémonies, qui fut tout étonné de trouver dans ce jeune homme la prétention de paraître ainsi vêtu devant le roi ; mais le comte leva toutes les difficultés avec un seul mot : *Ordre de Sa Majesté* ; et, malgré les observations que continua de faire le maître des cérémonies pour l'honneur du principe, Villefort fut introduit. Le roi était assis à la même place où l'avait laissé le comte. En ouvrant la porte, Villefort se trouva juste en face de lui ; le premier mouvement du jeune magistrat fut de s'arrêter.

— Entrez, M. de Villefort, dit le roi, entrez.

Villefort salua et fit quelques pas en avant, attendant que le roi l'interrogeât.

— M. de Villefort, continua Louis XVIII, voici le comte de Blacas qui prétend que vous avez quelque chose d'important à nous dire.

— Sire, M. le comte a raison, et j'espère que Votre Majesté va le reconnaître elle-même.

— D'abord, et avant toutes choses, monsieur, le mal est-il aussi grand, à votre avis, que l'on veut me le faire croire ?

— Sire, je le crois pressant ; mais, grâce à la diligence que j'ai faite, il n'est pas irréparable, j'espère.

— Parlez longuement si vous le voulez, monsieur, dit le roi, qui commençait à se laisser aller lui-même à l'émotion qui avait bouleversé le visage de

M. de Blacas , et qui altérerait la voix de Villefort. Parlez , et surtout commencez par le commencement : j'aime l'ordre en toute chose.

— Sire, dit Villefort, je ferai à Votre Majesté un rapport fidèle, mais je la prierai cependant de m'excuser si le trouble où je suis jette quelque obscurité dans mes paroles.

Un coup d'œil jeté sur le roi, après cet exorde insinuant, assura Villefort de la bienveillance de son auguste auditeur, et il continua :

— Sire, je suis arrivé le plus rapidement possible à Paris pour apprendre à Votre Majesté que j'ai découvert dans le ressort de mes fonctions , non pas un de ces complots vulgaires et sans conséquence , comme il s'en trame tous les jours dans les derniers rangs du peuple et de l'armée, mais une conspiration véritable, une tempête qui ne menace rien moins que le trône de Votre Majesté; sire, l'usurpateur arme trois vaisseaux, il médite quelque projet, insensé peut-être , mais peut-être aussi, terrible , tout insensé qu'il est. A cette heure il doit avoir quitté l'île d'Elbe pour aller où , je l'ignore , mais à coup sûr pour tenter une descente, soit à Naples, soit sur les côtes de Toscane, soit même en France. Votre Majesté n'ignore pas que le souverain de l'île d'Elbe a conservé des relations avec l'Italie et avec la France.

— Oui, monsieur, je le sais, dit le roi fort ému, et dernièrement encore on a eu avis que des réunions

bonapartistes avaient lieu rue Saint-Jacques. Mais continuez, je vous prie : comment avez-vous eu ces détails ?

— Sire, ils résultent d'un interrogatoire que j'ai fait subir à un homme de Marseille que depuis longtemps je surveillais et que j'ai fait arrêter le jour même de son départ. Cet homme, marin turbulent, et d'un bonapartisme qui m'était suspect, a été secrètement à l'île d'Elbe. Il y a vu le grand maréchal qui l'a chargé d'une mission verbale pour un bonapartiste de Paris dont je n'ai jamais pu lui faire dire le nom ; mais cette mission était de préparer les esprits à un retour (remarquez que c'est l'interrogatoire qui parle, sire), à un retour qui ne peut manquer d'être prochain.

— Et où est cet homme ? demanda Louis XVIII.

— En prison, sire.

— Et la chose vous a paru grave ?

— Si grave, sire, que cet événement m'ayant surpris au milieu d'une fête de famille, le jour même de mes fiançailles, j'ai tout quitté, fiancée et amis, tout remis à un autre temps, pour venir déposer aux pieds de Votre Majesté et les craintes dont j'étais atteint et l'assurance de mon dévouement.

— C'est vrai, dit Louis XVIII, n'y avait-il pas un projet d'union entre vous et mademoiselle de Saint-Méran ?

— La fille d'un des plus fidèles serviteurs de Votre Majesté.

— Oui, oui ; mais revenons à ce complot, M. de Villefort.

— Sire, j'ai peur que ce ne soit plus qu'un complot ; j'ai peur que ce ne soit une conspiration.

— Une conspiration dans ces temps-ci , dit Louis XVIII en souriant, est chose facile à méditer, mais plus difficile à conduire à son but , par cela même que , établi d'hier sur le trône de nos ancêtres , nous avons les yeux ouverts à la fois sur le passé , sur le présent et sur l'avenir. Depuis dix mois, mes ministres redoublent de surveillance pour que le littoral de la Méditerranée soit bien gardé. Si Buonaparte descendait à Naples, la coalition tout entière serait sur pied avant seulement qu'il fût à Piombino ; s'il descendait en Toscane, il mettrait le pied en pays ennemi ; s'il descend en France , ce sera avec une poignée d'hommes , et nous en viendrons facilement à bout , exécré comme il l'est par la population. Rassurez-vous donc, monsieur, mais ne comptez pas moins sur notre reconnaissance royale.

— Ah ! voici M. le ministre de la police , s'écria le comte de Blacas.

En ce moment parut en effet , sur le seuil de la porte, M. le ministre de la police , pâle , tremblant, et dont le regard vacillait comme s'il eût été frappé d'un éblouissement. Villefort fit un pas pour se retirer ; mais un serrement de main de M. de Blacas le retint.

XI

L'ogre de Corse.

Louis XVIII , à l'aspect de ce visage bouleversé, repoussa violemment la table devant laquelle il se trouvait.

— Qu'avez-vous donc, M. le baron ? s'écria-t-il, vous paraissez tout ému. Ce trouble, cette hésitation, ont-ils rapport à ce que disait M. de Blacas, et à ce que vient de me confirmer M. de Villefort ?

De son côté, M. de Blacas s'approchait vivement du baron, mais la terreur du courtisan empêchait de triompher l'orgueil de l'homme d'État ; en effet, en pareille circonstance , il était bien autrement

avantageux pour lui d'être humilié par le préfet de police que de l'humilier sur un pareil sujet.

— Sire..., balbutia le baron.

— Eh bien ! voyons ? dit Louis XVIII.

— Oh ! sire , quel affreux malheur ! suis-je assez à plaindre ! je ne m'en consolerais jamais...

— Monsieur , dit Louis XVIII , je vous ordonne de parler.

— Eh bien ! sire, l'usurpateur a quitté l'île d'Elbe le 26 février, et a débarqué le 1^{er} mars.

— Où cela ? en Italie ? demanda vivement le roi.

— En France, sire, dans un petit port près d'Antibes, au golfe Juan.

— L'usurpateur a débarqué en France , près d'Antibes , au golfe Juan , à deux cent cinquante lieues de Paris , le 1^{er} mars, et vous apprenez cette nouvelle aujourd'hui seulement, 4 mars!... Eh ! monsieur, ce que vous me dites là est impossible, on vous aura fait un faux rapport.

— Hélas ! sire, ce que je vous annonce n'est que trop vrai.

Louis XVIII fit un geste indicible de colère et d'effroi et se dressa tout debout comme si ce coup imprévu l'avait frappé en même temps au cœur et au visage.

— En France ! s'écria-t-il, l'usurpateur en France ! mais on ne veillait donc pas sur cet homme ? Ou, qui sait ? on était donc d'accord avec lui ?

— Oh ! sire , s'écria le comte de Blacas , ce n'est

pas un homme comme M. le ministre de la police que l'on peut accuser de trahison. Sire, nous étions tous aveugles, et le baron a partagé l'aveuglement général, voilà tout.

— Mais..., dit Villefort.

Puis s'arrêtant tout à coup :

— Ah ! pardon, pardon, sire, fit-il en s'inclinant, mon zèle m'emporte, que Votre Majesté daigne m'excuser.

— Parlez, monsieur, parlez hardiment, dit Louis XVIII ; vous seul nous avez prévenu du mal, aidez-nous à y chercher le remède.

— Sire, dit Villefort, l'usurpateur est détesté dans le Midi ; il me semble que s'il se hasarde dans le Midi, on peut facilement soulever contre lui la Provence et le Languedoc.

— Oui, sans doute, dit le ministre ; mais il s'avance par Gap et Sisteron.

— Il s'avance, il s'avance ! dit Louis XVIII, il marche donc sur Paris ?

Le ministre de la police garda un silence qui équivalait au plus complet aveu.

— Et le Dauphiné, monsieur, demanda le roi à Villefort, croyez-vous qu'on puisse le soulever comme la Provence ?

— Sire, je suis fâché de dire à Votre Majesté une vérité cruelle ; mais l'esprit du Dauphiné est loin de valoir celui de la Provence et du Languedoc ; les montagnards sont bonapartistes, sire.

— Allons , murmura Louis XVIII , il était bien renseigné. Et combien d'hommes a-t-il avec lui ?

— Sire, je ne sais, dit le ministre de la police.

— Comment ! vous ne savez ? vous avez oublié de vous informer de cette circonstance ? il est vrai qu'elle est de peu d'importance, ajouta-t-il avec un sourire écrasant.

— Sire, la dépêche portait simplement l'annonce du débarquement, et de la route prise par l'usurpateur.

— Et comment donc vous est parvenue cette dépêche ? demanda le roi.

Le ministre baissa la tête , et une vive rougeur envahit son front.

— Par le télégraphe, sire.

Louis XVIII fit un pas en avant et croisa les bras comme eût fait Napoléon.

— Ainsi, dit-il, pâissant de colère, sept armées coalisées auront renversé cet homme ; un miracle du ciel m'aura remplacé sur le trône de mes pères après vingt-cinq ans d'exil ; j'aurai pendant ces vingt-cinq ans étudié, sondé, analysé les hommes et les choses de cette France qui m'était promise, pour que, arrivé au but de tous mes vœux, une force que je tenais entre mes mains éclate et me brise !

— Sire, c'est de la fatalité, murmura le ministre, sentant qu'un pareil poids , léger pour le destin, suffisait à écraser un homme.

— Tomber ! continuait Louis XVIII, qui du premier coup d'œil avait sondé le précipice où penchait la monarchie ; tomber et apprendre sa chute par le télégraphe ! Oh ! j'aimerais mieux monter sur l'échafaud de mon frère Louis XVI que descendre ainsi l'escalier des Tuileries, chassé par le ridicule. Le ridicule, monsieur , vous ne savez pas ce que c'est en France !

— Sire ! sire ! murmura le ministre, par pitié !

— Approchez , M. de Villefort , continua le roi s'adressant au jeune homme qui, debout, immobile et en arrière , considérait la marche de cette conversation, où flottait éperdu le destin d'un royaume ; approchez, et dites à monsieur qu'on pouvait savoir d'avance tout ce qu'il n'a pas su.

— Sire, il était matériellement impossible de deviner des projets que cet homme cachait à tout le monde, balbutia le ministre.

— Matériellement impossible ! Oui, voilà un grand mot , monsieur ; malheureusement, il en est des grands mots comme des grands hommes ; je les ai mesurés. Matériellement impossible ! à un ministre qui a une administration, des bureaux, des agents, et quinze cent mille francs de fonds secrets, de savoir ce qui se passe à soixante lieues des côtes de France ! Eh bien ! tenez, voici monsieur qui n'avait aucune de ces ressources à sa disposition , voici monsieur, simple magistrat, qui en savait plus que vous avec toute votre police , et qui eût sauvé ma

couronne, s'il eût eu, comme vous, le droit de diriger un télégraphe.

Le regard du ministre de la police se tourna avec une expression de profond dépit sur Villefort, qui inclina la tête avec la modestie du triomphe.

— Je ne dis pas cela pour vous, mon cher Blacas, continua Louis XVIII ; car si vous n'avez rien découvert, vous, au moins avez-vous eu le bon esprit de persévérer dans votre soupçon. Un autre que vous eût peut-être considéré la révélation de M. de Villefort comme insignifiante ou bien encore suggérée par une ambition vénale, et eût attendu que les signes du télégraphe!...

Ces mots faisaient allusion à ceux que le ministre de la police avait prononcés avec tant de confiance une heure auparavant. Villefort comprit le jeu du roi. Un autre peut-être se serait laissé emporter à l'ivresse de la louange ; mais il craignit de se faire un ennemi mortel du ministre de la police, bien qu'il sentît que celui-ci était irrévocablement perdu. En effet, le ministre, qui n'avait pas, dans la plénitude de sa puissance, su deviner le secret de Napoléon, pouvait, dans les convulsions de son agonie, pénétrer celui de Villefort. Il ne lui fallait pour cela qu'interroger Dantès. Il vint donc en aide au ministre au lieu de l'accabler.

— Sire, dit Villefort, la rapidité de l'événement doit prouver à Votre Majesté que Dieu seul pouvait l'empêcher en soulevant une tempête. Ce que Votre

Majesté croit de ma part l'effet d'une profonde perspicacité, est dû purement et simplement au hasard. J'ai profité de ce hasard en serviteur dévoué, voilà tout. Ne m'accordez pas plus que je ne mérite, sire, pour ne revenir jamais sur la première idée que vous aurez conçue de moi.

Le ministre de la police remercia le jeune homme par un regard éloquent, et Villefort comprit qu'il avait réussi dans son projet, c'est-à-dire que, sans rien perdre de la reconnaissance du roi, il venait de se faire un ami sur lequel, le cas échéant, il pouvait compter.

— C'est bien, dit le roi, et maintenant, messieurs, continua-t-il en se retournant vers M. de Blacas et vers le ministre de la police, je n'ai plus besoin de vous, et vous pouvez vous retirer; ce qui reste à faire est du ressort du ministre de la guerre.

— Heureusement, sire, dit M. de Blacas, que nous pouvons compter sur l'armée; Votre Majesté sait combien tous les rapports nous la peignent dévouée à votre gouvernement.

— Ne me parlez pas de rapports maintenant, comte, je sais la confiance que l'on peut avoir en eux. Eh! mais, à propos de rapports, M. le baron, qu'avez-vous appris de nouveau sur l'affaire de la rue Saint-Jacques?

— Sur l'affaire de la rue Saint-Jacques! s'écria Villefort, ne pouvant retenir une exclamation.

Mais s'arrêtant tout à coup :

— Pardon, sire, dit-il, mon dévouement à Votre Majesté me fait sans cesse oublier, non le respect que j'ai pour elle, ce respect est trop profondément gravé dans mon cœur, mais les règles de l'étiquette.

— Dites et faites, monsieur, reprit Louis XVIII ; vous avez acquis aujourd'hui le droit d'interroger.

— Sire, répondit le ministre de la police, je venais justement aujourd'hui donner à Votre Majesté les nouveaux renseignements que j'avais recueillis sur cet événement, lorsque l'attention de Votre Majesté a été détournée par la terrible catastrophe du golfe Juan. Maintenant ces renseignements n'auraient plus aucun intérêt pour le roi.

— Au contraire, monsieur, au contraire, dit Louis XVIII. Cette affaire me semble avoir un rapport direct avec celle qui nous occupe, et la mort du général d'Épinay va peut-être nous mettre sur la voie d'un grand complot intérieur.

A ce mot du général d'Épinay, Villefort frissonna.

— En effet, sire, reprit le ministre de la police, tout porterait à croire que cette mort est le résultat non pas d'un suicide, comme on l'avait cru d'abord, mais d'un assassinat. Le général d'Épinay sortait, à ce qu'il paratt, d'un club bonapartiste lorsqu'il a disparu. Un homme inconnu était venu le chercher le matin même, et lui avait donné rendez-vous rue Saint-Jacques. Malheureusement le valet de cham-

bre du général, qui le coiffait au moment où cet inconnu a été introduit dans le cabinet, a bien entendu qu'il désignait la rue Saint-Jacques, mais n'a pas retenu le numéro.

A mesure que le ministre de la police donnait au roi Louis XVIII ces renseignements, Villefort, qui semblait suspendu à ses lèvres, rougissait et pâlisait. Le roi se retourna de son côté.

— N'est-ce pas votre avis comme c'est le mien, M. de Villefort, que le général d'Épinay, que l'on pouvait croire attaché à l'usurpateur, mais qui réellement était tout entier à moi, a péri victime d'un guet-apens bonapartiste ?

— C'est probable, sire, répondit Villefort ; mais ne sait-on rien de plus ?

— On est sur les traces de l'homme qui avait donné le rendez-vous.

— On est sur ses traces ? répéta Villefort.

— Oui, le domestique a donné son signalement ; c'est un homme de cinquante à cinquante-deux ans, brun, avec des yeux noirs couverts d'épais sourcils et portant des favoris ; il était vêtu d'une redingote bleue, boutonnée, et portait à sa boutonnière une rosette d'officier de la Légion d'honneur. Hier on a suivi un individu dont le signalement répond exactement à celui que je viens de dire, et on l'a perdu au coin de la rue de la Jussienne et de la rue Coq-Héron.

Villefort s'était appuyé au dossier d'un fauteuil ;

car, à mesure que le ministre de la police parlait, il sentait ses jambes se dérober sous lui ; mais lorsqu'il vit que l'inconnu avait échappé aux recherches de l'agent qui le suivait, il respira.

— Vous chercherez cet homme, monsieur, dit le roi au ministre de la police ; car si, comme tout me porte à le croire, le général d'Épinay, qui nous eût été si utile en ce moment, a été victime d'un meurtre, bonapartistes ou non, je veux que ses assassins soient cruellement punis.

Villefort eut besoin de tout son sang-froid pour ne point trahir la terreur que lui inspirait cette recommandation du roi.

— Chose étrange, continua Louis XVIII avec un mouvement d'humeur, la police croit avoir tout dit lorsqu'elle a dit : « Un meurtre a été commis ; » et tout fait lorsqu'elle a ajouté : « On est sur la trace des coupables. »

— Sire, Votre Majesté, sur ce point du moins, sera satisfaite, je l'espère.

— C'est bien, nous verrons. Je ne vous retiens pas plus longtemps, baron. M. de Villefort, vous devez être fatigué de ce long voyage, allez vous reposer. Vous êtes sans doute descendu chez votre père ?

Un éblouissement passa sur les yeux de Villefort.

— Non, sire, dit-il, je suis descendu hôtel de Madrid, rue de Tournon.

— Mais vous avez vu M. Noirtier ?

— Sire, je me suis fait conduire tout d'abord chez M. le comte de Blacas.

— Mais vous le verrez du moins ?

— Je ne le pense pas, sire.

— Ah ! c'est juste, dit Louis XVIII en souriant, de manière à prouver que toutes ces questions répétées n'avaient pas été faites sans intention. J'oubliais que vous êtes en froid avec M. Noirtier, et que c'est un nouveau sacrifice fait à la cause royale et dont il faut que je vous dédommage.

— Sire, la bonté que me témoigne Votre Majesté est une récompense qui dépasse de si loin toutes mes ambitions que je n'ai rien à demander de plus au roi.

— N'importe, monsieur, et nous ne vous oublierons pas, soyez tranquille. En attendant (le roi détacha la croix de la Légion d'honneur qu'il portait d'ordinaire sur son habit bleu près de la croix de Saint-Louis, et la donna à Villefort), en attendant, dit-il, prenez toujours cette croix.

— Sire, dit Villefort, Votre Majesté se trompe, cette croix est celle d'officier.

— Ma foi, monsieur, dit Louis XVIII, prenez-la telle qu'elle est, je n'ai pas le temps d'en faire demander une autre. Blacas, vous veillerez à ce que le brevet soit délivré à M. de Villefort.

Les yeux de Villefort se mouillèrent d'une larme d'orgueilleuse joie; il prit la croix et la baisa.

— Et maintenant, demanda-t-il, quels sont les

ordres que me fait l'honneur de me donner Votre Majesté ?

— Prenez le repos qui vous est nécessaire, et songez que, sans force à Paris pour me servir, vous pouvez m'être à Marseille de la plus grande utilité.

— Sire, répondit Villefort en s'inclinant, dans une heure j'aurai quitté Paris.

— Allez, monsieur, dit le roi, et si je vous oubliais (la mémoire des rois est courte), ne craignez pas de vous rappeler à mon souvenir... M. le baron, donnez l'ordre qu'on aille chercher le ministre de la guerre. Blacas, restez.

— Ah ! monsieur, dit le ministre de la police à Villefort en sortant des Tuileries, vous entrez par la bonne porte et votre fortune est faite !

— Sera-t-elle longue ? murmura Villefort en saluant le ministre, dont la carrière était finie, et en cherchant des yeux une voiture pour rentrer chez lui.

Un fiacre passait sur le quai, Villefort se jeta dans le fond de la voiture, se laissant aller à ses rêves d'ambition. Dix minutes après, Villefort était rentré chez lui. Il commanda ses chevaux pour dans deux heures, et ordonna qu'on lui servît à déjeuner. Il allait se mettre à table lorsque le timbre de la sonnette retentit sous une main franche et ferme. Le valet de chambre alla ouvrir, et Villefort entendit une voix qui prononçait son nom.

— Qui peut déjà savoir que je suis ici ? demanda le jeune homme.

En ce moment le valet de chambre entra.

— Eh bien ! dit Villefort, qu'y a-t-il donc ? qui a sonné ? qui me demande ?

— Un étranger qui ne veut pas dire son nom.

— Et quelle apparence a cet étranger ?

— Mais, monsieur, c'est un homme d'une cinquantaine d'années.

— Petit ? grand ?

— De la taille de monsieur à peu près, brun, très-brun, des cheveux noirs, des yeux noirs, des sourcils noirs et des favoris noirs.

— Et vêtu, demanda vivement Villefort, vêtu de quelle façon ?

— D'une grande lévite bleue boutonnée du haut en bas, décoré de la Légion d'honneur.

— C'est lui ! murmura Villefort en pâlisant.

— Eh pardieu ! dit en paraissant sur la porte l'individu dont nous avons déjà donné le signalement, voilà bien des façons ! Est-ce l'habitude à Marseille que les fils fassent faire antichambre à leur père ?

— Mon père ! s'écria Villefort. Je ne m'étais donc pas trompé, et je me doutais que c'était vous.

— Alors si tu te doutais que c'était moi, reprit le nouveau venu en posant sa canne dans un coin et son chapeau sur une chaise, permets-moi de te dire,

mon cher Gérard, que ce n'est guère aimable à toi de me faire attendre ainsi.

— Laissez-nous, Germain, dit Villefort.

Le domestique sortit en donnant des marques visibles d'étonnement.

XII

Le père et le fils.

M. Noirtier, car c'était en effet lui-même qui venait d'entrer, suivit des yeux le domestique jusqu'à ce qu'il eût refermé la porte ; puis , craignant sans doute qu'il n'écoutât dans l'antichambre , il alla la rouvrir derrière lui : la précaution n'était pas inutile, et la rapidité avec laquelle maître Germain se retira prouva qu'il n'était point exempt du péché qui perdit nos premiers pères. M. Noirtier prit alors la peine d'aller fermer lui-même la porte de l'antichambre, revint fermer celle de la chambre à coucher, et tendant la main à Villefort, qui avait

— Et comment cela ?

— Par une lettre qui vous était adressée de l'île d'Elbe et que j'ai surprise dans le portefeuille du messager. Si cette lettre était tombée entre les mains d'un autre, à cette heure, mon père, vous seriez fusillé peut-être.

Le père de Villefort se mit à rire.

— Allons, allons, dit-il, il paraît que la restauration a appris de l'empire la façon d'expédier promptement les affaires... Fusillé ! mon cher, comme vous y allez ! Et cette lettre, où est-elle ? Je vous connais trop pour craindre que vous l'ayez laissée traîner.

— Je l'ai brûlée, de peur qu'il n'en restât un seul fragment ; car cette lettre c'était votre condamnation.

— Et la perte de votre avenir, répondit froidement Noirtier. Oui, je comprends cela ; mais je n'ai rien à craindre, puisque vous me protégez.

— Je fais mieux que cela, monsieur, je vous sauve.

— Ah diable ! ceci devient plus dramatique : expliquez-vous.

— Monsieur, j'en reviens à ce club de la rue Saint-Jacques.

— Il paraît que ce club tient au cœur de messieurs de la police ; pourquoi n'ont-ils pas mieux cherché ? Ils l'auraient trouvé.

— Ils ne l'ont pas trouvé, mais ils sont sur la trace.

— C'est le mot consacré, je le sais bien : quand la police est en défaut, elle dit qu'elle est sur la trace; et le gouvernement attend tranquillement le jour où elle vient dire, l'oreille basse, que cette trace est perdue.

— Oui, mais on a trouvé un cadavre; le général a été tué, et dans tous les pays du monde cela s'appelle un meurtre.

— Un meurtre, dites-vous? Allons donc, rien ne prouve que le général ait été victime d'un meurtre; on trouve tous les jours des gens dans la Seine, qui s'y sont jetés de désespoir ou qui s'y sont noyés ne sachant pas nager.

— Mon père, vous savez très-bien que le général ne s'est pas noyé par désespoir, et qu'on ne se baigne pas dans la Seine au mois de janvier. Non ! non ! ne vous abusez pas, cette mort est bien qualifiée de meurtre.

— Et qui l'a qualifiée ainsi?

— Le roi lui-même.

— Le roi ! Je le croyais assez philosophe pour comprendre qu'il n'y a pas de meurtre en politique. En politique, mon cher, vous le savez comme moi, il n'y a pas d'hommes, mais des idées ; pas de sentiments, mais des intérêts. En politique, on ne tue pas un homme ; on supprime un obstacle, voilà tout. Voulez-vous savoir comment les choses se sont passées ? Eh bien ! moi, je vais vous le dire. On croyait pouvoir compter sur le général d'Épinay, on

nous l'avait recommandé de là-bas. L'un de nous va chez lui , l'invite à se rendre rue Saint-Jacques à une assemblée où il trouvera des amis. Il y vient, et là on lui déroule tout le plan : le départ de l'île d'Elbe , le débarquement projeté. Puis, quand il a tout écouté, tout entendu, qu'il ne reste plus rien à lui apprendre, il répond qu'il est royaliste. Alors chacun se regarde ; on lui fait faire serment ; il le fait , mais de si mauvaise grâce , vraiment , que c'était tenter Dieu que de jurer ainsi. Eh bien ! malgré cela, on a laissé le général sortir, libre, parfaitement libre. Il n'est pas rentré chez lui ; que voulez-vous ? mon cher, il est sorti de chez nous ; il se sera trompé de chemin, voilà tout. Un meurtre ! En vérité, vous me surprenez, Villefort, vous, substitut du procureur du roi , de bâtir une accusation sur de si pauvres preuves. Est-ce que jamais je me suis avisé de vous dire, à vous , quand vous exercez votre métier de royaliste et que vous faites couper la tête à l'un des miens : « Mon fils , vous avez commis un meurtre ! » Non, j'ai dit : « Très-bien ! monsieur, vous avez combattu victorieusement ; à demain la revanche. »

— Mais, mon père, prenez garde, cette revanche sera terrible quand nous la prendrons.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous comptez sur le retour de l'usurpateur ?

— Je l'avoue.

— Vous vous trompez, mon père ; il ne fera pas

dix lieues dans l'intérieur de la France sans être poursuivi, traqué, pris comme une bête fauve.

— Mon cher ami, l'empereur est en ce moment sur la route de Grenoble. Le 10 ou le 12 il sera à Lyon, et le 20 ou le 25 à Paris.

— Les populations vont se soulever...

— Pour aller au-devant de lui.

— Il n'a à sa suite que quelques hommes, et l'on enverra contre lui des armées.

— Qui lui feront escorte pour entrer dans la capitale. En vérité, mon cher Gérard, vous n'êtes encore qu'un enfant. Vous vous croyez bien informé parce qu'un télégraphe vous a dit trois ou quatre jours après le débarquement : « L'usurpateur est débarqué à Cannes avec quelques hommes ; on est à sa poursuite. » Mais où est-il ? que fait-il ? Vous n'en savez rien. On le poursuit, voilà tout ce que vous savez ; eh bien ! on le poursuivra ainsi jusqu'à Paris sans brûler une amorce.

— Grenoble et Lyon sont des villes fidèles, et qui lui opposeront une barrière infranchissable.

— Grenoble lui ouvrira ses portes avec enthousiasme ; Lyon tout entière ira au-devant de lui. Croyez-moi, nous sommes aussi bien informés que vous, et notre police vaut bien la vôtre. En voulez-vous une preuve ? C'est que vous désiriez me cacher votre voyage, et que cependant j'ai su votre arrivée une demi-heure après que vous aviez passé la barrière. Vous n'avez donné votre adresse à personne

qu'à votre postillon , eh bien ! je connais votre adresse ; et la preuve , c'est que j'arrive chez vous juste au moment où vous allez vous mettre à table. Sonnez donc et demandez un second couvert, nous dînerons ensemble.

— En effet, répondit Villefort regardant son père avec étonnement, en effet, vous me paraissez bien instruit.

— Eh ! mon Dieu ! la chose est toute simple : vous autres, qui tenez le pouvoir, vous n'avez que les moyens que donne l'argent ; nous autres, qui l'attendons, nous avons ceux que donne le dévouement.

— Le dévouement ? dit Villefort en riant.

— Oui, le dévouement ; c'est ainsi qu'on appelle en termes honnêtes l'ambition qui espère.

Et le père de Villefort étendit lui-même la main vers le cordon de la sonnette pour appeler le domestique, que n'appelait pas son fils. Villefort lui arrêta le bras.

— Attendez, mon père, dit le jeune homme ; encore un mot...

— Dites...

— Si mal faite que soit la police royaliste , elle sait cependant une chose terrible.

— Laquelle ?

— C'est le signalement de l'homme qui, le matin du jour où a disparu le général d'Épinay, s'est présenté chez lui.

— Ah ! elle sait cela , cette bonne police ? et ce signalement, quel est-il ?

— Teint brun , cheveux , favoris et yeux noirs ; redingote bleue , boutonnée jusqu'au menton ; rosette d'officier de la Légion d'honneur à la boutonnière, chapeau à larges bords et canne de jonc.

— Ah ! ah ! elle sait cela , dit Noirtier ; et pourquoi donc, en ce cas, n'a-t-elle pas mis la main sur cet homme ?

— Parce qu'elle l'a perdu hier ou avant-hier au coin de la rue Coq-Héron.

— Quand je vous disais que votre police était une sottie !

— Je n'en disconviens pas, mais d'un moment à l'autre elle peut le trouver.

— Oui , dit Noirtier en regardant insoucieusement autour de lui ; oui , si cet homme n'est pas averti ; mais il l'est , et, ajouta-t-il en souriant , il va changer de visage et de costume...

A ces mots, il se leva, mit bas sa redingote et sa cravate , alla vers une table sur laquelle étaient préparées toutes les pièces du nécessaire de toilette de son fils, prit un rasoir, se savonna le visage, et d'une main parfaitement ferme abattit ces favoris compromettants qui donnaient à la police un document si précieux. Villefort le regardait faire avec une terreur qui n'était pas exempte d'admiration. Ses favoris coupés, Noirtier donna un autre tour à ses cheveux, prit, au lieu de sa cravate noire, une

cravate de couleur qui se présentait à la surface d'une malle ouverte, endossa, au lieu de sa redingote bleue et boutonnante, une redingote de Villefort, de couleur marron et de forme évasée, essaya devant la glace le chapeau à bords retroussés du jeune homme, parut satisfait de la manière dont il lui allait, et, laissant la canne de jonc dans le coin de la cheminée où il l'avait posée, il fit siffler dans sa main nerveuse une petite badine de bambou avec laquelle l'élégant substitut donnait à sa démarche la désinvolture qui en était une des principales qualités.

— Eh bien ! dit-il, se retournant vers son fils stupéfait, lorsque cette espèce de changement à vue fut opéré ; eh bien ! crois-tu que ta police me reconnaisse maintenant ?

— Non, mon père, balbutia Villefort ; je l'espère du moins.

— Maintenant, mon cher Gérard, continua Noir-tier, je m'en rapporte à ta prudence pour faire disparaître tous les objets que je laisse à ta garde.

— Oh ! soyez tranquille, mon père, dit Villefort.

— Oui, oui, et maintenant je crois que tu as raison, et que tu pourrais bien en effet m'avoir sauvé la vie. Mais sois tranquille, je te rendrai cela prochainement.

Villefort hocha la tête.

— Tu n'es pas convaincu ?

— J'espère du moins que vous vous trompez.

— Reverras-tu le roi ?

— Peut-être.

— Veux-tu passer à ses yeux pour un prophète ?

— Les prophètes de malheur sont mal venus à la cour, mon père.

— Oui ; mais un jour ou l'autre on leur rend justice ; et suppose une seconde restauration, alors tu passeras pour un bien plus grand homme que M. de Talleyrand , dont nous lisons toutes les lettres , et qui n'écrit que des lettres.

— Enfin, que dois-je dire au roi ?

— Dis-lui ceci : « Sire , on vous trompe sur les dispositions de la France , sur l'opinion des villes , sur l'esprit de l'armée. Celui que vous appelez à Paris l'ogre de Corse, qui s'appelle encore l'usurpateur à Nevers , s'appelle déjà Bonaparte à Lyon , et l'empereur à Grenoble. Vous le croyez traqué , poursuivi, en fuite ; il marche, rapide comme l'aigle qu'il rapporte ; ses soldats , que vous croyiez mourants de faim , écrasés de fatigue , prêts à désertter , s'augmentent comme les atomes de neige autour de la boule qui se précipite. Sire , partez ; abandonnez la France à son véritable maître , à celui qui l'a conquise ; partez, sire, non pas que vous couriez quelque danger : votre adversaire est assez fort pour vous faire grâce ; mais parce qu'il est humiliant pour un petit-fils de saint Louis de devoir la vie à l'homme d'Arcole , de Marengo et d'Austerlitz ! » Dis-lui cela, Gérard ; ou plutôt, va, ne lui dis rien, dissimule ton voyage , ne te vante pas de ce que tu

es venu faire et de ce que tu as fait à Paris ; reprends la poste ; si tu as brûlé le chemin pour venir , devore l'espace pour retourner ; rentre à Marseille de nuit , pénètre chez toi par une porte de derrière , et là , reste bien doux , bien humble , bien secret , bien inoffensif surtout ; car cette fois , je te le jure , nous agirons en gens vigoureux et qui connaissent leurs ennemis. Allez , mon fils , allez , mon cher Gérard , et moyennant cette obéissance aux ordres paternels , ou , si vous l'aimez mieux , cette déférence pour les conseils d'un ami , nous vous maintiendrons dans votre place. Ce sera , ajouta Noirtier en souriant , un moyen pour vous de me sauver une seconde fois , si la bascule politique vous remet un jour en haut et moi en bas. Adieu , mon cher Gérard ; à votre prochain voyage , descendez chez moi.

Et Noirtier sortit à ces mots , avec la tranquillité qui ne l'avait pas abandonné un instant pendant la durée de cet entretien si difficile. Villefort , pâle et agité , courut à la fenêtre , entr'ouvrit le rideau , et le vit passer calme et impassible , au milieu de deux ou trois hommes de mauvaise mine , embusqués au coin des bornes et à l'angle des rues , qui étaient peut-être là pour arrêter l'homme aux favoris noirs , à la redingote bleue et au chapeau à larges bords.

Villefort demeura ainsi debout et haletant jusqu'à ce que son père eût disparu au carrefour Bussy. Alors il s'élança vers les objets abandonnés par lui ,

mit au plus profond de sa malle la cravate noire et la redingote bleue , tordit le chapeau qu'il fourra dans le bas d'une armoire, brisa la canne de jonc en trois morceaux qu'il jeta au feu, mit une casquette de voyage, appela son valet de chambre , lui interdit d'un regard les mille questions qu'il avait envie de faire , régla son compte avec l'hôtel , sauta dans sa voiture qui l'attendait tout attelée , apprit à Lyon que Bonaparte venait d'entrer à Grenoble ; et au milieu de l'agitation qui régnait tout le long de la route , arriva à Marseille en proie à toutes les transes qui entrent dans le cœur de l'homme, avec l'ambition et les premiers honneurs.

XIII

Les Cent-jours.

M. Noirtier était un bon prophète, et les choses marchèrent vite comme il l'avait dit. Chacun connaît le retour de l'île d'Elbe, retour étrange, miraculeux, qui, sans exemple dans le passé, restera probablement sans imitation dans l'avenir. Louis XVIII n'essaya que faiblement de parer ce coup si rude ; son peu de confiance dans les hommes lui ôta sa confiance dans les événements. La royauté, ou plutôt la monarchie, à peine reconstituée par lui, trembla sur sa base encore incertaine, et un seul geste de l'empereur fit crouler tout cet édifice, mé-

lange informe de vieux préjugés et d'idées nouvelles. Villefort n'eut donc de son roi qu'une reconnaissance non-seulement inutile pour le moment , mais même dangereuse, et cette croix d'officier de la Légion d'honneur , qu'il eut la prudence de ne pas montrer, quoique M. de Blacas , comme le lui avait recommandé le roi, lui en eût fait soigneusement expédier le brevet. Napoléon eût certes destitué Villefort , sans la protection de Noirtier , devenu tout-puissant à la cour des Cent-jours , et par les périls qu'il avait affrontés, et par les services qu'il avait rendus. Ainsi , comme il le lui avait promis, le Girondin de 93, et le sénateur de 1806, protégea celui qui l'avait protégé la veille. Toute la puissance de Villefort se borna donc pendant cette courte évocation de l'empire , dont au reste il fut bien vite facile de prévoir la seconde chute , à étouffer le secret que Dantès avait été sur le point de divulguer. Le procureur du roi seul fut destitué , soupçonné qu'il était de tiédeur en bonapartisme.

Cependant , à peine le pouvoir impérial fut-il rétabli, c'est-à-dire à peine l'empereur habitait-il ces Tuileries que Louis XVIII venait de quitter , et eut-il lancé les ordres nombreux et divergents de ce petit cabinet où nous avons , à la suite de Villefort, introduit nos lecteurs, et sur la table de noyer duquel il retrouva , encore tout ouverte et à moitié pleine, la tabatière de Louis XVIII , que Marseille ,

malgré l'attitude de ses magistrats , commença à sentir fermenter en elle ses brandons de guerre civile toujours mal éteints dans le Midi. Peu s'en fallut alors que les représailles n'allassent au delà des quelques charivaris dont on assiégea les royalistes enfermés chez eux , et des affronts publics dont on poursuivit ceux qui se hasardaient à sortir. Par un ravirement tout naturel, le digne armateur que nous avons désigné comme appartenant au parti populaire se trouva à son tour, en ce moment, nous ne dirons pas tout-puissant , car M. Morrel était un homme prudent et légèrement timide , comme tous ceux qui ont fait une lente et laborieuse fortune commerciale, mais en mesure, tout dépassé qu'il était par le zèle bonapartiste, qui le traitait de modéré , en mesure, dis-je , d'élever la voix pour faire entendre une réclamation. Cette réclamation, comme on le devine facilement, avait trait à Dantès.

Villefort était demeuré debout malgré la chute de son supérieur, et son mariage, en restant décidé, était cependant remis à des temps plus heureux. Si l'empereur gardait le trône, c'était une autre alliance qu'il fallait à Gérard , et son père se chargerait de la lui trouver. Si une seconde restauration ramenait Louis XVIII en France, l'influence de M. de Saint-Méran doublait ainsi que la sienne , et l'union projetée redevenait plus sortable que jamais. Le substitut du procureur du roi était donc

momentanément le premier magistrat de Marseille , lorsqu'un matin sa porte s'ouvrit, et on lui annonça M. Morrel. Un autre se fût empressé au-devant de l'armateur, et par cet empressement eût indiqué sa faiblesse. Mais Villefort était un homme supérieur qui avait, sinon la pratique, du moins l'instinct de toutes choses. Il fit faire antichambre à Morrel, comme il eût fait sous la restauration.

M. Morrel s'attendait à trouver Villefort abattu ; il le trouva comme il l'avait vu six semaines auparavant, c'est-à-dire calme, ferme et plein de cette froide politesse, la plus infranchissable de toutes les barrières, qui sépare l'homme élevé de l'homme vulgaire. Il avait pénétré dans le cabinet de Villefort, convaincu que le magistrat allait trembler à sa vue, et c'était lui tout au contraire qui se trouvait tout frissonnant et tout ému devant ce personnage interrogateur qui l'attendait le coude appuyé sur son bureau et le menton appuyé sur sa main. Il s'arrêta à la porte. Villefort le regarda comme s'il avait quelque peine à le reconnaître. Enfin, après quelques secondes d'examen et de silence, pendant lesquels le digne armateur tournait et retournait son chapeau entre ses mains :

— M. Morrel, je crois ? dit Villefort.

— Oui, monsieur, moi-même, répondit l'armateur.

— Approchez-vous donc, continua le magistrat en faisant de la main un signe protecteur, et

dites-moi à quelle circonstance je dois l'honneur de votre visite.

— Ne vous en doutez-vous point, monsieur ? demanda Morrel.

— Non , pas le moins du monde ; ce qui n'empêche pas que je ne sois tout disposé à vous être agréable, si la chose était en mon pouvoir.

— La chose dépend entièrement de vous , monsieur, dit Morrel.

— Expliquez-vous donc alors.

— Monsieur, continua l'armateur, reprenant son assurance à mesure qu'il parlait, et affermi d'ailleurs par la justice de sa cause et la netteté de sa position , vous vous rappelez que quelques jours avant qu'on n'apprit le débarquement de Sa Majesté l'empereur, j'étais venu réclamer votre indulgence pour un malheureux jeune homme, un marin , second à bord de mon brick. Il était accusé, si vous vous le rappelez , de relations avec l'île d'Elbe ; ces relations, qui étaient un crime à cette époque, sont aujourd'hui des titres de faveur. Vous serviez Louis XVIII alors et ne l'avez pas ménagé, monsieur, c'était votre devoir ; aujourd'hui vous servez Napoléon, et vous devez le protéger, c'est votre devoir encore. Je viens donc vous demander ce qu'il est devenu.

Villefort fit un violent effort sur lui-même.

— Le nom de cet homme ? demanda-t-il ; ayez la bonté de me dire son nom.

— Edmond Dantès.

Évidemment Villefort eût autant aimé, dans un duel, essayer le feu de son adversaire à vingt-cinq pas, que d'entendre prononcer ainsi ce nom à bout portant; cependant il ne sourcilla point. De cette façon, se dit en lui-même Villefort, on ne pourra point m'accuser d'avoir fait de l'arrestation de ce jeune homme une question personnelle.

— Dantès? répéta-t-il, Edmond Dantès, dites-vous?

— Oui, monsieur.

Villefort ouvrit alors un gros registre placé dans un casier voisin, recourut à une table, de la table passa à des dossiers, et se retournant vers l'armateur :

— Êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper, monsieur? lui dit-il de l'air le plus naturel.

Si Morrel eût été un homme plus fin ou mieux éclairé sur cette affaire, il eût trouvé bizarre que le substitut du procureur du roi daignât lui répondre sur ces matières complètement étrangères à son ressort, et il se fût demandé pourquoi Villefort ne le renvoyait point aux registres d'écrous, aux gouverneurs de prison, au préfet du département. Mais Morrel, cherchant en vain la crainte dans Villefort, n'y vit plus, du moment où toute crainte paraissait absente, que de la condescendance. Villefort avait rencontré juste.

— Non, monsieur, dit Morrel, je ne me trompe

pas ; d'ailleurs je connais le pauvre garçon depuis dix ans et je l'emploie depuis quatre. Je vins, vous en souvenez-vous ? il y a six semaines, vous prier d'être clément, comme je viens aujourd'hui vous prier d'être juste ; vous me reçûtes même assez mal et me répondîtes en homme mécontent. Ah ! c'est que les royalistes étaient durs aux bonapartistes en ce temps-là !

— Monsieur, répondit Villefort avec sa prestesse et son sang-froid ordinaire, j'étais royaliste alors que je croyais les Bourbons non-seulement les héritiers légitimes du trône, mais encore les élus de la nation. Mais le retour miraculeux dont nous venons d'être témoins m'a prouvé que je me trompais : le génie de Napoléon a vaincu ; le monarque légitime est le monarque aimé.

— A la bonne heure, s'écria Morrel avec sa bonne grosse franchise, vous me faites plaisir de me parler ainsi, et j'en augure bien pour le sort d'Edmond.

— Attendez donc, reprit Villefort en feuilletant un nouveau registre, j'y suis... c'est un marin, n'est-ce pas, qui épousait une Catalane ? oui, oui ; oh ! je me rappelle maintenant : la chose était très-grave.

— Comment cela ?

— Vous savez qu'en sortant de chez moi, il avait été conduit aux prisons du palais de justice ?

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, j'ai fait mon rapport à Paris ; j'ai

envoyé les papiers trouvés sur lui, c'était mon devoir, que voulez-vous... et, huit jours après son arrestation, le prisonnier fut enlevé.

— Enlevé ! s'écria Morrel ; mais qu'a-t-on pu faire du pauvre garçon ?

— Oh ! rassurez-vous , il aura été transporté à Fenestrelles, à Pignerol, aux îles Sainte-Marguerite, ce que l'on appelle dépaycé , en termes d'administration , et un beau matin vous allez le voir revenir prendre le commandement de son navire.

— Qu'il vienne quand il voudra, sa place lui sera gardée. Mais comment n'est-il pas déjà revenu ? Il me semble que le premier soin de la justice impériale eût été de mettre dehors ceux qu'avait incarcérés la justice royaliste.

— N'accusez pas, témérairement , mon cher M. Morrel, répondit Villefort ; il faut, en toutes choses , procéder légalement. L'ordre d'incarcération était venu d'en haut ; il faut que d'en haut aussi vienne l'ordre de liberté. Or Napoléon est rentré depuis quinze jours à peine ; à peine aussi les lettres d'abolition doivent-elles être expédiées.

— Mais , demanda Morrel , n'y a-t-il pas moyen de presser les formalités ? Maintenant que nous triomphons , j'ai quelque influence ; je puis obtenir mainlevée de l'arrêt.

— Il n'y a pas eu d'arrêt.

— De l'écrou alors.

— En matière politique, il n'y a pas de registre d'écrou. Parfois les gouvernements ont intérêt à faire disparaître un homme sans qu'il laisse trace de son passage; des notes d'écrou guideraient les recherches.

— C'était comme cela sous les Bourbons peut-être, mais maintenant...

— C'est comme cela dans tous les temps, mon cher M. Morrel : les gouvernements se suivent et se ressemblent. La machine pénitentiaire montée sous Louis XIV va encore aujourd'hui, à la Bastille près, qu'un accident a renversée : l'empereur a toujours été plus strict pour le règlement de ses prisons que ne l'a été le grand roi lui-même, et le nombre des incarcérés dont les registres ne gardent aucune trace est incalculable.

Tant de bienveillance eût détourné des certitudes, et Morrel n'avait pas même de soupçons.

— Mais enfin, M. de Villefort, dit-il, quel conseil me donneriez-vous qui hâtât le retour du pauvre Dantès?

— Un seul, monsieur; faites une pétition au ministre de la justice.

— Oh ! monsieur, nous savons ce que c'est que les pétitions; le ministre en reçoit deux cents par jour et n'en lit point quatre.

— Oui, reprit Villefort, mais il lira une pétition envoyée par moi, apostillée par moi, adressée directement par moi.

— Et vous vous chargeriez de faire parvenir cette pétition, monsieur ?

— Avec le plus grand plaisir. Dantès pouvait être coupable alors, mais il est innocent aujourd'hui, et il est de mon devoir de rendre la liberté à celui qu'il a été de mon devoir de faire mettre en prison.

Villefort prévenait ainsi le danger d'une enquête peu probable, mais possible, enquête qui le perdrait sans ressource.

— Mais comment écrit-on au ministre ?

— Mettez-vous là, M. Morrel, dit Villefort en cédant sa place à l'armateur, je vais vous dicter ; ne perdons pas de temps, nous n'en avons déjà que trop perdu.

— Oui, monsieur, songeons que le pauvre garçon attend, souffre et se désespère peut-être.

Villefort frissonna à l'idée de ce prisonnier le maudissant dans le silence et l'obscurité ; mais il était engagé trop avant pour reculer : Dantès devait être brisé entre les rouages de son ambition.

Villefort dicta une demande où, dans un but excellent il n'y avait pas à en douter, il exagérait le patriotisme de Dantès et les services rendus par lui à la cause bonapartiste. Dans cette demande, Dantès était devenu un des agents les plus actifs du retour de Napoléon. Il était évident qu'en voyant une pareille pièce, le ministre devait faire justice à l'instant même, si justice n'était point faite déjà. La pétition terminée, Villefort la relut à haute voix.

— C'est cela , dit-il , et maintenant reposez-vous sur moi.

— Et la pétition partira bientôt, monsieur?

— Aujourd'hui même.

— Apostillée par vous?

— La meilleure apostille que je puisse mettre , monsieur, est de certifier véritable tout ce que vous dites dans cette demande.

Et Villefort s'assit à son tour, et sur un coin de la pétition appliqua son certificat.

— Maintenant , monsieur, que faut-il faire? demanda Morrel.

— Attendre , reprit Villefort. Je réponds de tout.

Cette assurance rendit l'espoir à Morrel ; il quitta le substitut du procureur du roi enchanté de lui , et alla annoncer au vieux père de Dantès qu'il ne tarderait pas à revoir son fils. Quant à Villefort, au lieu de l'envoyer à Paris, il conserva précieusement entre ses mains cette demande qui , pour sauver Dantès dans le présent, le compromettait si effroyablement dans l'avenir, en supposant une chose que l'aspect de l'Europe et la tournure des événements permettaient déjà de supposer, c'est-à-dire une seconde restauration. Dantès demeura donc prisonnier : perdu dans les profondeurs de son cachot , il n'entendit point ce bruit formidable de la chute du trône de Louis XVIII, ni ce bruit plus épouvantable encore de l'écroulement de l'empire.

Mais Villefort, lui, avait tout suivi d'un œil

vigilant, tout écouté d'une oreille attentive. Deux fois pendant cette courte apparition impériale que l'on appela les Cent-jours, Morrel était revenu à la charge, insistant toujours pour la liberté de Dantès, et à chaque fois Villefort l'avait calmé par des promesses et des espérances. Enfin Waterloo arriva. Morrel ne reparut pas chez Villefort. L'armateur avait fait pour son jeune ami tout ce qu'il était humainement possible de faire. Essayer de nouvelles tentatives sous cette seconde restauration était se compromettre inutilement. Louis XVIII remonta sur le trône; Villefort, pour qui Marseille était plein de souvenirs devenus des remords, demanda et obtint la place de procureur du roi vacante à Toulouse. Quinze jours après son installation dans sa nouvelle résidence, il épousa mademoiselle Renée de Saint-Méran, dont le père était mieux en cour que jamais. Voilà comment Dantès, pendant les Cent-jours, et après Waterloo, demeura sous les verrous, oublié des hommes, sinon de Dieu.

Danglars comprit toute la portée du coup dont il avait frappé Dantès en voyant revenir Napoléon en France. Sa dénonciation avait touché juste, et, comme tous les hommes d'une certaine portée pour le crime et d'une moyenne intelligence pour la vie ordinaire, il appela cette coïncidence bizarre *un décret de la Providence*. Mais quand Napoléon fut de retour à Paris, et que sa voix retentit de nouveau impérieuse et puissante, Danglars eut peur. A cha-

que instant il s'attendit à voir reparaitre Dantès , Dantès sachant tout , Dantès menaçant et fort pour toutes les vengeance. Alors il manifesta à M. Morrel le désir de quitter le service de mer , et se fit recommander par lui à un négociant espagnol, chez lequel il entra comme commis d'ordre vers la fin de mars , c'est-à-dire dix ou douze jours après la rentrée de Napoléon aux Tuileries. Il partit donc pour Madrid, et l'on n'en entendit plus parler.

Fernand , lui , ne comprit rien. Dantès était absent, c'était tout ce qu'il lui fallait. Qu'était-il devenu ? il ne chercha point à le savoir. Seulement , pendant tout le répit que lui donnait son absence , il s'ingénia tantôt à abuser Mercédès sur les motifs de cette absence, tantôt à méditer des plans d'émigration et d'enlèvement. De temps en temps aussi , et c'étaient les heures sombres de sa vie, il s'asseyait sur la pointe du cap Pharo , de cet endroit où l'on distingue à la fois Marseille et le village des Catalans, regardant, triste et immobile comme un oiseau de proie, s'il ne verrait point, par l'une de ces deux routes, revenir le beau jeune homme à la démarche libre, à la tête haute , qui , pour lui aussi , était devenu le messager d'une rude vengeance. Alors le dessein de Fernand était arrêté : il cassait la tête de Dantès d'un coup de fusil , et se tuait après , se disait-il à lui-même pour colorer son assassinat. Mais Fernand s'abusait : cet homme-là ne se fût jamais tué, car il espérait toujours.

Sur ces entrefaites , et parmi tant de fluctuations douloureuses , l'empire appela un dernier ban de soldats, et tout ce qu'il y avait d'hommes en état de porter les armes s'élança hors de France à la voix retentissante de l'empereur. Fernand partit comme les autres, quittant sa cabane et Mercédès, et rongé de cette sombre et terrible pensée que derrière lui peut-être son rival allait revenir et épouser celle qu'il aimait. Quant à la jeune fille, la pitié qu'il paraissait donner à son malheur, le soin qu'il prenait d'aller au-devant de ses moindres désirs , avaient produit l'effet que produisent toujours sur les cœurs généreux les apparences du dévouement. Mercédès avait toujours aimé Fernand d'amitié; son amitié s'augmenta pour lui d'un nouveau sentiment de reconnaissance.

— Mon frère ! dit-elle en attachant le sac du conscrit sur les épaules du Catalan , mon frère ! mon seul ami ! ne vous faites pas tuer, ne me laissez pas dans ce monde où je pleure, et où je serai seule dès que vous n'y serez plus !

Ces paroles , dites au moment du départ , rendirent quelque espoir à Fernand. Si Dantès ne revenait pas, Mercédès pourrait donc un jour être à lui. Mercédès resta seule sur cette terre nue , qui ne lui avait jamais paru si aride , et avec la mer immense pour horizon. Toute baignée de pleurs comme cette folle dont on nous raconte la douloureuse histoire , on la voyait errer sans cesse autour du petit village

des Catalans, tantôt s'arrêtant sous le soleil ardent du Midi, debout, immobile, muette comme une statue et regardant Marseille; tantôt assise au bord du rivage, écoutant ce gémissement de la mer, éternel comme sa douleur, et se demandant sans cesse s'il ne valait pas mieux se pencher en avant, se laisser aller à son propre poids, ouvrir l'abtme et s'y engloutir, que de souffrir ainsi toutes ces cruelles alternatives d'une attente sans espérance. Ce ne fut pas le courage qui manqua à Mercédès pour accomplir ce projet, ce fut la religion qui lui vint en aide et qui la sauva du suicide.

Caderousse fut appelé comme Fernand; seulement, comme il avait huit ans de plus que le Catalan et qu'il était marié, il ne fit partie que du troisième ban et fut envoyé sur les côtes.

Le vieux Dantès, qui n'était plus soutenu que par l'espoir, perdit l'espoir à la chute de l'empereur. Cinq mois, jour pour jour, après avoir été séparé de son fils, et presque à la même heure qu'il avait été arrêté, il rendit le dernier soupir entre les bras de Mercédès. M. Morrel pourvut à tous les frais de son enterrement, et paya les pauvres petites dettes que le vieillard avait faites pendant sa maladie. Il y avait plus que de la bienfaisance à agir ainsi, il y avait du courage : le Midi était en feu, et secourir, même à son lit de mort, le père d'un bonapartiste aussi dangereux que Dantès, était un crime.

XIV

Le prisonnier furieux et le prisonnier fou.

Un an environ après le retour de Louis XVIII, il y eut une visite de M. l'inspecteur général des prisons. Cet inspecteur se nommait M. de Boville.

Dantès entendit rouler et grincer du fond de son cachot tous ces préparatifs, qui faisaient en haut beaucoup de fracas, mais qui en bas eussent été des bruits inappréciables pour toute autre oreille que pour celle d'un prisonnier accoutumé à écouter dans le silence de la nuit l'araignée qui tisse sa toile, et la chute périodique de la goutte d'eau qui met une heure à se former au plafond de son cachot.

Il devina qu'il se passait chez les vivants quelque chose d'inaccoutumé ; il habitait depuis si longtemps une tombe qu'il pouvait bien se regarder comme mort. En effet , l'inspecteur visitait , l'un après l'autre , chambres , cellules et cachots ; plusieurs prisonniers furent interrogés , c'étaient ceux que leur douceur ou leur stupidité recommandait à la bienveillance de l'administration ; l'inspecteur leur demanda comment ils étaient nourris , et quelles étaient les réclamations qu'ils avaient à faire. Ils répondirent unanimement que la nourriture était détestable , et qu'ils réclamaient leur liberté. L'inspecteur leur demanda alors s'ils n'avaient pas autre chose à lui dire. Ils secouèrent la tête. Quel autre bien que la liberté peuvent réclamer des prisonniers ?

M. de Boville se retourna en souriant , et dit au gouverneur :

— Je ne sais pourquoi on nous fait faire ces tournées inutiles ; qui voit une prison en voit cent , qui entend un prisonnier en entend mille. C'est toujours la même chose : mal nourris et innocents. En avez-vous d'autres.

— Oui, nous avons les prisonniers dangereux ou fous, que nous gardons au cachot.

— Voyons , dit l'inspecteur avec un air de profonde lassitude, faisons notre métier jusqu'au bout ; descendons dans les cachots.

— Attendez , dit le gouverneur, que l'on aille au

moins chercher deux hommes. Les prisonniers commettent parfois, ne fût-ce que par dégoût de la vie, et pour se faire condamner à mort, des actes de désespoir inutiles ; vous pourriez être victime de l'un de ces actes.

— Prenez donc vos précautions, dit l'inspecteur.

En effet on envoya chercher deux soldats, et l'on commença de descendre par un escalier si suant, si infect, si moisi, que rien que le passage dans un pareil endroit affectait désagréablement à la fois la vue, l'odorat et la respiration.

— Oh ! fit l'inspecteur en s'arrêtant à moitié de la descente, qui diable peut loger là ?

— Un conspirateur des plus dangereux et qui nous est particulièrement recommandé, comme un homme capable de tout.

— Il est seul ?

— Certainement.

— Depuis combien de temps est-il là ?

— Depuis un an à peu près.

— Et il a été mis dans ce cachot dès son entrée ?

— Non, monsieur, mais seulement après avoir voulu tuer le porte-clefs chargé de lui porter sa nourriture, celui-là même qui nous éclaire. N'est-il pas vrai, Antoine ?

— Il a voulu me tuer tout de même, répondit le porte-clefs.

— Ah ça ! mais c'est donc un fou que cet homme ?

il est déjà disposé à des sentiments plus doux. Voyez... la peur fait son effet sur lui; il a reculé devant les baïonnettes, or un fou ne recule devant rien; j'ai fait sur ce sujet des observations bien curieuses à Charenton.

Alors, se retournant vers le prisonnier :

— En résumé, dit-il, que demandez-vous?

— Je demande quel crime j'ai commis! Je demande que l'on me donne des juges! je demande que mon procès soit instruit! je demande enfin qu'on me fusille, si je suis coupable! mais aussi qu'on me mette en liberté, si je suis innocent!...

— Êtes-vous bien nourri? demanda l'inspecteur.

— Oui, je le crois... je n'en sais rien... mais cela importe peu! Ce qui doit importer, non-seulement à moi, malheureux prisonnier, mais encore à tous les fonctionnaires rendant la justice, mais encore au roi qui nous gouverne, c'est qu'un innocent ne soit pas victime d'une dénonciation infâme, et ne meure pas sous les verrous en maudissant ses bourreaux...

— Vous êtes bien humble aujourd'hui, dit le gouverneur; vous n'avez pas toujours été comme cela. Vous parliez tout autrement, mon cher ami, le jour où vous vouliez assommer votre gardien.

— C'est vrai, monsieur, dit Dantès, et j'en demande bien humblement pardon à cet homme, qui a toujours été bon pour moi; mais que voulez-vous! j'étais fou... j'étais furieux...

— Et vous ne l'êtes plus?

— Non, monsieur, car la captivité m'a plié, brisé, anéanti; il y a si longtemps que je suis ici...

— Si longtemps? et à quelle époque avez-vous donc été arrêté? demanda l'inspecteur.

— Le 28 février 1815, à deux heures de l'après-midi.

L'inspecteur calcula.

— Nous sommes au 30 juillet 1816. Que dites-vous donc? Il n'y a que dix-sept mois que vous êtes prisonnier.

— Que dix-sept mois! reprit Dantès. Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que dix-sept mois de prison! dix-sept années, dix-sept siècles! surtout pour un homme qui, comme moi, touchait au bonheur; pour un homme qui, comme moi, allait épouser une femme aimée; pour un homme qui voyait s'ouvrir devant lui une carrière honorable, et à qui tout manque à l'instant; qui, du milieu du jour le plus beau, tombe dans la nuit la plus profonde; qui voit sa carrière détruite; qui ne sait pas si celle qui l'aimait l'aime toujours; qui ignore si son vieux père est mort ou vivant! Dix-sept mois de prison pour un homme habitué à l'air de la mer, à l'indépendance du marin, à l'espace, à l'immensité, à l'infini, monsieur; dix-sept mois de prison, c'est plus que ne le méritent tous les crimes que désigne par les noms les plus odieux la langue humaine! Ayez donc pitié de moi, monsieur, et demandez

pour moi non pas l'indulgence, mais la rigueur, non pas une grâce, mais une sentence! Des juges, monsieur! je ne demande que des juges. On ne peut pas refuser des juges à un accusé.

— C'est bien, dit l'inspecteur, on verra.

Puis, se retournant vers le gouverneur :

— En vérité, dit-il, le pauvre diable me fait de la peine. En remontant, vous me montrerez son livre d'érou.

— Certainement, dit le gouverneur; mais je crois que vous trouverez contre lui des notes terribles.

— Monsieur, continua Dantès, je sais que vous ne pouvez pas me faire sortir d'ici de votre propre décision; mais vous pouvez transmettre ma demande à l'autorité, vous pouvez provoquer une enquête, vous pouvez enfin me faire mettre en jugement. Un jugement, c'est tout ce que je demande; que je sache quel crime j'ai commis et à quelle peine je suis condamné; car, voyez-vous, l'incertitude c'est le pire de tous les supplices.

— Éclairez-moi, dit l'inspecteur.

— Monsieur, s'écria Dantès, je comprends au son de votre voix que vous êtes ému; monsieur, dites-moi d'espérer.

— Je ne puis vous dire cela, répondit l'inspecteur. Je puis seulement vous promettre d'examiner votre dossier.

— Oh! alors, monsieur, je suis libre! je suis sauvé!

— Qui vous a fait arrêter ? demanda l'inspecteur.

— M. de Villefort, répondit Dantès ; voyez-le et entendez-vous avec lui.

— M. de Villefort n'est plus à Marseille depuis un an, mais à Nîmes.

— Ah ! cela ne m'étonne plus, murmura Dantès, mon seul protecteur est éloigné.

— M. de Villefort avait-il quelque motif de haine contre vous ? demanda l'inspecteur.

— Aucun, monsieur, et même il a été bienveillant pour moi.

— Je pourrai donc me fier aux notes qu'il a laissées sur vous, ou qu'il me transmettra ?

— Entièrement, monsieur.

— C'est bien, attendez.

Dantès tomba à genoux, levant les deux mains vers le ciel, et murmurant une prière dans laquelle il recommandait à Dieu cet homme qui était descendu dans sa prison, pareil au Sauveur allant délivrer les âmes de l'enfer.

La porte se referma, mais l'espoir descendu avec M. de Boville était resté enfermé dans le cachot de Dantès.

— Voulez-vous voir le registre d'écrou tout de suite, demanda le gouverneur, ou passer au cachot de l'abbé ?

— Finissons-en avec les cachots d'un seul coup, répondit l'inspecteur ; si je remontais au jour, je

n'aurais peut-être plus le courage de continuer ma triste mission.

— Ah ! celui-là n'est point un prisonnier comme l'autre , et sa folie , à lui , est moins attristante que la raison de son voisin.

— Et quelle est sa folie ?

— Oh ! une folie étrange : il se croit possesseur d'un trésor immense. La première année de sa captivité, il a fait offrir au gouvernement un million , si le gouvernement le voulait mettre en liberté ; la seconde année, deux millions ; la troisième, trois millions , et ainsi progressivement. Il en est à sa cinquième année de captivité, il va vous demander de vous parler en secret , et vous offrira cinq millions.

— Ah ! ah ! c'est curieux en effet , dit l'inspecteur ; et comment appelez-vous ce millionnaire ?

— L'abbé Faria.

— Numéro 27 ? dit l'inspecteur en lisant ce chiffre sur une porte.

— C'est ici. Ouvrez , Antoine.

Le porte-clefs obéit, et le regard curieux de M. de Boville plongea dans le cachot de *l'abbé fou* : c'était ainsi que l'on nommait généralement le prisonnier. Au milieu de la chambre, dans un cercle tracé sur la terre avec un morceau de plâtre détaché du mur, était couché un homme presque nu , tant ses vêtements étaient tombés en lambeaux. Il dessinait dans ce cercle des lignes géométriques fort nettes, et pa-

raissait aussi occupé de résoudre son problème qu'Archimède l'était lorsqu'il fut tué par un soldat de Marcellus. Aussi ne bougea-t-il pas même au bruit que fit la porte du cachot en s'ouvrant, et ne sembla-t-il se réveiller que lorsque la lumière des torches éclaira d'un éclat inaccoutumé le sol humide sur lequel il travaillait. Alors il se retourna, et vit avec étonnement la nombreuse compagnie qui venait de descendre dans son cachot. Aussitôt il se leva vivement, prit une couverture jetée sur le pied de son lit misérable, et se drapa précipitamment pour paraître dans un état plus décent aux yeux des étrangers.

— Que demandez-vous ? dit l'inspecteur sans varier sa formule.

— Moi, monsieur, dit l'abbé d'un air étonné, je ne demande rien.

— Vous ne comprenez pas, reprit l'inspecteur ; je suis agent du gouvernement, j'ai mission de descendre dans les prisons et d'écouter les réclamations des prisonniers.

— Oh ! alors, monsieur, c'est autre chose, s'écria vivement l'abbé, et j'espère que nous allons nous entendre.

— Voyez, dit tout bas le gouverneur, cela ne commence-t-il pas comme je vous l'avais annoncé ?

— Monsieur, continua le prisonnier, je suis l'abbé Faria, né à Rome en 1768 ; j'ai été vingt ans secrétaire du comte Spada, le dernier des princes de

ce nom ; j'ai été arrêté , je ne sais trop pourquoi , vers le commencement de l'année 1808 ; depuis ce temps je réclame ma liberté des autorités italiennes et françaises.

— Pourquoi près des autorités italiennes ? demanda le gouverneur.

— Parce que j'ai été arrêté à Piombino, et que je présume que, comme Milan et Florence, Piombino est devenu le chef-lieu de quelque département français.

L'inspecteur et le gouverneur se regardèrent en riant.

— Diable, mon cher, dit l'inspecteur, vos nouvelles de l'Italie ne sont pas fratches.

— Elles datent du jour où j'ai été transporté de Fenestrelles ici, monsieur, dit l'abbé Faria ; c'était en 1811 ; et comme Sa Majesté l'empereur avait créé la royauté de Rome pour le fils que le ciel venait de lui envoyer, je présume que, poursuivant le cours de ses conquêtes, il a accompli le rêve de Machiavel et de César Borgia, qui était de faire de toute l'Italie un seul et unique royaume.

— Monsieur, dit l'inspecteur, la Providence a heureusement apporté quelque changement à ce plan gigantesque dont vous me paraissez assez chaud partisan.

— C'est le seul moyen de faire de l'Italie un État fort, indépendant et heureux, répondit l'abbé.

— Cela est possible, répondit l'inspecteur, mais

je ne suis pas venu ici pour entamer avec vous un cours de politique ultramontaine, mais pour vous demander, ce que j'ai déjà fait, si vous avez quelques réclamations à m'adresser sur la manière dont vous êtes nourri et logé.

— La nourriture est ce qu'elle est dans toutes les prisons, répondit l'abbé, c'est-à-dire fort mauvaise. Quant au logement, vous le voyez, il est humide et malsain, mais néanmoins assez convenable pour un cachot. Maintenant ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien de révélations de la plus haute importance et du plus haut intérêt que j'ai à faire au gouvernement.

— Nous y voici, dit tout bas le gouverneur à M. de Boville.

— Voilà pourquoi je suis si heureux de vous voir, continua l'abbé, quoique vous m'ayez dérangé dans un calcul fort important, et qui, s'il réussit, changera peut-être le système planétaire de Newton. Pouvez-vous m'accorder la faveur d'un entretien particulier?

— Hein ! que disais-je ? fit le gouverneur à l'inspecteur.

— Vous connaissez votre personnel, répondit ce dernier en souriant.

Puis se retournant vers Faria :

— Monsieur, dit-il, ce que vous demandez est impossible.

— Cependant, reprit l'abbé, s'il s'agissait de faire

gagner au gouvernement une somme énorme, une somme de cinq millions, par exemple ?

— Ma foi, dit l'inspecteur en se retournant à son tour vers le gouverneur, vous aviez prédit jusqu'au chiffre.

— Voyons, reprit l'abbé s'apercevant que l'inspecteur faisait un mouvement pour se retirer, il n'est pas nécessaire que nous soyons absolument seuls ; M. le gouverneur pourra assister à notre entretien.

— Mon cher monsieur, dit le gouverneur, malheureusement nous savons d'avance et par cœur ce que vous direz. Il s'agit de vos trésors, n'est-ce pas ?

Faria regarda cet homme railleur avec des yeux où un observateur désintéressé eût vu certes luire l'éclair de la raison et de la vérité.

— Sans doute, dit-il ; de quoi voulez-vous que je parle, sinon de cela ?

— M. l'inspecteur, continua le gouverneur, je puis vous raconter cette histoire aussi bien que l'abbé, car il y a quatre ou cinq ans que j'en ai les oreilles rebattues.

— Cela prouve, M. le gouverneur, dit l'abbé, que vous êtes comme ces gens dont parle l'Écriture, qui ont des yeux et qui ne voient pas, qui ont des oreilles et qui n'entendent pas.

— Mon cher monsieur, dit l'inspecteur, le gouvernement est riche, et n'a, Dieu merci, pas besoin

de votre argent ; gardez-le donc pour le jour où vous sortirez de prison.

L'œil de l'abbé se dilata ; il saisit la main de l'inspecteur.

— Mais si je n'en sors pas de prison , dit-il , si , contre toute justice , on me retient dans ce cachot , si j'y meurs sans avoir légué mon secret à personne , ce trésor sera donc perdu ? Vaut-il pas mieux que le gouvernement en profite et moi aussi ? J'irais jusqu'à six millions , monsieur ! oui , j'abandonnerais six millions , et je me contenterais du reste , si l'on veut me rendre la liberté !

— Sur ma parole , dit l'inspecteur à demi-voix , si l'on ne savait pas que cet homme est fou , il parle avec un accent si convaincu qu'on croirait qu'il dit la vérité.

— Je ne suis pas fou , monsieur , et je dis bien la vérité , reprit Faria , qui , avec cette finesse d'ouïe particulière aux prisonniers , n'avait pas perdu une seule des paroles de l'inspecteur. Ce trésor dont je vous parle existe bien réellement , et j'offre de signer un traité avec vous , en vertu duquel vous me conduirez à l'endroit désigné par moi : on fouillera la terre sous nos yeux , et si je mens , si l'on ne trouve rien , si je suis un fou , comme vous le dites , eh bien ! vous me ramènerez dans ce même cachot où je resterai éternellement , et où je mourrai sans plus rien demander à vous ni à personne.

Le gouverneur se mit à rire.

— Est-ce bien loin, votre trésor ? demanda-t-il.

— A cent lieues d'ici à peu près, dit Faria.

— La chose n'est pas mal imaginée, dit le gouverneur ; si tous les prisonniers voulaient s'amuser à promener leurs gardiens pendant cent lieues, et si les gardiens consentaient à faire une pareille promenade, ce serait une excellente chance que les prisonniers se ménageraient de prendre la clef des champs dès qu'ils en trouveraient l'occasion, et pendant un pareil voyage l'occasion se présenterait certainement.

— Malheureusement c'est un moyen connu, dit M. de Boville, et monsieur n'a pas même le mérite de l'invention.

Puis se retournant vers l'abbé :

— Je vous ai demandé si vous étiez bien nourri, dit-il.

— Monsieur, répondit Faria, jurez-moi sur le Christ de me délivrer, si je vous ai dit vrai, et je vous indiquerai l'endroit où le trésor est enfoui.

— Êtes-vous bien nourri ? répéta l'inspecteur.

— Monsieur, vous ne risquez rien ainsi, et vous voyez bien que ce n'est pas pour me ménager une chance de me sauver, puisque je resterai en prison tandis qu'on fera le voyage.

— Vous ne répondez pas à ma question, reprit avec impatience l'inspecteur.

— Ni vous à ma demande, s'écria l'abbé. Soyez donc maudit comme les autres insensés qui n'ont

pas voulu me croire ! Vous ne voulez pas de mon or, je le garderai ; vous me refusez la liberté, Dieu me l'enverra. Allez, je n'ai plus rien à dire.

Et l'abbé, rejetant sa couverture, ramassa son morceau de plâtre, et alla s'asseoir de nouveau au milieu de son cercle où il continua ses lignes et ses chiffres.

— Que fait-il là ? dit l'inspecteur en se retirant.

— Il compte ses trésors, reprit le gouverneur.

Faria répondit à ce sarcasme par un coup d'œil empreint du plus suprême mépris. Ils sortirent. Le geôlier referma la porte derrière eux.

— Il aura en effet possédé quelques trésors, dit l'inspecteur en remontant l'escalier.

— Ou il aura rêvé qu'il les possédait, répondit le gouverneur, et le lendemain il se sera réveillé fou.

Ainsi finit l'aventure pour l'abbé Faria. Il demeura prisonnier, et, à la suite de cette visite, sa réputation de fou réjouissant s'augmenta encore.

Quant à Dantès, l'inspecteur lui tint parole. En remontant chez le gouverneur il se fit représenter le registre d'écrou. Une note était écrite en regard de son nom. Cette note était ainsi conçue :

EDMOND DANTÈS.	{	Bonapartiste enragé, a pris une part active au retour de l'île d'Elbe. A tenir au plus grand secret et sous la plus stricte surveillance.
----------------	---	--

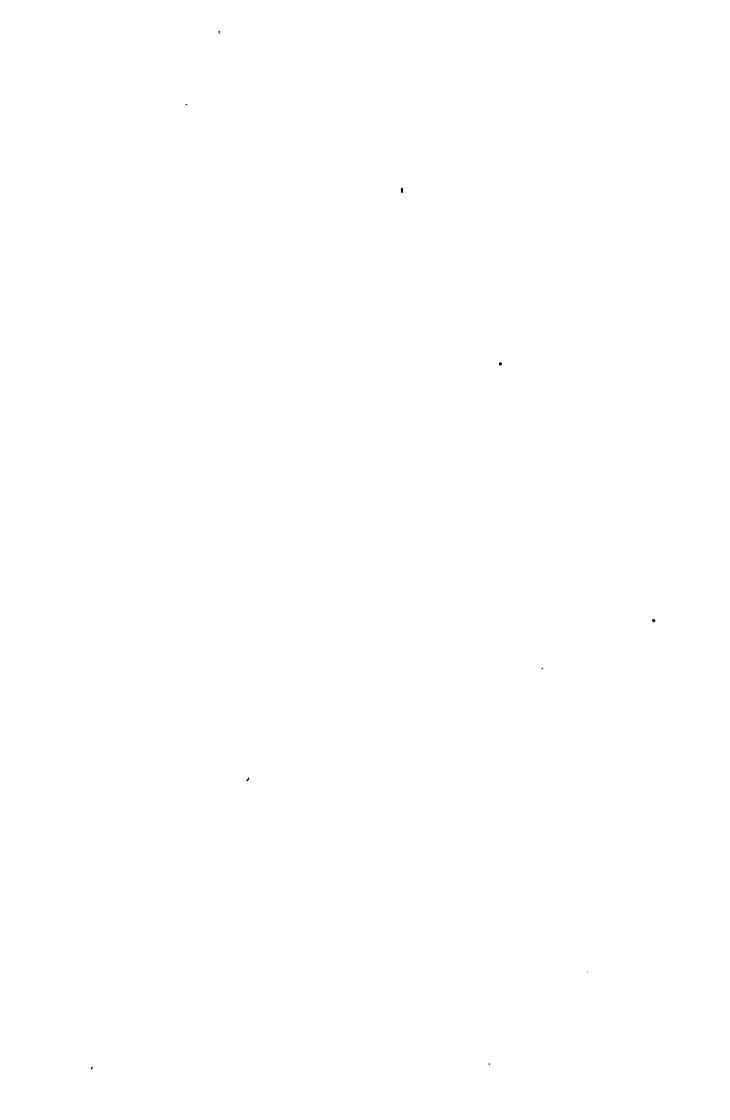
Cette note était d'une autre écriture et d'une encre différente que le reste du registre, ce qui prouvait qu'elle avait été ajoutée depuis l'incarcération de Dantès. L'accusation était trop positive pour essayer de la combattre. L'inspecteur écrivit donc au-dessous de l'accolade : « Vu la note ci-dessus, rien à faire. »

Cette visite avait pour ainsi dire ravivé Dantès ; depuis qu'il était entré en prison, il avait oublié de compter les jours ; mais l'inspecteur lui avait donné une nouvelle date, et Dantès ne l'avait pas oubliée. Derrière lui, il écrivit sur le mur, avec un morceau de plâtre détaché de son plafond : 30 juillet 1816 ; et, à partir de ce moment, il fit un cran chaque jour pour que la mesure du temps ne lui échappât plus.

Les jours s'écoulèrent, puis les semaines. puis les mois : Dantès attendait toujours. Il avait commencé par fixer à sa liberté un terme de quinze jours. En mettant à suivre son affaire la moitié de l'intérêt qu'il avait paru éprouver, l'inspecteur devait avoir assez de quinze jours. Ces quinze jours écoulés, il se dit qu'il était absurde à lui de croire que l'inspecteur se serait occupé de lui avant son retour à Paris ; or son retour à Paris ne pouvait avoir lieu que lorsque sa tournée serait finie, et sa tournée pouvait durer un mois ou deux. Il se donna donc trois mois au lieu de quinze jours ; les trois mois écoulés, un autre raisonnement vint à son aide, qui

fit qu'il s'accorda six mois ; mais ces six mois écoulés, en mettant les jours au bout les uns des autres, il se trouvait qu'il avait attendu dix mois et demi. Pendant ces dix mois et demi, rien n'était changé dans le régime de sa prison ; aucune nouvelle consolante ne lui était parvenue ; le geôlier, interrogé, était muet comme d'habitude. Dantès commença à douter de ses sens, à croire que ce qu'il prenait pour un souvenir de sa mémoire n'était rien autre chose qu'une hallucination de son cerveau, et que cet ange consolateur, qui était apparu dans sa prison, y était descendu sur l'aile d'un rêve.

Au bout d'un an, le gouverneur fut changé. Il avait obtenu la direction du fort de Ham ; il emmena avec lui plusieurs de ses subordonnés, et entre autres le geôlier de Dantès. Un nouveau gouverneur arriva ; il eût été trop long pour lui d'apprendre les noms de ses prisonniers, il se fit représenter seulement leurs numéros. Cet horrible hôtel garni se composait de cinquante chambres ; leurs habitants furent appelés du numéro de la chambre qu'ils habitaient, et le malheureux jeune homme cessa même de s'appeler de son prénom d'Edmond ou de son nom de Dantès : il s'appela le numéro 34.



XV

Le numéro 34 et le numéro 37.

Dantès passa par tous les degrés du malheur que subissent les prisonniers oubliés dans une prison. Il commença par l'orgueil, qui est une suite de l'espoir et une conscience de l'innocence ; puis il en vint à douter de son innocence, ce qui ne justifiait pas mal les idées du gouverneur sur l'aliénation mentale ; enfin il tomba du haut de son orgueil, il pria, non pas encore Dieu, mais les hommes, Dieu est le dernier recours : le malheureux, qui devrait commencer par le Seigneur, n'en arrive à espérer en lui qu'après avoir épuisé toutes les autres espérances.

Dantès pria donc qu'on voulût bien le tirer de son cachot pour le mettre dans un autre, fût-il plus noir et plus profond ; un changement, même désavantageux, était toujours un changement, et procurerait à Dantès une distraction de quelques jours. Il pria qu'on lui accordât la promenade, l'air, des livres, des instruments. Rien de tout cela ne lui fut accordé ; mais n'importe, il demandait toujours. Il s'était habitué à parler à son nouveau geôlier, quoiqu'il fût encore, s'il était possible, plus muet que l'ancien ; mais parler à un homme, même à un muet, était encore un plaisir. Dantès parlait pour entendre le son de sa propre voix : il avait essayé de parler lorsqu'il était seul, mais alors il se faisait peur.

Souvent, du temps qu'il était en liberté, Dantès s'était fait un épouvantail de ces chambres de prisonniers, composées de vagabonds, de bandits et d'assassins, dont la joie ignoble met en commun des orgies inintelligibles et des amitiés effrayantes. Il en vint à souhaiter d'être jeté dans quelqu'un de ces bouges, afin de voir d'autres visages que celui de ce geôlier impassible qui ne voulait point parler ; il regrettait le bain, avec son costume infamant, sa chaîne au pied, sa flétrissure sur l'épaule. Au moins les galériens étaient dans la société de leurs semblables, ils respiraient l'air, ils voyaient le ciel ; les galériens étaient bien heureux.

Il supplia un jour le geôlier de demander pour

lui un compagnon, quel qu'il fût, ce compagnon dût-il être cet abbé fou dont il avait entendu parler. Sous l'écorce du geôlier, si rude qu'elle soit, il reste toujours un peu de l'homme. Celui-ci avait souvent au fond du cœur, et quoique son visage n'en eût rien dit, plaint ce malheureux jeune homme, à qui la captivité était si dure ; il transmit la demande du n° 34 au gouverneur ; mais celui-ci, prudent comme s'il eût été un homme politique, se figura que Dantès voulait ameuter les prisonniers, tramer quelque complot, s'aider d'un ami dans quelque tentative d'évasion, et il refusa.

Dantès avait épuisé le cercle des ressources humaines. Comme nous avons dit que cela devait arriver, il se retourna alors vers Dieu. Toutes les idées pieuses éparses dans le monde, et que glanent les malheureux courbés par la destinée, vinrent alors rafratchir son esprit ; il se rappela les prières que lui avait apprises sa mère, et leur trouva un sens jadis ignoré de lui ; car, pour l'homme heureux, la prière demeure un assemblage monotone et vide de sens jusqu'au jour où la douleur vient expliquer à l'infortuné ce langage sublime à l'aide duquel il parle à Dieu. Il pria donc, non pas avec ferveur, mais avec rage. En priant tout haut, il ne s'effrayait plus de ses paroles. Alors il tombait dans des espèces d'extases ; il voyait Dieu éclatant à chaque mot qu'il prononçait ; toutes les actions de sa vie humble et perdue, il les rapportait à la volonté de

ce Dieu puissant, s'en faisait des leçons, se proposait des tâches à accomplir.

Malgré ses prières ferventes, Dantès demeura prisonnier. Alors son esprit devint sombre, un nuage s'épaissit devant ses yeux. Dantès était un homme simple et sans éducation; le passé était resté pour lui couvert de ce voile sombre que soulève la science. Il ne pouvait, dans la solitude de son cachot et dans le désert de sa pensée, reconstruire les âges révolus, ranimer les peuples éteints, rebâtir les villes antiques, que l'imagination grandit et poétise, et qui passent devant les yeux, gigantesques et éclairées par le feu du ciel comme les tableaux babyloniens de Martinn; lui n'avait que son passé si court, son présent si sombre, son avenir si douteux : dix-neuf ans de lumière à méditer peut-être dans une éternelle nuit ! Aucune distraction ne pouvait donc lui venir en aide : son esprit énergique, et qui n'eût pas mieux aimé que de prendre son vol à travers les âges, était forcé de rester prisonnier comme un aigle dans une cage. Il se cramponnait alors à une seule idée, à celle de son bonheur, détruit sans cause apparente et par une fatalité inouïe; il s'acharnait sur cette idée, la tournant, la retournant sur toutes les faces, et la dévorant pour ainsi dire à belles dents, comme dans l'enfer de Dante l'impitoyable Ugolin dévore le crâne de l'archevêque Roger. Dantès n'avait eu qu'une foi passagère; il la perdit comme d'autres la perdent

après le succès, seulement il n'en avait pas profité.

La rage succéda à l'ascétisme. Edmond lançait des blasphèmes qui faisaient reculer d'horreur le geôlier, il brisait son corps contre les murs de sa prison, il s'en prenait avec fureur à tout ce qui l'entourait, et surtout à lui-même, de la moindre contrariété que lui faisait éprouver un grain de sable, un fétu de paille, un souffle d'air ; alors cette lettre dénonciatrice qu'il avait vue, que lui avait montrée Villefort, qu'il avait touchée, lui revenait à l'esprit. Chaque ligne flamboyait sur la muraille comme le *Mane*, *Thécel*, *Pharès*, de Balthazar ; il se disait que c'était bien la haine des hommes et non la vengeance de Dieu qui l'avait plongé dans l'abîme où il était ; il vouait ces hommes inconnus à tous les supplices dont son ardente imagination lui fournissait l'idée, et il trouvait encore que les plus terribles étaient trop doux et surtout trop courts pour eux ; car après le supplice, venait la mort, et dans la mort était, sinon le repos, du moins l'insensibilité qui lui ressemble.

A force de se dire à lui-même, à propos de ses ennemis, que le calme était dans la mort, et qu'à celui qui veut punir cruellement il faut d'autres moyens que la mort, il tomba dans l'immobilité morne des idées de suicide : malheur à celui qui, sur la pente du malheur, s'arrête à cette sombre idée ! C'est une de ces mers mortes qui s'étendent

comme l'azur des flots purs , mais dans lesquelles le nageur sent de plus en plus s'engluer ses pieds dans une vase bitumineuse qui l'attire à elle, l'aspire, l'engloutit. Une fois pris ainsi, si le secours divin ne vient point à son aide, tout est fini, et chaque effort qu'il tente l'enfonce plus avant dans la mort.

Cependant cet état d'agonie morale est moins terrible que la souffrance qui l'a précédé et que le châtiment qui le suivra peut-être ; c'est une espèce de consolation vertigineuse qui nous montre le gouffre, mais, au fond du gouffre, le néant. Arrivé là, Edmond trouva quelque consolation dans cette idée ; toutes ses douleurs, toutes ses souffrances, ce cortège de spectres qu'elles traînaient à leur suite, parurent s'envoler de ce coin de sa prison où l'ange de la mort pouvait poser son pied silencieux. Dantès regarda avec calme sa vie passée, avec terreur sa vie future, et choisit ce point milieu qui lui paraissait être un lieu d'asile.

— Quelquefois, se disait-il alors, quelquefois, dans mes courses lointaines, quand j'étais encore un homme, et quand cet homme, libre et puissant, jetais à d'autres hommes des commandements qui étaient exécutés, j'ai vu le ciel se couvrir, la mer frémir et gronder, l'orage naitre dans un coin du ciel, et, comme un aigle gigantesque, battre les deux horizons de ses deux ailes ; alors je sentais que mon vaisseau n'était plus qu'un refuge impuis-

sant, car mon vaisseau, léger comme une plume à la main d'un géant, tremblait et frissonnait lui-même. Bientôt, au bruit de la rafale sifflante, des montagnes d'eau croulaient sur ma tête; le bruit effroyable des lames, l'aspect des rochers tranchants, m'annonçaient la mort, et la mort m'épouvantait, et je faisais tous mes efforts pour y échapper, et je réunissais toutes les forces de l'homme et toute l'intelligence du marin pour lutter avec Dieu !... C'est que j'étais heureux alors; c'est que revenir à la vie, c'était revenir au bonheur; c'est que cette mort, je ne l'avais pas appelée, je ne l'avais pas choisie; c'est que le sommeil enfin me paraissait dur sur ce lit d'algues et de cailloux; c'est que je m'indignais moi qui me croyais une créature faite à l'image de Dieu, de servir, après ma mort, de pâture aux goëlands et aux vautours. Mais aujourd'hui, c'est autre chose: j'ai perdu tout ce qui pouvait me faire aimer la vie, aujourd'hui la mort me sourit comme une nourrice à l'enfant qu'elle va bercer; mais aujourd'hui je meurs à ma guise, et je m'endors las et brisé, comme je m'endormais, après un de ces soirs de désespoir et de rage, pendant lesquels j'avais compté trois mille tours dans ma chambre, c'est-à-dire trente mille pas, c'est-à-dire à peu près dix lieues.

Dès que cette pensée eut germé dans l'esprit du jeune homme, il devint plus doux, plus souriant, il s'arrangea mieux de son lit dur et de son pain

noir, mangea moins, ne dormit plus, et trouva à peu près supportable ce reste d'existence qu'il était sûr de laisser là quand il voudrait, comme on laisse un vêtement usé. Il y avait deux moyens de mourir : l'un était simple ; il s'agissait d'attacher son mouchoir à un barreau de la fenêtre, et de se pendre ; l'autre consistait à faire semblant de manger, et à se laisser mourir de faim. Le premier répugna fort à Dantès. Il avait été élevé dans l'horreur des pirates, gens que l'on pend aux vergues des bâtiments. La pendaison était donc pour lui une espèce de supplice infamant qu'il ne voulait pas s'appliquer à lui-même ; il adopta le deuxième, et en commença l'exécution le jour même.

Près de quatre années s'étaient écoulées dans les alternatives que nous avons racontées. A la fin de la deuxième, Dantès avait cessé de compter les jours et était retombé dans cette ignorance du temps dont autrefois l'avait tiré l'inspecteur. Dantès avait dit : Je veux mourir, et s'était choisi son genre de mort ; alors il l'avait bien envisagé, et de peur de revenir sur sa décision, il s'était fait serment à lui-même de mourir ainsi. Quand on me servira mon repas du matin et mon repas du soir, avait-il pensé, je jetterai les aliments par la fenêtre et j'aurai l'air de les avoir mangés.

Il le fit comme il s'était promis de le faire. Deux fois le jour, par la petite ouverture grillée qui ne lui laissait apercevoir que le ciel, il jetait ses vi-

vres ; d'abord gaiement, puis avec réflexion, puis avec regret ; il lui fallut le souvenir du serment qu'il s'était fait pour avoir la force de poursuivre ce terrible dessein. Ces aliments qui lui répugnaient autrefois , la faim , aux dents aiguës , les lui faisait paraître appétissants à l'œil et exquis à l'odorat ; quelquefois il tenait pendant une heure à sa main le plat qui les contenait , l'œil fixé sur ce morceau de viande pourri ou sur ce poisson infect, et sur ce pain noir et moisi. C'étaient les derniers instincts de la vie qui luttaient encore en lui, et qui de temps en temps terrassaient sa résolution. Alors son cachot ne lui paraissait plus aussi sombre , son état lui semblait moins désespéré ; il était jeune encore, il devait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans , il lui restait cinquante ans à vivre peut-être, c'est-à-dire deux fois ce qu'il avait vécu. Pendant ce laps de temps immense , que d'événements pouvaient forcer les portes, renverser les murailles du château d'If et le rendre à la liberté ! Alors il approchait ses dents du repas que, Tantale volontaire, il éloignait lui-même de sa bouche ; mais alors le souvenir de son serment lui revenait à l'esprit , et cette généreuse nature avait trop peur de se mépriser soi-même pour manquer à son serment. Il usa donc , rigoureux et impitoyable, le peu d'existence qui lui restait, et un jour vint où il n'eut plus la force de se lever pour jeter par la lucarne de son cachot le souper qu'on lui apportait. Le lendemain il ne voyait

plus, il entendait à peine ; le geôlier croyait à une maladie grave, Edmond espérait dans une mort prochaine.

La journée s'écoula ainsi : Edmond sentait un vague engourdissement, qui ne manquait pas d'un certain bien-être, le gagner peu à peu ; les tiraillements nerveux de son estomac s'étaient assoupis, les ardeurs de sa soif s'étaient calmées ; lorsqu'il fermait les yeux, il voyait une foule de lueurs brillantes pareilles à ces feux follets qui courent la nuit sur les terrains fangeux : c'était le crépuscule de ce pays inconnu qu'on appelle la mort.

Tout à coup un soir, vers neuf heures, il entendit un bruit sourd à la paroi du mur contre lequel il était couché. Tant d'animaux immondes étaient venus faire leur bruit dans cette prison, que peu à peu Edmond avait habitué son sommeil à ne pas se troubler de si peu de chose ; mais cette fois, soit que ses sens fussent exaltés par l'abstinence, soit que réellement le bruit fût plus fort que de coutume, soit que dans ce moment suprême tout acquitt de l'importance, Edmond s'inquiéta de ce bruit, et souleva sa tête pour le mieux entendre. C'était un grattement égal qui semblait accuser soit une griffe énorme, soit une dent puissante, soit enfin la pression d'un instrument quelconque sur des pierres.

Bien qu'affaibli, le cerveau du jeune homme fut frappé par cette idée banale constamment présente

à l'esprit des prisonniers : la liberté. Ce bruit arrivait si juste au moment où tout bruit allait cesser pour lui, qu'il lui semblait que Dieu se montrait enfin pitoyable à ses souffrances et lui envoyait ce bruit pour l'avertir de s'arrêter au bord de la tombe où chancelait déjà son pied. Qui pouvait savoir si un de ses amis, un de ces êtres bien-aimés auxquels il avait songé si souvent qu'il y avait usé sa pensée, ne s'occupait pas de lui en ce moment et ne cherchait pas à rapprocher la distance qui les séparait ? Mais non, sans doute Edmond se trompait, et c'était un de ces rêves qui flottent à la porte de la mort. Cependant Edmond écoutait toujours ce bruit. Ce bruit dura trois heures à peu près, puis Edmond entendit une sorte de croulement, après quoi le bruit cessa.

Quelques heures après, il reprit plus fort et plus rapproché. Déjà Edmond s'intéressait à ce travail qui lui faisait société ; tout à coup le geôlier entra. Depuis huit jours à peu près qu'il avait résolu de mourir, depuis quatre jours qu'il avait commencé de mettre ce projet à exécution, Edmond n'avait point adressé la parole à cet homme, ne lui répondant pas quand il lui avait parlé pour lui demander de quelle maladie il croyait être atteint, et se retournant du côté du mur quand il en était regardé trop attentivement. Mais aujourd'hui le geôlier pouvait entendre ce bruissement sourd, s'en alarmer, y mettre fin, et déranger ainsi peut-être ce je ne

sais quoi d'espérance, dont l'idée seule charmait les derniers moments de Dantès.

Le geôlier apportait à déjeuner. Dantès se souleva sur son lit, et, enflant sa voix, se mit à parler sur tous les sujets possibles, sur la mauvaise qualité des vivres qu'il apportait, sur le froid dont on souffrait dans ce cachot, murmurant et grondant pour avoir le droit de crier plus fort, et lassant la patience du geôlier qui justement ce jour-là avait sollicité pour le prisonnier malade un bouillon et du pain frais, et qui lui apportait ce bouillon et ce pain. Heureusement il crut que Dantès avait le délire; il posa les vivres sur la mauvaise table boiteuse sur laquelle il avait l'habitude de les poser, et se retira. Libre alors, Edmond se remit à écouter avec joie. Le bruit devenait si distinct, que maintenant le jeune homme l'entendait sans efforts. Plus de doute, se dit-il à lui-même, puisque ce bruit continue, malgré le jour, c'est quelque malheureux prisonnier comme moi qui travaille à sa délivrance. Oh ! si j'étais près de lui, comme je l'aiderais ! Puis tout à coup un nuage sombre passa sur cette aurore d'espérance dans ce cerveau habitué au malheur, et qui ne pouvait se reprendre que difficilement aux joies humaines, car cette idée surgissait que ce bruit avait pour cause le travail de quelques ouvriers que le gouverneur employait aux réparations d'une chambre voisine.

Il était facile de s'en assurer ; mais comment ris-

quer une question ? Certes il était tout simple d'attendre l'arrivée du géolier, de lui faire écouter ce bruit, et de voir la mine qu'il ferait en l'écoutant ; mais se donner une pareille satisfaction , n'était-ce pas trahir des intérêts bien précieux pour une satisfaction bien courte ? Malheureusement la tête d'Edmond, cloche vide, était assourdie par le bourdonnement d'une idée ; il était si faible que son esprit flottait comme une vapeur, et ne pouvait se condenser autour d'une pensée. Edmond ne vit qu'un moyen de rendre la netteté à sa réflexion et la lucidité à son jugement ; il tourna les yeux vers le bouillon fumant encore que le géolier venait de déposer sur la table, se leva, alla en chancelant jusqu'à lui, prit la tasse, la porta à ses lèvres et avala le breuvage qu'elle contenait avec une indicible sensation de bien-être. Alors il eut le courage d'en rester là ; il avait entendu dire que de malheureux naufragés, recueillis, exténués par la faim, étaient morts pour avoir gloutonnement dévoré une nourriture trop substantielle. Edmond posa sur la table le pain qu'il tenait déjà presque à portée de sa bouche, et alla se recoucher. Edmond ne voulait plus mourir.

Bientôt il sentit que le jour rentrait dans son cerveau ; toutes ses idées, vagues et presque insaisissables, reprenaient leur place dans cet échiquier merveilleux. Il put penser et fortifier sa pensée avec le raisonnement. Alors il se dit :

— Il faut tenter l'épreuve, mais sans compromet-

tre personne. Si le travailleur est un ouvrier ordinaire, je n'ai qu'à frapper contre mon mur, aussitôt il cessera sa besogne pour tâcher de deviner quel est celui qui frappe et dans quel but il frappe. Mais comme son travail sera non-seulement licite, mais encore commandé, il reprendra bientôt son travail. Si, au contraire, c'est un prisonnier, le bruit que je ferai l'effrayera ; il craindra d'être découvert ; il cessera son travail, et ne le reprendra que ce soir, quand il croira tout le monde couché et endormi. Aussitôt Edmond se leva de nouveau. Cette fois, ses jambes ne vacillaient plus et ses yeux étaient sans éblouissement. Il alla vers un angle de sa prison, détacha une pierre minée par l'humidité, et revint frapper trois coups contre le mur à l'endroit même où le retentissement était le plus sensible.

Dès le premier, le bruit avait cessé comme par enchantement. Edmond écouta de toute son âme. Une heure s'écoula, deux heures s'écoulèrent, aucun bruit nouveau ne se fit entendre. Edmond avait fait naitre de l'autre côté de la muraille un silence absolu. Plein d'espoir, Edmond mangea quelques bouchées de son pain, avala quelques gorgées d'eau, et, grâce à la constitution puissante dont la nature l'avait doué, se retrouva à peu près comme auparavant. La journée s'écoula, le silence durait toujours. La nuit vint sans que le bruit eût recommencé.

— C'est un prisonnier ! se dit Edmond avec une indicible joie.

Dès lors sa tête s'embrasa , la vie lui revint violente à force d'être active. La nuit se passa sans que le moindre bruit se fît entendre. Edmond ne ferma pas les yeux de cette nuit.

Le jour revint ; le geôlier rentra apportant les provisions. Edmond avait déjà dévoré les anciennes ; il dévora les nouvelles, écoutant sans cesse ce bruit qui ne revenait pas, tremblant qu'il eût cessé pour toujours, faisant dix ou douze lieues dans son cachot, ébranlant pendant des heures entières les barreaux de fer de son soupirail , rendant l'élasticité et la vigueur à ses membres par un exercice désappris depuis longtemps, se disposant enfin à reprendre corps à corps sa destinée à venir, comme fait, en étendant ses bras et en frottant son corps d'huile, le lutteur qui va entrer dans l'arène. Puis, dans les intervalles de cette activité fiévreuse, il écoutait si le bruit ne revenait pas, s'impatientait de la prudence de ce prisonnier qui ne devinait point qu'il avait été distrait dans son œuvre de liberté par un autre prisonnier qui avait au moins aussi grande hâte d'être libre que lui. Trois jours s'écoulèrent , soixante et douze mortelles heures comptées minute par minute !

Enfin un soir, comme le geôlier venait de faire sa dernière visite, comme pour la centième fois Dantès collait son oreille à la muraille, il lui sembla qu'un ébranlement imperceptible répondait sourdement dans sa tête, mise en rapport avec les pier-

res silencieuses. Dantès se recula pour bien rasseoir son cerveau ébranlé, fit quelques pas dans la chambre et replaça son oreille au même endroit.

Il n'y avait plus de doute, il se faisait quelque chose de l'autre côté ; le prisonnier avait reconnu le danger de sa manœuvre, en avait adopté quelque autre, et sans doute, pour continuer son œuvre avec plus de sécurité, il avait substitué le levier au ciseau. Enhardi par cette découverte. Edmond résolut de venir en aide à l'infatigable travailleur. Il commença par déplacer son lit, derrière lequel il lui semblait que l'œuvre de délivrance s'accomplissait, et chercha des yeux un objet avec lequel il pût entamer la muraille, faire tomber le ciment humide, desceller une pierre enfin. Rien ne se présenta à sa vue ; il n'avait ni couteau ni instrument tranchant, du fer à ses barreaux seulement, et il s'était assuré si souvent que ses barreaux étaient bien scellés, que ce n'était plus même la peine d'essayer à les ébranler.

Pour tout ameublement, un lit, une chaise, une table, un seau, une cruche. A ce lit il y avait bien des tenons en fer ; mais ces tenons étaient scellés au bois par des vis. Il eût fallu un tournevis pour tirer ces vis et arracher ces tenons. A la table et à la chaise, rien ; au seau il y avait eu autrefois une anse ; mais cette anse avait été enlevée. Il n'y avait plus pour Dantès qu'une ressource, c'était de briser sa cruche, et, avec un des morceaux de grès

taillés en angle, de se mettre à la besogne. Il laissa tomber la cruche sur un pavé, et la cruche vola en éclats. Dantès choisit deux ou trois éclats aigus, les cacha dans sa pailleasse, et laissa les autres épars sur la terre. La rupture de sa cruche était un événement trop naturel pour que l'on s'en inquiétât. Edmond avait toute la nuit pour travailler, mais dans l'obscurité la besogne allait mal, car il lui fallait travailler à tâtons, et il sentit bientôt qu'il émoussait l'instrument informe contre un grès plus dur que lui. Il repoussa donc son lit, et attendit le jour. Avec l'espoir, la patience lui était revenue. Toute la nuit il écouta, et entendit le mineur inconnu qui continuait son œuvre souterraine.

Le jour vint, le geôlier entra. Dantès lui dit qu'en buvant la veille à même la cruche, elle avait échappé à sa main et s'était brisée en tombant. Le geôlier alla en grommelant chercher une cruche neuve, sans même prendre la peine d'emporter les morceaux de la vieille. Il revint un instant après, recommanda plus d'adresse au prisonnier, et sortit. Dantès écouta avec une joie indicible le grincement de la serrure, qui, chaque fois qu'elle se refermait jadis, lui serrait le cœur. Il écouta s'éloigner le bruit des pas; puis, quand ce bruit se fut éteint, il bondit vers sa couchette qu'il déplaça, et, à la lueur du faible rayon de jour qui pénétrait dans son cachot, il put voir la besogne inutile qu'il avait faite la nuit précédente en s'adressant au corps de

la pierre au lieu de s'adresser au plâtre qui entourait ses extrémités. L'humidité avait rendu le plâtre friable.

Dantès vit avec un battement de cœur joyeux que ce plâtre se détachait par fragments ; ces fragments étaient presque des atomes, c'est vrai ; mais au bout d'une demi-heure cependant Dantès en avait détaché une poignée à peu près. Un mathématicien eût pu calculer qu'avec deux années à peu près de ce travail, en supposant qu'on ne rencontrât point le roc, on pouvait se creuser un passage de deux pieds carrés et de vingt-sept pieds de profondeur. Le prisonnier se reprocha alors de ne pas avoir employé à ce travail ces longues heures successivement écoulées, toujours plus lentes, et qu'il avait perdues dans l'espérance, dans la prière et dans le désespoir. Depuis six ans à peu près qu'il était enfermé dans ce cachot, quel travail, si lent qu'il fût, n'eût-il pas achevé ! Et cette idée lui donna une nouvelle ardeur.

En trois jours il parvint, avec des précautions inouïes, à enlever tout le ciment et à mettre à nu la pierre : la muraille était faite de moellons, au milieu desquels, pour ajouter à la solidité, avait pris place de temps en temps une pierre de taille. C'était une de ces pierres de taille qu'il avait presque déchaussée, et qu'il s'agissait maintenant d'ébranler dans son alvéole. Dantès essaya avec ses ongles, mais ses ongles étaient insuffisants pour cela. Les

morceaux de la cruche introduits dans les intervalles se brisaient lorsque Dantès voulait s'en servir en manière de levier. Après une heure de tentatives inutiles, Dantès se releva la sueur de l'angoisse sur le front. Allait-il donc être arrêté ainsi dès le début, et lui faudrait-il attendre, inerte et inutile, que son voisin, qui de son côté se laisserait peut-être, eût tout achevé ?

Alors une idée lui passa par l'esprit ; il demeura debout et souriant ; son front humide de sueur se sécha tout seul.

Le geôlier apportait tous les jours la soupe de Dantès dans une casserole de fer-blanc. Cette casserole contenait sa soupe et celle d'un second prisonnier, car Dantès avait remarqué que cette casserole était ou entièrement pleine ou à moitié vide, selon que le porte-clefs commençait la distribution des vivres par lui ou par son compagnon. Cette casserole avait un manche de fer ; c'était ce manche de fer qu'ambitionnait Dantès, et qu'il eût payé, si on les lui avait demandées, en échange de dix années de sa vie.

Le geôlier versait le contenu de cette casserole dans l'assiette de Dantès. Après avoir mangé sa soupe avec une cuiller de bois, Dantès lavait cette assiette, qui servait ainsi chaque jour. Le soir Dantès posa son assiette à terre, à mi-chemin de la porte à la table ; le geôlier, en entrant, mit le pied sur l'assiette et la brisa en mille morceaux.

Cette fois, il n'y avait rien à dire contre Dantès : il avait eu le tort de laisser son assiette à terre, c'est vrai, mais le geôlier avait eu celui de ne pas regarder à ses pieds. Le geôlier se contenta donc de grommeler, puis il regarda autour de lui dans quoi il pouvait verser la soupe ; le mobilier de Dantès se bornait à cette seule assiette, il n'y avait pas de choix.

— Laissez la casserole, dit Dantès, vous la reprendrez en m'apportant demain mon déjeuner.

Ce conseil flattait la paresse du geôlier, qui n'avait pas besoin ainsi de remonter, de redescendre et de remonter encore. Il laissa la casserole.

Dantès frémit de joie. Cette fois il mangea vivement la soupe, et la viande que, selon l'habitude des prisons, on mettait avec la soupe. Puis, après avoir attendu une heure, pour être certain que le geôlier ne se raviserait point, il dérangea son lit, prit sa casserole, introduisit le bout du manche entre la pierre de taille dénuée de son ciment et les moellons voisins, et commença à faire le levier. Une légère oscillation prouva à Dantès que la besogne venait à bien.

En effet, au bout d'une heure la pierre était tirée du mur où elle laissait une excavation de plus d'un pied et demi de diamètre. Dantès ramassa avec soin tout le plâtre, le porta dans les angles de sa prison, gratta la terre grisâtre avec un des fragments de sa cruche, et recouvrit le plâtre de terre.

Puis, voulant mettre à profit cette nuit où le hasard, ou plutôt la savante combinaison qu'il avait imaginée, avait remis entre ses mains un instrument si précieux, il continua de creuser avec acharnement. A l'aube du jour il remplaça la pierre dans son trou, repoussa son lit contre la muraille et se coucha.

Le déjeuner consistait en un morceau de pain ; le geôlier entra, et posa ce morceau de pain sur la table.

— Eh bien ! vous ne m'apportez pas une autre assiette ? demanda Dantès.

— Non, dit le porte-clefs ; vous êtes un brise-tout, vous avez détruit votre cruche, et vous êtes cause que j'ai cassé votre assiette ; si tous les prisonniers faisaient autant de dégâts que vous, le gouvernement n'y pourrait pas tenir. On vous laisse la casserole, on vous versera votre soupe dedans, de cette façon vous ne casserez pas votre ménage, peut-être.

Dantès leva les yeux au ciel, et joignit ses mains sous sa couverture. Ce morceau de fer qui lui restait faisait naître dans son cœur un élan de reconnaissance plus vif vers le ciel, que ne lui avaient jamais causé dans sa vie passée les plus grands biens qui lui étaient survenus. Seulement il avait remarqué que depuis qu'il avait commencé à travailler, lui, le prisonnier ne travaillait plus. N'importe, ce n'était pas une raison pour cesser sa

tâche ; si son voisin ne venait pas à lui, c'était lui qui irait à son voisin.

Toute la journée il travailla sans relâche ; le soir il avait, grâce à son nouvel instrument, tiré de la muraille plus de dix poignées de débris de moellons, de plâtre et de ciment.

Lorsque l'heure de la visite arriva, il redressa de son mieux le manche tordu de sa casserole, et remit le récipient à sa place accoutumée. Le porte-clefs y versa la ration ordinaire de soupe et de viande, ou plutôt de soupe et de poisson, car ce jour-là était un jour maigre, et trois fois par semaine on faisait faire maigre aux prisonniers. C'eût été encore un moyen de calculer le temps, si depuis longtemps Dantès n'avait pas abandonné ce calcul. Puis, la soupe versée, le porte-clefs se retira.

Cette fois Dantès voulut s'assurer si son voisin avait bien réellement cessé de travailler : il écouta. Tout était silencieux comme pendant ces trois jours où les travaux avaient été interrompus. Dantès soupira, il était évident que son voisin se défilait de lui. Cependant il ne se découragea point et continua de travailler toute la nuit. Mais après deux ou trois heures de labeur, il rencontra un obstacle : le fer ne mordait plus, et glissait sur une surface plane. Dantès toucha l'obstacle avec ses mains et reconnut qu'il avait atteint une poutre. Cette poutre traversait, eu plutôt barrait entièrement le trou qu'avait commencé Dantès. Maintenant il fallait creuser des-

sus ou dessous. Le malheureux jeune homme n'avait point songé à cet obstacle.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-il, je vous avais cependant tant prié, que j'espérais que vous m'aviez entendu. Mon Dieu ! après m'avoir ôté la liberté de la vie, mon Dieu ! après m'avoir ôté le calme de la mort, mon Dieu ! qui m'avez rappelé à l'existence, mon Dieu ! ayez pitié de moi, ne me laissez pas mourir dans le désespoir !

— Qui parle de Dieu et de désespoir en même temps ? articula une voix qui semblait venir de dessous terre, et qui, assourdie par l'opacité, parvenait au jeune homme avec un accent sépucral.

Edmond sentit se dresser ses cheveux sur sa tête, et il recula sur les genoux.

— Ah ! murmura-t-il, j'entends parler un homme.

Il y avait quatre ou cinq ans qu'Edmond n'avait entendu parler que son geôlier, et pour le prisonnier le geôlier n'est pas un homme : c'est une porte vivante ajoutée à sa porte de chêne, c'est un barreau de chair ajouté à ses barreaux de fer.

— Au nom du ciel ! s'écria Dantès, vous qui avez parlé, parlez encore, quoique votre voix m'ait épouvanté ; qui êtes-vous ?

— Qui êtes-vous vous-même ? demanda la voix.

— Un malheureux prisonnier, reprit Dantès, qui ne faisait, lui aucune difficulté de répondre.

— De quel pays ?

— Français.

- Votre nom ?
- Edmond Dantès.
- Votre profession ?
- Marin.
- Depuis combien de temps êtes-vous ici ?
- Depuis le 28 février 1815.
- Votre crime ?
- Je suis innocent.
- Mais de quoi vous accuse-t-on ?
- D'avoir conspiré pour le retour de l'empereur.

— Comment ! pour le retour de l'empereur !
l'empereur n'est donc plus sur le trône ?

— Il a abdiqué à Fontainebleau en 1814, et a été relégué à l'île d'Elbe. Mais vous-même depuis quel temps êtes-vous donc ici, que vous ignorez tout cela ?

— Depuis 1811.

Dantès frissonna ; cet homme avait quatre ans de prison de plus que lui.

— C'est bien, ne creusez plus, dit la voix en parlant fort vite ; seulement dites-moi à quelle hauteur se trouve l'excavation que vous avez faite ?

— Au ras de la terre.

— Comment est-elle cachée ?

— Derrière mon lit.

— A-t-on dérangé votre lit depuis que vous êtes en prison ?

— Jamais.

- Sur quoi donne votre chambre ?
- Sur un corridor.
- Et le corridor ?
- Aboutit à la cour.
- Hélas ! murmura la voix.
- Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? s'écria

Dantès.

— Il y a que je me suis trompé, que l'imperfection de mes desseins m'a abusé, que le défaut d'un compas m'a perdu, qu'une ligne d'erreur sur mon plan a équivalu à quinze pieds en réalité, et que j'ai pris le mur que vous creusez pour celui de la citadelle !

- Mais alors vous aboutissiez à la mer ?
- C'était ce que je voulais !
- Et si vous aviez réussi ?

— Je me jetais à la nage, je gagnais une des îles qui environnent le château d'If, soit l'île de Daume, soit l'île de Tiboulén, soit même la côte, et alors j'étais sauvé.

- Auriez-vous donc pu nager jusque-là ?
- Dieu m'eût donné la force ; et maintenant, tout est perdu !
- Tout ?

— Oui. Rebouchez votre trou avec précaution, ne travaillez plus, ne vous occupez de rien, et attendez de mes nouvelles.

— Qui êtes-vous au moins... dites-moi qui vous êtes ?

— Je suis... je suis le n° 27.

— Vous défiez-vous donc de moi ? demanda Dantès.

Edmond crut entendre comme un rire amer percer la voûte et monter jusqu'à lui.

— Oh ! je suis bon chrétien, s'écria-t-il, devinant instinctivement que cet homme songeait à l'abandonner ; je vous jure sur le Christ que je me ferai tuer plutôt que de laisser entrevoir à vos bourreaux et aux miens l'ombre de la vérité ; mais, au nom du ciel, ne me privez pas de votre présence, ne me privez pas de votre voix, ou, je vous le jure, car je suis au bout de ma force, je me brise la tête contre la muraille, et vous aurez ma mort à vous reprocher.

— Quel âge avez-vous ? reprit l'interlocuteur inconnu. Votre voix semble être celle d'un jeune homme.

— Je ne sais pas mon âge, car je n'ai pas mesuré le temps depuis que je suis ici. Ce que je sais, c'est que j'allais avoir dix-neuf ans lorsque j'ai été arrêté le 28 février 1815.

— Pas tout à fait vingt-six ans, murmura la voix. Allons, à cet âge on n'est pas encore un traltre.

— Oh ! non ! non ! je vous le jure, répéta Dantès. Je vous l'ai déjà dit et je vous le redis, je me ferai couper en morceaux plutôt que de vous trahir.

— Vous avez bien fait de me parler, vous avez bien fait de me prier, reprit la voix, car j'allais

former un autre plan et m'éloigner de vous. Mais votre âge me rassure, je vous rejoindrai, attendez-moi.

— Quand cela?

— Il faut que je calcule nos chances, laissez-moi vous donner le signal.

— Mais vous ne m'abandonnerez pas, vous ne me laisserez pas seul, vous viendrez à moi, ou vous me permettrez d'aller à vous. Nous fuirons ensemble, et si nous ne pouvons pas fuir, nous parlerons, vous des gens que vous aimez, moi des gens que j'aime. Vous devez aimer quelqu'un?

— Je suis seul au monde.

— Alors, vous m'aimerez, moi... Si vous êtes jeune, je serai votre camarade; si vous êtes vieux, je serai votre fils... J'ai un père qui doit avoir soixante et dix ans, s'il vit encore; je n'aimais que lui et une jeune fille qu'on appelait Mercédès. Mon père ne m'a pas oublié, j'en suis sûr; mais elle, Dieu sait si elle pense encore à moi... Je vous aimerai comme j'aimais mon père...

— C'est bien! dit le prisonnier; à demain.

Ce peu de paroles furent dites avec un accent qui convainquit Dantès; il n'en demanda pas davantage, se releva, prit les mêmes précautions pour les débris tirés du mur qu'il avait déjà prises, et repoussa son lit contre la muraille. Dès lors Dantès se laissa aller tout entier à son bonheur; il n'allait plus être seul certainement, peut-être même allait-

il être libre ; le pis-aller, s'il restait prisonnier, était d'avoir un compagnon ; or la captivité partagée n'est plus qu'une demi-captivité. Les plaintes qu'on met en commun sont presque des prières ; des prières qu'on fait à deux sont presque des actions de grâces.

Toute la journée, Dantès alla et vint dans son cachot, le cœur bondissant de joie. De temps en temps cette joie l'étouffait. Il s'asseyait sur son lit, pressant sa poitrine avec sa main. Au moindre bruit qu'il entendait dans le corridor, il bondissait vers la porte. Une fois ou deux, cette crainte qu'on le séparât de cet homme qu'il ne connaissait point, et que cependant il aimait déjà comme un ami, lui passa par le cerveau. Alors il était décidé : au moment où le geôlier écarterait son lit, et baisserait la tête pour examiner l'ouverture, il lui briserait la tête avec le pavé sur lequel était posée sa cruche. On le condamnerait à mort, il le savait bien ; mais n'allait-il pas mourir d'ennui et de désespoir au moment où ce bruit miraculeux l'avait rendu à la vie ?

Le soir le geôlier vint ; Dantès était sur son lit ; de là il lui semblait qu'il gardait mieux l'ouverture inachevée ; sans doute il regarda le visiteur importun d'un œil étrange, car celui-ci lui dit :

— Voyons, allez-vous redevenir encore fou ?

Dantès ne répondit rien, il craignait que l'émotion de sa voix ne le trahit. Le geôlier se retira en secouant la tête. La nuit arrivée, Dantès crut que

son voisin profiterait du silence et de l'obscurité pour renouer la conversation avec lui, mais il se trompait. La nuit s'écoula sans qu'aucun bruit répondît à sa fiévreuse attente. Mais le lendemain, après la visite du matin et comme il venait d'écarter son lit de la muraille, il entendit frapper trois coups à intervalles égaux; il se précipita à genoux.

— Est-ce vous ? dit-il ; me voilà !

— Votre geôlier est-il parti ? demanda la voix.

— Oui, répondit Dantès ; il ne reviendra que ce soir... Nous avons douze heures de liberté !

— Je puis donc agir ? dit la voix.

— Oh ! oui ! oui ! sans retard, à l'instant même, je vous en supplie !

Aussitôt la portion de terre sur laquelle Dantès, à moitié perdu dans l'ouverture, appuyait ses deux mains, sembla céder sous lui ; il se rejeta en arrière, tandis qu'une masse de terre et de pierres détachées se précipitait dans un trou qui venait de s'ouvrir au-dessous de l'ouverture que lui-même avait faite. Alors, au fond de ce trou sombre, et dont il ne pouvait mesurer la profondeur, il vit paraître une tête, des épaules, et enfin un homme tout entier qui sortit avec assez d'agilité de l'excavation pratiquée.

XVI

Un savant italien.

Dantès prit dans ses bras le nouvel ami , si longtemps et si impatiemment attendu , et l'attira vers sa fenêtre , afin que le peu de jour qui pénétrait dans le cachot l'éclairât tout entier. C'était un personnage de petite taille , aux cheveux blanchis par la pensée plutôt que par l'âge , à l'œil pénétrant , caché sous d'épais sourcils qui grisonnaient , à la barbe encore noire , et descendant jusque sur sa poitrine : la maigreur de son visage creusé par des rides profondes , la ligne hardie de ses traits caractéristiques , révélaient un homme plus habitué à

exercer ses facultés morales que ses forces physiques. Le front du nouveau venu était couvert de sueur. Quant à son vêtement, il était impossible d'en distinguer la forme primitive, car il tombait en lambeaux.

Il paraissait avoir soixante-cinq ans au moins, quoiqu'une certaine vigueur dans les mouvements annonçât qu'il avait moins d'années peut-être que n'en accusait une longue captivité. Il accueillit avec une sorte de plaisir les protestations enthousiastes du jeune homme. Son âme glacée sembla pour un instant se réchauffer et se fondre au contact de cette âme ardente. Il le remercia de sa cordialité avec une certaine chaleur, quoique sa déception eût été grande de trouver un second cachot là où il croyait rencontrer la liberté.

— Voyons d'abord, dit-il, s'il y a moyen de faire disparaître aux yeux de vos geôliers les traces de mon passage. Toute notre tranquillité à venir est dans leur ignorance de ce qui s'est passé.

Alors il se pencha vers l'ouverture, prit la pierre qu'il souleva facilement malgré son poids, et la fit entrer dans le trou.

— Cette pierre a été descellée bien négligemment, dit-il en hochant la tête; vous n'avez donc pas d'outils?

— Et vous, demanda Dantès avec étonnement, en avez-vous donc?

— Je m'en suis fait quelques-uns. Excepté une

lime, j'ai tout ce qu'il me faut : ciseau, pince, levier.

— Oh ! je serais curieux de voir ces produits de votre patience et de votre industrie, dit Dantès.

— Tenez, voici d'abord un ciseau.

Et il lui montra une lame forte et aiguë emmanchée dans un morceau de bois de hêtre.

— Avec quoi avez-vous fait cela ? dit Dantès.

— Avec une des fiches de mon lit ; c'est avec cet instrument que je me suis creusé tout le chemin qui m'a conduit jusqu'ici : cinquante pieds à peu près.

— Cinquante pieds ? s'écria Dantès avec une espèce de terreur.

— Parlez plus bas, jeune homme, parlez plus bas, dit l'inconnu en regardant derrière lui ; souvent il arrive qu'on écoute aux portes des prisonniers.

— On me sait seul.

— N'importe !

— Et vous dites que vous avez percé cinquante pieds pour arriver jusqu'ici ?

— Oui, telle est à peu près la distance qui sépare ma chambre de la vôtre ; seulement j'ai mal calculé ma courbe, faute d'instruments de géométrie pour dresser mon échelle de proportion : au lieu de quarante pieds d'ellipse, il s'en est rencontré cinquante. Je croyais, ainsi que je vous l'ai dit, arriver jusqu'au mur extérieur, percer ce mur et me

jeter à la mer. J'ai longé le corridor contre lequel donne votre chambre, au lieu de passer dessous. Tout mon travail est perdu, car ce corridor donne sur une cour pleine de gardes.

— C'est vrai, dit Dantès; mais ce corridor ne longe qu'une face de ma chambre, et ma chambre en a quatre.

— Oui, sans doute; mais en voici d'abord une dont le rocher fait la muraille : il faudrait dix années de travail à dix mineurs munis de tous leurs outils pour percer ce rocher. Cette autre doit être adossée aux fondations de l'appartement du gouverneur : nous tomberions dans les caves qui ferment évidemment à clef, et nous serions pris. L'autre face donne... attendez donc... où donne l'autre face ?

Cette face était celle où était percée la meurtrière, à travers laquelle venait la lumière. Cette meurtrière, qui allait toujours en se rétrécissant jusqu'au moment où elle donnait entrée au jour, et par laquelle un enfant n'aurait certes pas pu passer, était en outre garnie par trois rangs de barreaux de fer, qui pouvaient rassurer, sur la crainte d'une évasion par ce moyen, le geôlier le plus soupçonneux. Cependant le nouveau venu, en faisant cette question, traîna la table au-dessous de la fenêtre.

— Montez sur cette table, dit-il à Dantès.

Dantès obéit, monta sur la table, et devinant les

intentions de son compagnon, appuya le dos au mur et lui présenta les deux mains. Son compagnon monta alors plus lestement que n'eût pu le faire présager son âge, et avec une habileté de chat ou de lézard, sur la table d'abord, puis de la table sur les mains de Dantès, puis de ses mains sur ses épaules. Ainsi courbé en deux, car la voûte du cachot l'empêchait de se redresser, il glissa sa tête entre le premier rang de barreaux, et put plonger alors de haut en bas. Un instant après, il retira vivement la tête.

— Oh ! oh ! dit-il, je m'en étais douté.

Et il se laissa glisser le long du corps de Dantès sur la table, et de la table sauta à terre.

— De quoi vous étiez-vous douté ? demanda le jeune homme, en sautant à son tour auprès de lui.

Le vieux prisonnier méditait.

— Oui, dit-il, c'est cela ; la quatrième face de votre cachot donne sur une galerie extérieure, espèce de chemin de ronde où passent les patrouilles et où veillent les sentinelles.

— Vous en êtes sûr ?

— J'ai vu le shako du soldat et le bout de son fusil, et je ne me suis retiré si vivement que de peur qu'il ne m'aperçût moi-même.

— Ainsi ? dit Dantès.

— Ainsi vous voyez bien qu'il est impossible de fuir par votre cachot.

— Alors?... continua le jeune homme avec son accent interrogateur.

— Alors, dit le vieux prisonnier, que la volonté de Dieu soit faite!

Et une teinte de profonde résignation s'étendit sur les traits du vieillard.

Dantès regarda cet homme, qui renonçait ainsi, et avec tant de philosophie, à une espérance nourrie depuis si longtemps, avec un étonnement mêlé d'admiration.

— Maintenant voulez-vous me dire qui vous êtes? demanda Dantès.

— Oh! mon Dieu! oui, si cela peut encore vous intéresser, maintenant que je ne puis plus vous être bon à rien.

— Vous pouvez être bon à me consoler et à me soutenir, car vous me semblez fort parmi les forts.

L'abbé sourit tristement.

— Je suis l'abbé Faria, dit-il, prisonnier depuis 1811, comme vous le savez, au château d'If; mais j'étais déjà depuis trois ans renfermé dans la forteresse de Fenestrelles. En 1811, on m'a transféré du Piémont en France. C'est alors que j'ai appris que la destinée qui, à cette époque, lui semblait soumise, avait donné un fils à Napoléon, et que ce fils, au berceau, avait été nommé roi de Rome. J'étais loin de me douter alors de ce que vous m'avez dit tout à l'heure : c'est que quatre ans plus

tard ce colosse serait renversé. Qui règne donc en France ? Est-ce Napoléon II ?

— Non, c'est Louis XVIII.

— Louis XVIII, le frère de Louis XVI ? Les décrets du ciel sont étranges et mystérieux ! Quelle a donc été l'intention de la Providence en abaissant l'homme qu'elle avait élevé, et en élevant celui qu'elle avait abaissé ?

Dantès suivait des yeux cet homme qui oubliait un instant sa propre destinée, pour se préoccuper ainsi des destinées du monde.

— Oui, oui, continua-t-il, c'est comme en Angleterre ; après Charles 1^{er}, Cromwell ; après Cromwell, Charles II, et peut-être après Jacques II, un prince d'Orange, un stathouder qui se fera roi ; et alors de nouvelles concessions au peuple, alors une constitution, alors la liberté. Vous verrez cela, jeune homme, dit-il en se retournant vers Dantès et en le regardant avec des yeux brillants et profonds comme en devaient avoir les prophètes ; vous êtes encore d'âge à le voir ; vous verrez cela.

— Oui, si je sors d'ici.

— Ah ! c'est juste, dit l'abbé Faria, nous sommes prisonniers ; il y a des moments où je l'oublie, et où, parce que mes yeux percent les murailles qui m'enferment, je me crois en liberté.

— Mais pourquoi êtes-vous enfermé, vous ?

— Moi, parce que j'ai rêvé en 1807 le projet que Napoléon a voulu réaliser en 1811 ; parce que, comme

Machiavel, au lieu de tous ces principicules qui faisaient de l'Italie un nid de petits tyranneaux, j'ai voulu un grand et seul maître, fort, sinon juste; parce que j'ai cru trouver mon César Borgia dans un niais couronné qui a fait semblant de me comprendre pour me mieux trahir. C'était le projet d'Alexandre VI et de Clément VII; il échoua toujours; puisqu'ils l'ont entrepris inutilement, et que Napoléon n'a pu l'achever, décidément l'Italie est maudite.

Et le vieillard baissa la tête.

Dantès ne comprenait pas comment un homme pouvait risquer sa vie pour de pareils intérêts; il est vrai que s'il connaissait Napoléon pour l'avoir vu et lui avoir parlé, il ignorait complètement, en revanche, ce que c'était que Clément VII et Alexandre VI.

— N'êtes-vous pas, dit Dantès, commençant à partager l'opinion de son geôlier qui était l'opinion générale au château d'If, ce prêtre que l'on croit... malade?

— Que l'on croit fou, vous voulez dire, n'est-ce pas?

— Je n'osais le dire, reprit Dantès en souriant.

— Oui, oui, continua Faria avec un rire amer; oui, c'est moi qui passe pour fou, c'est moi qui diverts depuis si longtemps les hôtes de cette prison, et qui réjouirais les petits enfants, s'il y avait des enfants dans le séjour de la douleur sans espoir.

Dantès demeura un instant immobile et muet.

— Ainsi vous renoncez à fuir ? lui dit-il.

— Je vois la fuite impossible ; c'est se révolter contre Dieu que de tenter ce que Dieu ne veut pas qui s'accomplisse.

— Pourquoi vous décourager ? Ce serait trop demander aussi à la Providence que d'espérer réussir du premier coup ! Ne pouvez-vous pas recommencer dans un autre sens ce que vous avez fait dans celui-ci ?

— Mais savez-vous ce que j'ai fait, pour parler ainsi de recommencer ? Savez-vous qu'il m'a fallu quatre ans pour faire les outils que je possède ? que depuis deux ans je gratte et creuse une terre dure comme le granit ? Savez-vous qu'il m'a fallu déchausser des pierres qu'autrefois je n'aurais pas cru pouvoir remuer ? que des journées tout entières se sont passées dans ce labeur titanique, et que parfois le soir j'étais heureux quand j'avais enlevé un pouce carré de ce vieux ciment devenu aussi dur que la pierre elle-même ? Savez-vous que, pour loger toute cette terre et toutes ces pierres que j'enlevais, il m'a fallu percer la voûte d'un escalier dans le tambour duquel tous ces décombres ont été tour à tour ensevelis, si bien qu'aujourd'hui le tambour est plein, et que je ne saurais plus où mettre une poignée de poussière ? Savez-vous enfin que je croyais toucher au but de tous mes travaux, que je me sentais juste la force d'accomplir cette tâche, et

que voilà que Dieu , non-seulement recule le but , mais le transporte je ne sais où ? Ah ! je vous le dis , je vous le répète , je ne ferai plus rien désormais pour essayer de reconquérir ma liberté , puisque la volonté de Dieu est qu'elle soit perdue à tout jamais.

Edmond baissa la tête pour ne pas avouer à cet homme que la joie d'avoir un compagnon l'empêchait de compatir comme il eût dû à la douleur qu'éprouvait le prisonnier de n'avoir pu se sauver. L'abbé Faria se laissa aller sur le lit d'Edmond , et Edmond resta debout. Le jeune homme n'avait jamais songé à la fuite. Il y a de ces choses qui semblent tellement impossibles qu'on n'a pas même l'idée de les tenter et qu'on les évite d'instinct. Creuser cinquante pieds sous la terre , consacrer à cette opération un travail de trois ans , pour arriver , si on réussit , à un abîme donnant à pic sur la mer ; se précipiter de cinquante , de soixante , de cent pieds de haut , peut-être , pour s'écraser en tombant la tête sur quelque rocher , si la balle des sentinelles ne vous a point tué auparavant ; être obligé , si l'on échappe à tous ces dangers , de faire en nageant une lieue , c'en était trop pour qu'on ne se résignât point , et nous avons vu que Dantès avait failli pousser cette résignation jusqu'à la mort.

Mais maintenant que le jeune homme avait vu un vieillard se cramponner à la vie avec tant d'énergie et lui donner l'exemple des résolutions désespérées , il se mit à réfléchir et à mesurer son

courage. Un autre avait tenté ce qu'il n'avait pas même eu l'idée de faire ; un autre , moins jeune , moins fort , moins adroit que lui , s'était procuré , à force d'adresse et de patience , tous les instruments dont il avait eu besoin pour cette incroyable opération , qu'une mesure mal prise avait pu seule faire échouer ; un autre avait fait tout cela , rien n'était donc impossible à Dantès. Faria avait percé cinquante pieds , il en percerait cent. Faria , à cinquante ans , avait mis trois ans à son œuvre ; il n'avait que la moitié de l'âge de Faria , lui , et il en mettrait six ! Faria , abbé , savant , homme d'Église , n'avait pas craint de risquer la traversée du château d'If à l'île de Daume , de Ratonneau ou de Lemaire ; lui , Edmond le marin , lui , Dantès , le hardi plongeur , qui avait été si souvent chercher une branche de corail au fond de la mer , hésiterait-il donc à faire une lieue en nageant ? Que fallait-il pour faire une lieue en nageant ? Une heure. Eh bien ! n'était-il donc pas souvent resté des heures entières à la mer sans reprendre pied sur le rivage ? Non , non , Dantès n'avait besoin que d'être encouragé par un exemple. Tout ce qu'un autre a fait ou aurait pu faire , Dantès le fera.

Le jeune homme réfléchit un instant.

— J'ai trouvé ce que vous cherchiez , dit-il au vieillard.

Faria tressaillit.

— Vous ? dit-il en relevant la tête d'un air qui

indiquait que si Dantès disait la vérité, le découragement de son compagnon ne serait pas de longue durée ; vous, voyons qu'avez-vous trouvé ?

— Le corridor que vous avez percé pour venir de chez vous ici s'étend dans le même sens que la galerie extérieure, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il doit n'en être éloigné que d'une quinzaine de pas ?

— Tout au plus.

— Eh bien ! vers le milieu du corridor, nous perçons un chemin formant comme la branche d'une croix ; cette fois vous prenez mieux vos mesures ; nous débouchons sur la galerie extérieure, nous tuons la sentinelle, et nous nous évadons. Il ne faut, pour que ce plan réussisse, que du courage, vous en avez ; que de la vigueur, je n'en manque pas ; je ne parle pas de la patience, vous avez fait vos preuves et je ferai les miennes.

— Un instant, répondit l'abbé ; vous n'avez pas su, mon cher compagnon, de quelle espèce est mon courage, et quel emploi je compte faire de ma force ; quant à la patience, je crois avoir été assez patient en recommençant chaque matin la tâche de la nuit et chaque nuit la tâche du jour ; mais alors écoutez-moi bien, jeune homme, c'est qu'il me semblait que je servais Dieu en délivrant une de ses créatures, qui, étant innocente, n'avait pu être condamnée.

— Eh bien ? demanda Dantès , la chose n'en est-elle pas au même point , et vous êtes-vous reconnu coupable depuis que vous m'avez rencontré , dites ?

— Non , mais je ne veux pas le devenir ; jusqu'ici , je croyais n'avoir affaire qu'aux choses , et voilà que vous me proposez d'avoir affaire aux hommes . J'ai pu percer un mur et détruire un escalier , mais je ne percerai pas une poitrine et ne détruirai pas une existence .

Dantès fit un léger mouvement de surprise .

— Comment , dit-il , pouvant être libre , vous seriez retenu par un semblable scrupule !

— Mais vous-même , dit Faria , pourquoi n'avez-vous pas , un soir , assommé votre geôlier avec le pied de votre table , revêtu ses habits et essayé de fuir ?

— C'est que l'idée ne m'en est pas venue , dit Dantès .

— C'est que vous aviez , pour un pareil crime , une telle horreur instinctive , que vous n'y avez pas même songé , reprit le vieillard ; car dans les choses simples et permises nos appétits naturels nous avertissent que nous ne dévions pas de la ligne de notre droit . Le tigre qui verse le sang par nature , n'a besoin que d'une chose , c'est que son odorat l'avertisse qu'il a une proie à sa portée ; aussitôt il bondit vers cette proie , tombe dessus et la déchire ; c'est son instinct , et il obéit ; mais l'homme , au contraire , répugne au sang ; ce ne sont point les

lois sociales qui proscrivent le meurtre , ce sont les lois naturelles qui le repoussent.

Dantès resta confondu : c'était en effet l'explication de ce qui s'était passé à son insu dans son esprit.

— Et puis , continua Faria , depuis tantôt douze ans que je suis en prison , j'ai repassé dans mon esprit toutes les évasions célèbres ; je n'ai vu réussir que rarement les violentes. Les évasions heureuses , les évasions couronnées d'un plein succès , sont les évasions méditées avec soin et lentement préparées ; c'est ainsi que le duc de Beaufort s'est échappé du château de Vincennes , l'abbé Dubuquoi du For-l'Evêque , et Latude de la Bastille. Il y a encore celles que le hasard peut offrir : celles-là sont les meilleures ; attendons une occasion , croyez-moi , et si cette occasion se présente , profitons-en.

— Vous avez pu attendre , vous , dit Dantès en soupirant ; ce long travail vous faisait une occupation de tous les instants , et quand vous n'aviez pas votre travail pour vous distraire , vous aviez vos espérances pour vous consoler.

— C'est vrai , dit en souriant l'abbé ; puis d'ailleurs je ne m'occupais point qu'à cela.

— Que faisiez-vous donc ?

— J'écrivais ou j'étudiais.

— On vous donne donc du papier , des plumes et de l'encre ?

— Non , mais je m'en fais.

— Vous vous faites du papier, des plumes et de l'encre ? s'écria Dantès.

— Oui.

Dantès regarda cet homme avec admiration ; seulement il avait encore peine à croire à ce qu'il disait. Faria s'aperçut de ce léger doute.

— Quand vous viendrez chez moi , lui dit-il , je vous montrerai un ouvrage entier , résultat des pensées , des recherches et des réflexions de toute ma vie , que j'avais médité à l'ombre du Colisée à Rome , au pied de la colonne Saint-Marc à Venise , sur les bords de l'Arno à Florence , et que je ne me doutais guère qu'un jour mes geôliers me laisseraient le loisir d'exécuter entre les quatre murs du château d'If. C'est un *Traité sur la possibilité d'une monarchie générale en Italie*. Cela fera un gros volume in-quarto.

— Et vous l'avez écrit ?

— Sur deux chemises. J'ai inventé une préparation qui rend le linge lisse et uni comme le parchemin.

— Vous êtes donc chimiste ?

— Un peu. J'ai connu Lavoisier et j'ai été lié avec Cabanis.

— Mais , pour un pareil ouvrage , il vous a fallu faire des recherches historiques. Vous aviez donc des livres ?

— A Rome, j'avais à peu près cinq mille volumes dans ma bibliothèque. A force de les lire et de les

relire, j'ai découvert qu'avec cent cinquante ouvrages bien choisis on a, sinon le résumé complet des connaissances humaines, du moins tout ce qu'il est utile à un homme de savoir. J'ai consacré trois années de ma vie à lire et à relire ces cent cinquante volumes, de sorte que je les savais à peu près par cœur lorsque j'ai été arrêté. Dans ma prison, avec un léger effort de mémoire, je me les suis rappelés tout à fait. Ainsi pourrais-je vous réciter Thucydide, Xénophon, Plutarque, Tite-Live, Tacite, Strada, Jornandès, Dante, Montaigne, Shakspeare, Spinola, Machiavel et Bossuet. Je ne vous cite que les plus importants.

— Mais vous savez donc plusieurs langues ?

— Je parle cinq langues vivantes, l'allemand, le français, l'italien, l'anglais et l'espagnol ; à l'aide du grec ancien je comprends le grec moderne ; seulement je le parle mal, mais je l'étudie en ce moment.

— Vous l'étudiez ? dit Dantès.

— Oui, je me suis fait un vocabulaire des mots que je sais ; je les ai arrangés, combinés, tournés et retournés de façon à ce qu'ils puissent me suffire pour exprimer ma pensée. Je sais à peu près mille mots ; c'est tout ce qu'il me faut à la rigueur, quoiqu'il y en ait cent mille, je crois, dans les dictionnaires. Seulement je ne serai pas éloquent, mais je me ferai comprendre à merveille, et cela me suffit.

De plus en plus étonné , Edmond commençait à trouver presque surnaturelles les facultés de cet homme étrange. Il voulut le prendre en défaut sur un point quelconque , et continua :

— Mais si l'on ne vous a pas donné de plumes , dit-il , avec quoi avez-vous pu écrire ce traité si volumineux ?

— Je m'en suis fait d'excellentes, et que l'on préférerait aux plumes ordinaires si la matière était connue, avec les cartilages des têtes de ces énormes merlans que l'on nous sert quelquefois pendant les jours maigres. Aussi vois-je toujours arriver les mercredis , les vendredis et les samedis avec grand plaisir , car ils me donnent l'espérance d'augmenter ma provision de plumes, et mes travaux historiques sont , je l'avoue , ma plus douce occupation. En descendant dans le passé , j'oublie le présent ; en marchant libre et indépendant dans l'histoire , je ne me souviens plus que je suis prisonnier.

— Mais de l'encre ? dit Dantès ; avec quoi vous êtes-vous fait de l'encre ?

— Il y avait autrefois une cheminée dans mon cachot , dit Faria , cette cheminée a été bouchée quelque temps avant mon arrivée sans doute , mais pendant de longues années on y avait fait du feu , tout l'intérieur en est donc tapissé de suie. Je fais dissoudre cette suie dans une portion du vin qu'on me donne tous les dimanches , cela me fournit de l'encre excellente. Pour les notes particulières et

qui ont besoin d'attirer les yeux , je me pique les doigts et j'écris avec mon sang.

— Et quand pourrai-je voir tout cela ? demanda Dantès.

— Quand vous voudrez , répondit Faria.

— Oh ! tout de suite ! s'écria le jeune homme.

— Suivez-moi donc , dit l'abbé.

Et il rentra dans le corridor souterrain où il disparut ; Dantès le suivit.

FIN DU TOME PREMIER.

70715215





Vet. Fr. III A. 805



**ZAHAROFF
FUND**



